

La Russie en 1842

Xavier Marmier

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

I

LA RUSSIE.

PREMIÈRE PARTIE.

La Finlande. — Pétersbourg. — La Société Russe.

I.

La mer Baltique traverse une grande partie de Stockholm et se réunit au lac Melar, près de la place de Gustave-Adolphe. Les plus grands bâtimens peuvent arriver jusqu'au pied du château ; les bateaux à vapeur de Pétersbourg, de Lubeck, s'arrêtent sous les fenêtres du prince royal. Quand la Finlande était encore réunie à la Scandinavie, les rois de Suède n'avaient qu'à descendre des marches de leur palais, et ils s'embarquaient pour aller visiter cette moitié de leur royaume, comme pour faire une promenade au Diurgarden. À l'endroit où Gustave III mit pied à terre au retour d'une glorieuse expédition en Finlande, la bourgeoisie de Stockholm lui a élevé une statue en bronze. Gustave III est représenté debout, dans un costume assez léger, un pied en l'air comme un danseur, une couronne à la main, et tourne le dos à la Finlande. Les artistes ont-ils, comme les poètes de l'antiquité, le droit de s'appeler vates ? Et Sergell, en traçant le modèle de ce monument, lisait-il dans l'avenir ? Gustave III, comme on sait, fut assassiné dans un bal ; et la couronne qu'il présente gracieusement à sa capitale était la dernière palme cueillie sur une terre alliée depuis près de huit siècles à la Suède. Les deux pays ont à

présent de fréquentes communications entre eux, plus fréquentes peut-être que jamais, grace aux bateaux à vapeur ; mais les contributions de douane et les exigences de la police prouvent assez quelle barrière politique les sépare. Tous les symboles de la statue de Gustave III sont accomplis, les rois de Suède tournent le dos à la Finlande.

Au commencement de mai 1842, deux bateaux à vapeur arrivaient au pied de cette statue : le Solide et le Murtaia. Le Solide avait un petit air riant et paré qui me plaisait fort, un pavillon peint en vert qui me semblait un doux asile, une dunette qui invitait à la rêverie. Un officieux passant me fit observer que cette coquette embarcation n'avait pris le grave nom de Solide que pour mieux dissimuler la faiblesse de sa machine et la fragilité de sa structure. Puis le Solide partait trente-six heures plus tôt que son voisin, et trente-six heures de plus à passer à Stockholm pour qui a connu le charme de cette ville, c'est un bonheur auquel il est difficile de renoncer. Je laissai donc partir le Solide, et m'en retournai auprès de mes amis, riche de mes trente-six heures, et bénissant le Murtaia. Chemin faisant, j'appris qu'il retardait encore son départ pour attendre un conseiller intime dont la femme ne pouvait se lever avant le jour, et je me disais : Un bateau qui a tant de considération pour les femmes de l'aristocratie doit certainement être un bateau de très bonne compagnie. Et j'ajoutai une nouvelle bénédiction aux précédentes.

Hélas ! ce bateau que j'aurais volontiers chanté comme Horace chantait le navire où s'embarquait Virgile, si j'avais eu à ma disposition les mélodieux accens du grand lyrique, ce bateau est bien le plus étrange véhicule que j'aie jamais vu. Il a été construit pour transporter des tonnes de beurre et de fromage, des trou-

peaux de bœufs et de vaches, tantôt à Pétersbourg, tantôt à Stockholm, et, s'il prend des passagers, c'est parce qu'il n'a pas sa cargaison ordinaire de bestiaux, ou parce qu'il lui reste quelque place qu'un bœuf de Finlande ne se soucierait pas d'occuper. La plus belle moitié du pont a été convertie en étable. Les voyageurs s'entassent pêle-mêle, comme ils peuvent, sur l'avant du bâtiment, au milieu des voitures, des coffres et des ballots. Il n'y a ni premières ni secondes places : tous les passagers sont égaux dans cette écurie à vapeur. Le domestique circule à côté du maître, l'ouvrière s'asseoit fièrement sur l'escabeau qui fait envie à la baronne, la blouse plébéienne ne se dérange pas pour laisser passer l'habit aristocratique, et le titre de conseiller, directeur, bourgmestre, ne résonne ici que comme un vain nom. C'est une vraie démocratie.

Tout ce mélange de costumes, de figures, de personnages assemblés sur le bateau, présentait du reste un curieux spectacle. Un peintre comme Hogarth ou Téniers aurait pu dessiner là une belle série de portraits grotesques ; un vaudevilliste y eût certainement trouvé plus d'une plaisante scène et plus d'un couplet mordant, Parmi les personnages serrés ainsi l'un contre l'autre, je remarquais un grand homme à l'œil brûlant, à la figure presque aussi noire que celle d'un nègre, portant une longue redingote d'une façon étrange et un turban en mérinos noir. Cet homme était né à Madras ; son métier est de tenir en équilibre des anneaux de cuivre sur le bout de son nez et d'avaler des barres d'acier. Je ne sais si c'est en Europe ou en Asie qu'il a appris cette estimable profession ; quoi qu'il en soit, on dit qu'il l'exerce avec une parfaite légèreté. Il y a des hommes dont la vie est comme une amère parodie. Avec sa mâle et vigoureuse physionomie, ses cheveux touffus, ses prunelles de feu étincelant

sous de noirs sourcils, cet homme semblait fait pour marcher le sabre à la main à la tête d'une tribu révoltée, et à certaines heures du soir il se met complaisamment au service du public. Dans les chaudes régions de l'Orient, il serait peut-être devenu un de ces aventuriers fameux dont le nom se perpétue par les traditions populaires, et en Europe il n'a rien trouvé de plus utile que de se poser des anneaux de cuivre sur le nez et d'avaler des barres d'acier.

Il y a quelques années que ce jongleur, allant de ville en ville pour montrer la souplesse de ses muscles, s'arrêta à Stockholm. Il entre un jour dans une boutique pour faire une emplette ; on lui demande un prix exorbitant ; une jeune fille qui se trouvait là par hasard s'écrie : C'est une honte que vous traitiez ainsi cet homme parce que vous voyez qu'il est étranger ; vous lui proposez l'objet qu'il veut acheter à un prix double de celui pour lequel vous me l'avez vendu. Et elle sort ; le jongleur, qui avait compris son généreux plaidoyer, la suit avec reconnaissance ; il la retrouve le lendemain, puis un autre jour, puis enfin il la demande en mariage. C'était la fille d'un prêtre suédois sans fortune qui n'avait d'autre ressource que de devenir maîtresse de pension ou demoiselle de comptoir. Elle accepta l'offre de l'Indien, seulement elle exigeait qu'il changeât de religion ; le jongleur y consentit, l'amour lui grava dans le cœur l'adorable verset de la Bible : Populus meus, populus tuus, et Deus tuus, Deus meus. Ce fut le vénérable évêque Franzen qui se chargea de convertir à la loi de l'Évangile le sectateur du culte de Brahma ; tout alla bien jusqu'au jour où le maître voulut enseigner à son disciple qu'il fallait pardonner à ses ennemis. Ah ! ceci est par trop fort, s'écria l'homme de l'Orient : « comment voulez-vous que je pardonne, moi à qui mes pères ont légué en mourant cinq à six vengeances

héréditaires ? » Les douces remontrances du prêtre, les paroles encore plus douces de sa fiancée, lui firent franchir ce dernier obstacle, et il finit par réciter assez pieusement le Pater, y compris ce difficile passage : Pardonnez-nous nos péchés comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. Depuis ce temps, le descendant de Brahma et la fille du prêtre suédois, l'homme de l'Orient et la femme du Nord, vont par le monde dans un parfait accord. La jeune Suédoise aux blonds cheveux chérit son noir époux, et le regarde avec admiration faire ses tours de souplesse. Quelqu'un lui disait un jour : Comment avez-vous pu vous décider à vous marier avec ce nègre ? — Ôtez-lui sa couleur, répondit-elle, et voyez qu'il est beau ! — Quant à lui, il a pour sa femme une sorte d'affection pieuse et de déférence touchante. Seulement, il porte sur sa figure l'expression d'une sombre tristesse ; peut-être regrette-t-il malgré lui, au milieu des froids climats du Nord, le soleil et la splendeur des contrées de l'Orient ; peut-être aussi sa tristesse lui vient-elle du métier qu'il exerce : il n'y a pas au monde une destinée plus pitoyable que celle d'amuser le public.

Cependant le bateau fuyait rapidement entre les quais de Stockholm. À droite, nous voyions se dérouler les grandes maisons blanches qui bordent le port, les hauteurs du Mosebacken, d'où l'on domine toute l'étendue de cette cité si riante et si pittoresque ; à gauche, les larges avenues, les jardins, les villas du parc. Du haut de ce pont, d'où le capitaine surveillait la manœuvre, tantôt je jetais un regard avide sur l'espace nouveau qui s'ouvrait à mes yeux, tantôt un regard de tristesse sur cette capitale chérie dont nous nous éloignions si vite, et je saluais avec un sentiment d'affection et de reconnaissance chacun de ces lieux dont j'emportais un souvenir. Au moment où nous levâmes

l'ancre, toutes les rues étaient encore désertes et silencieuses, toutes les portes closes ; le sommeil fermait les yeux de ceux que j'avais vus la veille, de ceux qui me serraient la main en me disant : Revenez bientôt. Il est triste de quitter ainsi ceux que l'on aime ; quand ils s'éveillent, on est déjà loin d'eux, la journée commence de part et d'autre par un regret, et la brise infidèle, et la vague trompeuse ne redisent point dans leurs soupirs les vœux qu'on leur confie.

Àquelque distance de Stockholm, peu à peu la mer s'élargit ; elle s'enfuit entre les forêts de sapins, qui la bordent de chaque côté, elle enlace dans ses ondes bleuâtres des pyramides de rocs et des écueils ; tantôt elle gronde au pied d'une côte aride et solitaire dont les flancs de granit opposent une barrière infranchissable à ses vagues emportées, tantôt elle entoure d'une couronne d'écume une île verdoyante habitée par une famille de pêcheurs, puis elle se resserre encore auprès de Waxholm. Il y a là une forteresse assez mal construite, il est vrai, mais dans une situation excellente, une forteresse qui domine le passage de Lubeck et de Pétersbourg, le seul rempart que la Suède ait gardé contre la Russie depuis qu'elle a perdu Sveaborg et les îles d'Aland. Avec quelques bastions et quelques pièces d'artillerie, Waxholm suffirait pour arrêter une flotte ennemie. Jusqu'à présent, cette île n'a pas eu une telle mission à remplir ; puisse-t-il en être toujours ainsi !

Sur un espace de dix milles à partir de Stockholm, la mer offre aux regards du voyageur le spectacle le plus varié et le plus attrayant. Quelquefois elle s'arrondit comme un grand lac, quelquefois elle serpente entre deux haies de sapins comme un fleuve profond, puis elle se jette de côté et d'autre dans des baies mysté-

rieuses dont on ne voit pas la fin. Ici les bancs de sable arides qui la dominent, les blocs de pierres contre lesquels elle se brise, les noires forêts qui la traversent, lui donnent un aspect sombre et sauvage ; là, elle se déroule gaiement au soleil et reflète dans son bassin de cristal l'azur du ciel et la voile blanche du pêcheur. C'est une magicienne qui change à tout instant de forme et de couleur ; c'est la syrène antique dont la voix caressante et plaintive, inquiète et irritée, séduit, fascine, épouvante le voyageur.

Vers le soir, nous arrivâmes aux îles d'Aland, et nous jetâmes l'ancre devant le hameau de Degerby pour attendre les douaniers qui devaient visiter le bâtiment. Ces îles, occupées par une colonie suédoise, ont été longtemps réunies à la Suède. Depuis le traité de 1810, elles appartiennent à la Russie et lui servent d'avant-poste sur la mer Baltique. Par leur situation, elles menacent à la fois le centre de la Suède et les côtes septentrionales du golfe de Bothnie. En cas de guerre, elles pourraient être un point de ralliement pour une flotte considérable. La Russie les fait fortifier par les bastions qu'on élève à Bomarsund ; elle y fera sans doute encore creuser un port, et alors elle aura une position redoutable en face de toute la péninsule scandinave. Ces îles, coupées par des baies profondes parsemées de rochers et d'écueils, ne sont guère peuplées ; on y compte huit églises, sept chapelles, et environ quatorze mille habitans ; elles forment un des districts de la province d'Abo. La plupart des habitations sont situées sur la côte, l'intérieur des terres est hérissé de sapins et peu cultivé. La demeure du paysan est construite sur le même plan que celle des paysans de la Suède ; c'est une maison en bois, peinte en rouge, avec quelques cabanes dispersées çà et là, servant de grange, d'écurie et de laiterie. Chacune de ces habitations forme une petite colonie à part où le père de famille est tout à la fois, comme

en Norvége, batelier, charron, serrurier, où sa femme et ses filles tissent et façonnent elles-mêmes le linge et les vêtemens. Séparés l'un de l'autre par plusieurs milles de distance, les paysans ne se réunissent que le dimanche à l'église, où ils se rendent l'été avec leurs barques, l'hiver avec leurs traîneaux. Ils n'ont point d'école sédentaire et point d'école ambulante, comme dans quelques provinces de la Suède ; eux-mêmes doivent apprendre à lire et à écrire à leurs enfans. C'est un devoir qu'ils accomplissent très scrupuleusement, sous la surveillance du prêtre. Plusieurs paroisses sont occupées par des familles fort pauvres qui n'ont pour toute ressource que la pêche ; d'autres cultivent quelques champs d'orge et de pommes de terre, et joignent à cette récolte assez précaire le produit d'un troupeau de vaches et de moutons, de leur chasse dans les forêts, de la vente de leur bois, et de leur commerce de transport. Tous les paysans de cet archipel sont bateliers, et presque tous bateliers habiles et courageux. Dès leur enfance, ils apprennent à gouverner une barque, à tourner un écueil, à reconnaître leur route par le contour des îles et la cime des montagnes ; ils se mettent comme des charretiers au service des marchands, et transportent du bois, du poisson, toute sorte de denrées d'un bout du golfe de Bothnie à l'autre, et des ports de Russie aux différens ports de Suède. Ce sont eux qui font tour à tour le service de la poste, de Finlande en Suède. C'est une corvée imposée au sol qu'ils occupent, une corvée pénible, dangereuse, à laquelle le modique salaire qu'ils reçoivent de l'état pour chaque voyage n'est qu'un faible allégement. En été, cette poste part deux fois par semaine d'Abo pour Grissel Hamn, en hiver une fois ; le bateau qui la transporte est conduit par six hommes. Lorsque le vent est bon, le trajet se fait en peu de temps. On reçoit souvent à Abo des lettres de Stockholm en trois jours.

Lorsque le golfe et la mer sont couverts de glace, les bateaux font place aux traîneaux, le voyage est rapide et facile ; mais à la fin de l'automne, et vers le printemps, parfois aussi dans les mois d'hiver, quand la température est trop douce, comme l'hiver dernier, par exemple, c'est une rude tâche à remplir que de s'en aller du port d'Abo à celui de Grissel Hamn. La mer est çà et là libre, çà et là parsemée de bancs de glace. Il faut alors naviguer avec des bateaux à patins que tantôt on traîne sur les glaçons épars, que tantôt on conduit sur les vagues, ici avec la rame et la voile, là avec des crochets. Souvent, au milieu de cette excursion, le vent s'élève tout à coup, charrie les glaçons flottans et emporte loin de son but la pauvre barque ; souvent une brume épaisse enveloppe le ciel, les vagues, et dérobe aux bateliers la route qu'ils doivent suivre ; mais ces hommes, habitués à tous les caprices des élémens, ont une merveilleuse aptitude à reconnaître d'avance le danger qui les menace. Dès le jour du départ, le pilote étudie l'atmosphère et distingue dans la couleur de l'horizon, dans le souffle du vent, dans un nuage presque imperceptible, le temps qui se prépare. S'il prévoit un orage, il ne tente pas le trajet ; si les présages sinistres se révèlent à ses regards exercés quand il est déjà en route, il se hâte de virer de bord, et regagne la côte au plus vite. Quelquefois les dépêches restent ainsi deux ou trois semaines dans diverses stations, et les paysans qui sont obligés de venir à jour fixe les chercher à un certain bureau pour les transporter à un autre doivent les attendre patiemment. Tout ce transport d'hiver et d'été ne coûte pas à l'état douze mille francs par an. Je laisse à penser quelle faible indemnité les pauvres paysans condamnés à tant de jours d'attente, à tant de fatigues et de dangers, perçoivent sur cette somme quand on en a déduit le traitement des maîtres de poste et les frais d'entretien des bateaux. Ce-

pendant ils acceptent avec une touchante résignation les rudes travaux, les froids hivers, les orages et les déceptions ; ils aiment leurs îles arides, comme nos paysans de la Franche-Comté aiment leurs montagnes, et ces Îles ont parfois une imposante beauté.

Quand les employés de la douane eurent visité notre bateau, il nous fut permis de descendre à terre pendant que l'infatigable Murtaia, non content de son énorme cargaison, allait encore se charger de plusieurs cordes de bois. J'entrai dans une maison de paysans assez pauvre en apparence, mais très propre : de petites branches de sapin dispersées sur le plancher, quelques chaises en bois ; au fond d'une alcôve un lit recouvert d'une toile très blanche, et sur les murailles quelques grossières gravures chargées d'ocre et de carmin, représentant les héros du peuple, Napoléon et Charles XII, tel était à peu près l'aspect de la chambre d'apparat où le paysan me fit entrer fort respectueusement, son bonnet à la main. Tandis que la maîtresse de la maison allait me chercher une tasse de lait, je causais avec lui, et je lui demandais s'il était d'origine finlandaise ; — Non, me répondit-il avec orgueil, mes parens étaient Suédois. — C'est une chose remarquable que ce sentiment de supériorité nationale qui éclate jusque dans les classes les plus pauvres de la société. La population la plus nombreuse de la Finlande est de race finoise ; la Finlande n'appartient plus à la Suède, et, à moins d'une révolution presque incroyable, ne lui sera jamais rendue. Cependant les Suédois qui se trouvent là se souviennent que leurs pères ont été les maîtres de ce pays et sont fiers de s'appeler Suédois, de conserver les mœurs, la langue de la Suède.

Tout ce que le paysan me racontait de son existence, de ses joies et de ses travaux, était un simple et intéressant récit ; c'était le tableau sans art d'une de ces existences paisibles, obscures, ignorées qui s'écoulent dans la grande vie de l'humanité comme une goutte d'eau dans les vagues de l'Océan. Ses ancêtres étaient venus dans l'archipel d'Aland, il y a bien longtemps ; ils avaient défriché quelques terres, abattu des bois, construit une habitation ; lui-même avait hérité d'un assez large enclos, d'un champ d'orge et de pommes de terre ; il avait épousé une jeune fille du voisinage qui possédait aussi un petit patrimoine, et la mer, me disait-il, est là tout près de nous ; c'est notre ressource, notre fortune. J'ai un bon bateau et trois grands garçons qui n'ont peur ni du vent ni des rochers.

Au dehors de cette habitation, tout avait un aspect attrayant et paisible. Après avoir traversé la cour, arrosée par un ruisseau limpide, fermée de quatre côtés par la grange, par la laiterie et une palissade, on arrivait sur une colline au pied de laquelle l'industrieux Suédois avait établi une scierie. Le gazon n'avait pas encore reverdi, le champ d'orge n'offrait encore aux regards que ses sillons ternes ; mais tout l'espace était parsemé de groupes de sapins qui cachaient sous leurs longs rameaux la nudité du sol ; une belle génisse blanche errait dans le pâturage, un enfant courait gaiement après elle, une gelinotte voltigeait de branche en branche, jetant de temps à autre dans son vol un cri mélancolique. En face de cette île, on voyait se dérouler la mer à l'horizon ; le disque du soleil, éblouissant de lumière, se penchait sur une baie entre de larges forêts, et répandait un réseau d'or et de pourpre sur le ciel, sur les vagues, sur les bois ; nul peintre n'aurait trouvé assez de couleurs sur sa palette pour rendre

toutes les variétés de ton de ce large tableau, nul poète n'aurait pu dire le charme solennel et la grace idyllique de ce paysage.

Au point du jour, on leva l'ancre ; le ciel était pur, le vent favorable. Nous voguâmes rapidement vers l'innombrable quantité d'îles situées à l'entrée de la Finlande. Ces îles appartiennent à des paysans qui vont y couper du bois, y récolter un peu de gazon, et qui y font paître leurs troupeaux pendant l'été. Il n'y a là heureusement point de loups. Quelquefois, pendant l'hiver, ils arrivent des forêts du Nord et s'en vont sur la glace cherchant fortune ; alors les paysans se réunissent comme ceux d'Islande à l'approche des ours du Groenland, et poursuivent avec des pieux et des fusils leurs ennemis affamés. Les uns succombent sur le champ de bataille, les autres s'enfuient avec effroi loin de cette terre inhospitalière.

Bientôt nous arrivons en face des rochers qui dominent la rivière de l'Aura. La mer s'arrête là ; les grands bâtimens à voile ne vont pas plus loin. Sur la colline s'élève le village de Backsholm, habité par des marchands, des aubergistes, des ouvriers, et dont les maisons, peintes en rouge, bâties en amphithéâtre, présentent de loin un joli aspect. À l'embouchure du fleuve est le château ; plus loin, on aperçoit les coteaux chauves qui ceignent une partie de la ville, la tour élégante qui servait autrefois d'observatoire, et quelques cabanes de pêcheur. On entre dans le bassin du fleuve, et peu à peu on distingue une double rangée de maisons spacieuses, revêtues de couches de plâtre de différentes couleurs ; dans le fond, une large tour en briques : c'est la ville, c'est la cathédrale d'Abo. À gauche s'élèvent deux grandes casernes ; à droite, de riantes habitations entourées de jardins. Nous jetons l'ancre auprès d'un pont qui traverse le fleuve. Les droschkis ac-

courent à notre rencontre ; les soldats russes avec leurs longues redingotes d'hiver, les officiers avec leurs larges épaulettes, et une foule d'oisifs sont rangés sur le rivage ; les douaniers et les officiers de police arrivent à bord. On m'avait fait grand'peur des uns et des autres : je les ai trouvés d'une politesse extrême. Un voyageur m'avait aussi tracé une sombre peinture des hôtels d'Abo. Je suis entré dans une grande et belle auberge fort propre, inondée seulement dès les premiers jours de l'été d'une quantité de commis voyageurs hollandais, belges, allemands, anglais, dont l'idiome mercantile, entremêlé de chiffres, de locutions de banque, et vibrant impérieusement d'un bout de la table à l'autre, est bien le plus effroyable jargon qui ait jamais existé dans le monde. La Finlande a encore une assez grande quantité de produits territoriaux pour lesquels elle manque de débouchés et n'a point de fabriques. Les spéculateurs se jettent là avec avidité, comme des vautours sur une proie inerte. C'est une terre nouvelle découverte par le génie du commerce, c'est la forêt vierge des escompteurs et des courtiers. Malheur au pauvre étranger qui vient là tout simplement avec quelques idées d'étude et qui tombe dans un des hôtels hantés par cette tourbe vorace ! il n'entendra parler que de marcs banco et de frédérics d'or ; il n'apprendra que les exploits de tel héros de comptoir qui est parti avec une commission de plusieurs milliers d'écus, de tel marchand qui a placé en quelques jours une cargaison de draps ou de quincaillerie. Et comme ces fiers industriels régissent la maison, gouvernent les servantes, celui qui arrive parmi eux avec son innocente mission d'écrivain est bien sûr d'être relégué dans la chambre la plus obscure, et d'avoir la dernière place à table.

Dès que notre frugal dîner finlandais fut achevé, je me hâtai de sortir pour échapper au cercle d'agioteurs qui continuaient à

crier et à glapir le cours des différentes bourses de l'Europe sur tous les tons de la gamme. Par bonheur, je fis connaissance avec quelques personnes qui eurent la bonté de me montrer et de m'expliquer ce qu'il y avait pour moi de plus intéressant à voir à Abo.

Cette ville est la cité la plus ancienne et la plus renommée de la Finlande, Son origine remonte jusqu'à l'époque où le christianisme fut introduit dans cette contrée, c'est-à-dire jusqu'au temps d'Éric le saint (1150-1160). Son nom se trouve souvent inscrit dans les annales du Nord. Souvent elle fut le champ de bataille des Russes et des Suédois qui s'en disputaient la possession ; souvent aussi, l'objet de la sollicitude des rois de Suède. Gustave-Adolphe la dota d'un gymnase et Christine d'une université. Elle eut une bibliothèque nombreuse, plusieurs professeurs illustres, et devint la capitale scientifique et administrative de la Finlande. Ce fut là qu'en 1812, après la fatale campagne de Russie, Charles-Jean XIV et Alexandre se réunirent et conclurent le traité d'alliance, le plan de campagne qui devait inonder du sang de nos soldats les plaines de Leipzig et décider du sort de la France.

Sept ans après, cette ville fut dépouillée de ses priviléges de capitale qui furent transférés à Helsingfors. Seize ans plus tard, elle perdait son université, ses livres, ses collections. On nous a tout enlevé, me disait un jour, avec un amer regret, un honnête citoyen d'Abo, tout jusqu'aux portes de notre salle académique. La cause de ce changement est facile à concevoir : l'université d'Abo était trop près de Stockholm ; par sa fondation, par ses souvenirs, par ses relations littéraires, elle était sous l'influence de la Suède. En la transportant à Helsingfors, le gouvernement

russe remplace une œuvre d'origine étrangère par une œuvre à lui ; il rejette dans l'ombre du passé les traditions de l'ancienne université, et tient près de lui, sous sa direction absolue, cette jeune école qu'il a lui-même créée et dont il a lui-même déterminé les statuts.

Abo est maintenant une de ces villes silencieuses, mélancoliques, qui ont porté une couronne et qui en ont perdu l'un après l'autre tous les fleurons, qui ont eu un mouvement actif et qui sont tombées dans un morne affaissement, une de ces villes pareilles aux grandes familles déchues qui vivent dans le passé plus que dans le présent, et s'affligent de voir ce qu'elles sont devenues en songeant à ce qu'elles ont été. Il y a encore dans ces villes, dans ces familles, des idées de grandeur qui parfois les trompent elles-mêmes et qui imposent à ceux qui les observent un respect mêlé de pitié. La fortune viendra-t-elle à leur secours ? La nature les aidera-t-elle à reprendre une nouvelle vie ? C'est le problème qu'elles cherchent à résoudre, et qui souvent échappe à leurs efforts.

En 1827, un incendie effroyable éclata dans cette ville d'Abo, déjà dépouillée de ses prérogatives de capitale. Le feu prit un soir, au mois de septembre, dans la maison d'un marchand, et, au bout de quelques heures, se répandit comme une mer de flammes d'une extrémité à l'autre de la cité. En moins de deux jours, tous les établissemens publics, toutes les habitations des particuliers, toutes les rues, furent en partie dévastés, en partie anéantis ; il ne resta à la place de l'ancienne et opulente cité que des décombres fumans, des murailles nues et calcinées, à peine quelques maisons pour recueillir les pauvres gens privés de leur abri aux approches de l'hiver. En peu d'années, Abo a été rebâtie

sur un autre plan. Les rues sont très larges, les édifices publics situés à l'écart ; beaucoup de maisons ont été construites en pierre et séparées l'une de l'autre. Abo occupe à présent un espace aussi vaste que la ville de Dresde, et ne renferme pas plus de douze mille habitans ; ses places, ses rues si larges semblent désertes, et le mouvement de son port est presque nul. La réunion de la Finlande à la Russie n'a pas seulement privé cette ville de son autorité administrative, de ses établissemens scientifiques ; elle a comprimé et presque paralysé son commerce. Autrefois Abo exportait librement en Suède tous les produits de la province dont elle est le chef-lieu et de quelques autres provinces voisines. Cette exportation est maintenant entravée par la douane suédoise, qui la traite comme une ville étrangère et la soumet à un rude tarif. Elle ne peut guère se tourner du côté de la Russie, car elle n'y porterait d'autres produits que ceux que la Russie possède déjà elle-même. Il faut donc qu'elle cherche ailleurs un débouché, et jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé, elle languira.

Les deux édifices situés aux deux extrémités de la cité, l'observatoire et le château, qui annonçaient autrefois de loin sa splendeur, sont aujourd'hui comme deux monumens de sa décadence. Les instrumens et les calculs de l'observatoire ont été transportés à Helsingfors. Le château, aussi ancien que la ville même, était jadis regardé comme l'une des forteresses de la Finlande ; plus d'une fois il arrêta l'invasion des Russes et résista aux attaques des divers partis politiques qui, aux XIII, XIV, XV et XVI siècles, se disputaient le gouvernement de la Suède. C'est dans ce château que le malheureux Éric XIV, dépouillé de son sceptre, fut enfermé quelque temps pour s'en aller ensuite mourir à Orebyhus. Aujourd'hui cet édifice, illustré par tant de traditions, est oc-

cupé par une garnison de deux cent cinquante hommes et par des prisonniers.

J'ai plus d'une fois, dans le cours de mes voyages, visité les hospices, les prisons et tout ce qu'on nomme si généreusement les institutions de la justice humaine et les établissemens de bienfaisance ; jamais aucun de ces douloureux refuges du vice et de la misère ne m'a fait autant de peine à voir que celui d'Abo. Le gouverneur de la citadelle, prévenu de notre visite, avait, selon les usages russes, ordonné des préparatifs cérémonieux pour nous recevoir. À notre arrivée, nous trouvâmes la garde sous les armes ; le concierge vint nous ouvrir la porte, revêtu de son uniforme ; un officier et un chapelain marchaient devant nous, suivis de deux gardiens portant des flambeaux, car en plein jour même les chambres que nous allions parcourir sont complètement obscures. Les prisonniers étaient debout rangés comme des soldats le long des murailles ; il y en avait de vieux coupables de récidive et déjà endurcis, qui cependant nous regardaient avec une visible émotion, d'autres tout jeunes qui venaient de faire le premier pas dans la voie fatale et qui baissaient la tête à notre approche. Cette prison renferme les hommes jugés par le tribunal de la province pour un grave délit et qui attendent de l'empereur la confirmation de leur sentence. Les plus coupables sont envoyés en Sibérie, d'autres condamnés aux travaux forcés dans la forteresse de Sveaborg ; quelques-uns achèvent à Abo leur temps d'incarcération. L'état leur donne le pain et six kopecks d'argent par jour (environ quatre sous de France) avec lesquels ils achètent à un prix déterminé par la taxe ce qu'ils veulent pour leur nourriture. Ils ne sont d'ailleurs astreints à aucun travail, ce qui est encore un vice de plus dans l'organisation de cette prison.

Les femmes seules sont forcées de travailler ; elles ont des quenouilles, des métiers, et doivent accomplir chaque jour une certaine tâche ; mais il n'en résulte pour elles aucun bénéfice, le produit de leur travail appartient à l'état. Les malheureuses étaient debout, alignées le long des murailles, quand nous entrâmes dans leur atelier. Elles avaient paré cet atelier pour nous recevoir, elles avaient formé avec du gazon et des branches de sapin une sorte de parterre émaillé sur le plancher. Ces riantes dépouilles de la nature au milieu d'une prison, ces meubles du cachot nettoyés, frottés pour tromper nos regards, ce cortége cérémonieux qui nous accompagnait dans notre visite, et ces victimes immobiles et silencieuses offertes à la froide curiosité de notre escorte, formaient un affligeant spectacle. Quand nous sortîmes de cette salle, il me sembla que je commençais à respirer, et, quand le concierge vint d'un air enjoué me demander si je ne voulais pas continuer ma visite, je me hâtai de le congédier, car je ne me sentais pas le courage de contempler plus longtemps une telle infortune avec l'impuissance d'y apporter quelque adoucissement.

Il y a encore à Abo une maison de correction pour les femmes condamnées seulement à une détention temporaire ; les unes filent, les autres tissent le chanvre ou la laine, et d'autres encore sont occupées à coudre les vêtemens à carreaux jaunes et gris que portent les prisonniers du château. Deux femmes ont demandé dernièrement comme une faveur à être enfermées dans cette maison ; elles n'avaient plus ni asile, ni famille, n'osaient pas mendier et ne trouvaient point d'ouvrage ; la prison leur offrait un refuge, un rouet et six kopecks par jour : elles y sont entrées.

L'église d'Abo est un monument intéressant, non par son aspect extérieur, qui est lourd et grossier, mais par sa structure intérieure, qui porte le cachet de trois époques différentes. Cette cathédrale a été le berceau du christianisme en Finlande ; c'est là que fut établi le premier siége épiscopal, c'est là que les familles nobles se glorifiaient d'être enterrées. Tous les caveaux des chapelles sont remplis d'ossemens, quelques-uns sont revêtus d'inscriptions et ornés de monumens splendides. Là est l'épitaphe de Catherine Morsson, cette fille du peuple que le roi Éric XIV fit reine de Suède, et qui, après avoir porté la couronne, vint mourir obscurément en Finlande, tandis que son royal époux mourait en prison. Au fond de la même chapelle, on aperçoit deux statues en marbre blanc de grandeur naturelle debout sur un sarcophage supporté par des colonnes de marbre noir : c'est le petit-fils d'Éric XIV, le riche et puissant Clas Tott avec ses cuissards ciselés et son armure de guerre, et sa femme revêtue d'une longue robe brodée, parée de ses colliers et de ses bracelets comme pour un jour de noces. Dans une autre est le monument de Stalhandsk, l'un des généraux de la guerre de trente ans.

L'incendie de 1827 ravagea cette église, les cloches furent fondues ; l'autel, la chaire, l'orgue, furent brûlés, et plusieurs tombes en pierre dévastées par les flammes ; avec le produit des quêtes, des souscriptions, on est parvenu à réparer ces désastres. Un brave boulanger, qui avait amassé dans son métier environ 60,000 francs, qui n'avait plus de famille et qui était désolé de ne plus entendre l'orgue dont les accords religieux édifiaient sa jeunesse, a légué en mourant toute sa fortune à l'administration de la cathédrale pour qu'elle en fit construire un nouveau. Son vœu est accompli, un orgue éblouissant de peintures et de dorures, composé de cinq mille tuyaux, s'élève à présent jusqu'à la voûte ;

c'est le plus grand orgue qui existe dans le Nord, on doit l'inaugurer prochainement.

Près de l'église est l'ancien édifice universitaire commencé par Gustave IV, achevé par l'empereur Alexandre. Il renferme à la fois les appartemens du gouverneur, les salles du conseil, du chapitre métropolitain, les caisses de la banque, la poste, la grande salle de l'académie. On appelle cet édifice l'Omnibus d'Abo.

II.

Àvingt-deux milles suédois (60 lieues) d'Abo est la capitale de la Finlande, Helsingfors. Nulle diligence ne vient sur cette route en aide au voyageur. Si l'on ne veut pas faire ce trajet par mer et attendre les bateaux à vapeur, qui ne commencent leur tournée hebdomadaire qu'en été et la terminent en automne, il faut prendre des chevaux de poste, acheter une voiture, ou se confier à la bondkàra. On nomme ainsi la charrette des paysans, et c'est bien le plus rude, le plus fatigant moyen de transport qui existe. Qu'on se figure une espèce de tombereau posé sur deux roues avec une planche clouée en travers ou quelquefois liée tout simplement aux deux extrémités par une corde. C'est là-dessus que le voyageur s'asseoit côte à côte avec le paysan qui lui sert de cocher. Il n'y a là ni dossier, ni appui ; on est obligé d'user constamment d'une manœuvre habile pour garder l'équilibre sur ce siége vacillant, et de s'y cramponner avec les deux mains aux endroits difficiles. À peine a-t-on commencé à se familiariser avec ces cercles en fer, ces clous et ces aspérités, qu'on rencontre la station ; il faut reprendre alors un autre chariot et lier connaissance avec un nouveau siége tout aussi peu commode que le précédent. J'avais fait l'essai des bondkàra en Norvége et n'étais pas tenté de le renouveler. Un de mes nouveaux amis de Finlande, M. Arnell,

eut la bonté de me prêter sa voiture, une très bonne et très confortable calèche à deux chevaux, et, grace à lui, j'ai parcouru fort commodément la route d'Helsingfors.

L'organisation de la poste est en Finlande la même qu'en Suède ; à chaque distance de cinq ou six lieues, on trouve le gastgifwaregard, où il doit y avoir un certain nombre de chevaux appartenant aux maîtres de poste, et de chevaux de réserve fournis par les paysans de la commune. À chaque relai, il y a un cahier ou journal (dagbok) numéroté, coté par l'autorité du district, où le voyageur doit inscrire son nom, le lieu d'où il vient, celui où il va, et le nombre de chevaux qu'il a pris ; c'est une mesure de police qui aiderait au besoin à suivre les traces d'un fugitif. Ce journal indique la distance par werstes d'une station à l'autre, et ce que l'on doit payer pour chaque trajet, en sorte que, sans avoir besoin de prononcer une parole, l'étranger qui ne saurait pas la langue du pays peut régler son compte, prendre ses chevaux et partir. Le même journal lui offre de plus, à chaque page, une colonne d'observations où il peut formuler les plaintes qu'il aurait à faire contre le maître de poste. Chaque mois, ce cahier est envoyé au chef du district, et le maître de poste sur lequel pèse une de ces fâcheuses annotations est obligé de comparaître devant lui pour se justifier. C'est un voyage qu'il redoute fort, car il n'y recueille que des reproches, et, si sa défense n'est point parfaitement nette, il est condamné à l'amende.

Le prix des relais est du reste on ne peut plus modique. On paie 2 kopecks d'argent par werste pour chaque cheval, ce qui ne fait pas plus de 30 centimes par lieue de France ; et, si l'on donne quelques sous au postillon, il ôte respectueusement sa casquette et remercie avec une gratitude profonde. Les chevaux sont géné-

ralement petits, mais alertes ; ils s'en vont toujours trottant en plaine comme des rats, et galopent comme des coursiers sauvages à la descente. Avec un attelage qui, au premier abord, semble chétif et impuissant, on fait facilement trois lieues et demie à l'heure.

Àchaque werste s'élève un large poteau où est inscrite d'un côté la distance de la station que l'on vient de quitter, et de l'autre celle de la station où l'on va. Je crois qu'on pourrait sans inconvénient réel diminuer ce luxe de poteaux ; mais celui qui a eu l'idée de les établir a certainement compris une des grandes jouissances du voyageur, qui est de pouvoir mesurer à chaque instant le chemin qu'il a parcouru et celui qui lui reste à parcourir, de pouvoir délimiter d'une manière certaine le paysage qui lui a plu, le village qui l'a intéressé ; c'est, sur le chemin désert, comme un souvenir amical des lieux habités, comme un encouragement qui attend à toutes les cinq minutes le passant fatigué. En hiver, ces poteaux sont des jalons précieux qui l'aident à reconnaître sa route au milieu des amas de neige.

La route d'Abo à Helsingfors est entretenue avec soin, mais silencieuse et déserte. Sur un espace de soixante lieues, il n'existe pas une ville et pas un village, et, dans le temps que j'ai mis à la parcourir, je ne crois pas avoir rencontré six voyageurs. Son aspect ressemble du reste à celui que j'avais déjà observé sur plusieurs points de la Suède. Tantôt on passe au milieu d'une forêt de sapins et de bouleaux, tantôt on gravit une colline parsemée de rocs, tantôt on descend dans une plaine de sable où coule mollement une rivière. À quelques werstes de Biorsberg, j'ai vu une cascade et une forge ; un peu plus loin, on découvre un lac entouré d'une ceinture de bois ou d'un rempart de granit. Les plus

beaux lacs de la Finlande sont dans les provinces de Savolex et de Carélie, qui, par la fraîcheur de leurs vallons, les vertes pentes de leurs collines, rappellent les sites variés et pittoresques de la Dalécarlie. Sur ce sol rocailleux, sablonneux, ici couvert de mousse, là hérissé de forêts, partout où il y a un coin de terre cultivable, il est cultivé avec habileté et persévérance. Les Finlandais sont de très bons agronomes ; ni le travail du labourage, ni l'intempérie des saisons, ni la nature cruelle qui trompe leurs efforts, ne les épouvante. Ils ont porté le soc de la charrue au-delà du cercle polaire, et récolté de l'orge sur les confins de la Laponie. Partout où il y a quelque champ, il y a une habitation. Ce n'est souvent qu'une chétive cabane en bois, haute de quelques pieds, éclairée seulement par une vitre, plus semblable à un colombier qu'à une habitation humaine : n'importe, elle suffit pour abriter toute une famille ; il en sort des hommes robustes, habitués à toutes les privations, endurcis à toutes les fatigues, des femmes qui portent le type auguste de la beauté sous les vêtemens de la misère. Un jour, la jeune couvée, élevée avec du lait aigre et des pommes de terre, quitte son nid ; filles et garçons entrent au service et prélèvent sur leur salaire une dîme pieuse pour leurs vieux parens, qui, à l'aide de ce secours filial, achèvent dans une sorte d'aisance une vie commencée dans les fatigues et l'anxiété. Il faut bien peu pour rendre heureux ces pauvres gens, pour les récompenser d'un acte de complaisance, d'un service. L'argent est rare parmi eux ; ils sont honnêtes dans leurs transactions, modérés dans leurs désirs. Quelques roubles leur semblent un trésor, quelques kopecks les enrichissent. J'ai dîné un jour dans une jolie petite auberge, en face d'un lac charmant ; on m'a servi des œufs frais, du poisson, une moitié de coq de bruyère, du lait et du café : le tout coûtait un franc. Un autre jour, je donnais deux kopecks

d'argent à une femme qui m'avait apporté une tasse de lait : « Ah ! le bon monsieur ! s'écria l'honnête créature, avec les formes respectueuses du langage suédois qui ne permettent de parler qu'à la troisième personne ; le bon monsieur peut boire beaucoup de lait pour deux kopecks ; et, pour mettre sa conscience en repos, elle courut m'en chercher une autre tasse.

Une seule fois, dans le cours de mon voyage j'ai eu à me défendre d'une de ces exigences qui, dans d'autres pays, atteignent à chaque instant l'étranger. Un de ces paysans finlandais qui, par l'isolement de leur habitation sont obligés d'être à la fois charrons, forgerons, cordonniers, avait fait pour moi le métier de sellier ; il avait raccommodé le harnais de l'un de mes chevaux et me demandait pour ce travail un prix qui me parut exorbitant : « Ce n'est pas bien, lui dis-je d'un ton calme et sérieux ; je ne reconnais pas là l'honnêteté des Finlandais. » Le pauvre homme rougit, baissa la tête et me répondit en balbutiant : « C'est vrai, j'ai eu tort ; monsieur me donnera ce qu'il jugera convenable ; » et il s'en alla avec ce que je lui mettais dans la main, tout honteux d'avoir eu une prétention dont un ouvrier anglais se serait glorifié.

Le lendemain, c'était à moi d'être honteux et de me repentir. Il faut que je raconte, pour mon humiliation, cette scène dont Sterne eût fait un délicieux chapitre. J'étais dans ma voiture au milieu d'une plaine monotone, la tête penchée sur un livre : tout à coup je sens quelque chose d'humide qui me frappe le front, je me lève, j'aperçois un enfant qui courait à côté des chevaux, et tournait son visage vers moi ; je crus qu'il m'avait jeté du gravier ou de la terre, et je lui adressai en colère je ne sais plus quelles rudes injures. Le pauvre enfant s'enfuit effrayé, et, en me ras-

seyant, je trouvai à côté de moi un bouquet d'anémones ; c'étaient les premières fleurs du printemps, les premiers dons d'une froide nature, que l'innocent enfant m'apportait pour recevoir en échange une légère aumône. Je me reprochai mon injustice, je voulus faire arrêter la voiture, il était trop tard. Quand je le rappelai, l'enfant courait encore plus fort et s'en allait avec douleur chercher un refuge dans sa cabane.

Grace à l'honnêteté, à la douceur des habitans de ce pays, un voyage en Finlande est comme une heureuse et facile promenade, et, quand j'arrivai à la station voisine de Helsingfors il me sembla que la route avait été bien courte.

Je venais de voir l'ancienne et vénérable ville d'Abo, fondée par la Suède, ennoblie par la Suède, déchue de sa grandeur du jour où elle avait été séparée du pays d'où lui venaient sa vie et sa fortune ; j'entrais dans la ville nouvelle adoptée et enrichie par la Russie. C'était à quelques lieues de distance l'histoire primitive et l'histoire récente, toute la chronique du pays réunie en deux pages.

L'origine de Helsingfors ne remonte pas au-delà du XVI siècle ; elle fut construite en 1550, par l'ordre de Gustave Vasa. Son nom lui vient d'une colonie de la province de Helsingland, établie dans le voisinage depuis plusieurs siècles. En 1639, la ville de Gustave Vasa émigra tout entière, les habitans abandonnèrent le lieu que leurs ancêtres avaient choisi, et s'en vinrent avec leurs maisons en bois s'établir sur l'emplacement où s'élève la ville actuelle d'Helsingfors. La nouvelle cité porta le même nom que l'ancienne, et Christine lui conféra d'importants priviléges. Les guerres et la peste, la famine et l'incendie, la ravagèrent tour à tour ; elle grandit péniblement et s'enrichit peu.

Cent ans après sa migration, elle ne comptait pas plus de cinq mille habitans. Aujourd'hui elle en renferme environ seize mille, et occupe autant d'espace qu'une des grandes cités de France ; c'est une ville attrayante et animée, qui se regarde avec joie dans sa fortune nouvelle et parle avec confiance de son avenir, une ville qui a vu, dans l'espace de quelques années, des centaines d'habitations surgir comme par enchantement dans son enceinte, et des édifices splendides s'élever, sur un sol naguère encore aride et nu. Ses rues sont larges, longues et tirées au cordeau, ses places publiques dessinées carrément, et, d'une de ses extrémités à l'autre, Helsingfors a la symétrie des villes construites d'un seul coup, par l'autorité d'un souverain. Elle est droite comme un soldat sous les armes, coquette et parée comme une jeune femme qui aspire à faire des conquêtes. S'il se trouve encore çà et là quelque rustique construction, quelque cabane chétive, dernier débris d'un autre temps, elle s'incline timidement devant les hautes maisons en pierre qui l'entourent, elle se cache comme un pauvre honteux de son obscur vêtement au milieu de ses riches voisins.

Tout ce qui donne à une cité un caractère d'autorité et d'agrément, tout ce qui instruit et tout ce qui plaît, tout ce qui régit les habitans d'un pays et attire les étrangers, tout a été en peu de temps réuni dans cette ville par le seul signe d'un sceptre puissant : grande cour judiciaire et sénat, université et caserne, observatoire et maison de bains, parcs et promenades. L'aspect de Helsingfors offre du reste à chaque pas l'empreinte du vaste empire auquel la Finlande a été réunie et de la grande ville où résident ses maîtres souverains ; la physionomie nationale, si marquée encore dans quelques autres villes du pays, si forte et si vivace dans les provinces de Savolax et de la Carélie, s'efface ici peu

à peu sous l'influence des mœurs et de l'autorité russe. Déjà les droschkis russes sillonnent les rues, les cochers finlandais prennent la longue redingote, la ceinture et le chapeau évasé des cochers russes. Les enseignes des marchands et des artisans sont peintes comme à Pétersbourg, le nom de celui qui les fait placarder à sa porte est suédois, le titre de sa profession est écrit en russe. Des soldats russes paradent sur la place, au son des clairons et des trompettes. Helsingfors a six mille hommes de garnison dans son enceinte et six mille dans sa forteresse : c'est plus qu'il n'en faut pour donner à une ville de seize mille ames une apparence toute militaire. Les fonctionnaires de Helsingfors font de fréquens voyages en Russie, et chaque année un assez grand nombre de familles russes viennent ici passer une partie de l'été et y apportent leurs usages. Le luxe aristocratique de Saint-Pétersbourg pénètre peu à peu à Helsingfors ; la capitale de la Finlande dévie de la simplicité traditionnelle des anciennes mœurs finlandaises. On se plaint de la cherté toujours croissante des denrées, et l'on continue à s'abandonner au torrent. Les nobles, les hauts fonctionnaires, donnent l'exemple, et la bourgeoisie les suit pas à pas, comme cela arrive partout. Les salons de l'aristocratie de Helsingfors sont aussi élégans que les plus beaux salons de Paris, et la société qui les fréquente, finlandaise de cœur, russe par circonstance, française par l'esprit et les manières, présente à l'étranger un curieux assemblage d'idées, de sympathies, de traditions anciennes, d'espérances nouvelles et de langues diverses. Dans la même soirée, on entendra raconter les contes populaires des bords du Tornéo, les anecdotes de la cour impériale et les dernières nouvelles de la France ; on vantera tour à tour un chant de M. de Lamartine, une ballade naïve de Finlande, les vers suédois de Tegner, ou les élégies russes de M la comtesse Rostop-

schin. Un officier arrivant d'une garnison lointaine parlera de l'aspect de la Sibérie ou des peuplades sauvages du Caucase ; une femme dira le voyage qu'elle a fait récemment en Italie ; une autre décrira avec enthousiasme les rives de la Néva, et tout ce mélange de faits, d'analyses, de récits cosmopolites, a vraiment un grand charme. Je ne connais qu'une seule question qu'on aborde difficilement dans ces causeries si vives et si diaprées, c'est la question politique, soit que les belles dames de Helsingfors ne se soucient point d'aventurer les graces de leur esprit dans les parages rocailleux où celles de Paris marchent d'un pied si léger, soit qu'elles craignent l'oreille de la police et de la censure.

Cette société est du reste très spirituelle, très éclairée, et pratique avec une amabilité parfaite les vertus hospitalières de ses ancêtres. L'hiver, les soirées et les bals la réunissent fréquemment ; l'été, elle émigre en partie pour la campagne. Ceux que leurs fonctions retiennent en ville se consolent de leur solitude par le mouvement continuel des bateaux à vapeur, par l'arrivée des étrangers qui viennent peupler la maison de bains ou les jolies villas des environs de Helsingfors. Une de ces villas mérite d'être saluée avec respect. Elle a été construite, il y a vingt ans, par une brave femme, qui y a établi un café, une table d'hôte, et qui s'est imposé l'obligation de nourrir gratuitement ceux de ses habitués qui viendraient à se trouver gênés dans leurs affaires. Après avoir payé leur pension pendant quelque temps, si un malheur de fortune s'appesantit sur eux, si leur bourse est vide et leur crédit épuisé, ils sont sûrs du moins de garder leur place à la table de leur bonne hôtesse ; ils viennent là comme de coutume, ont leur couvert mis comme par le passé, sont servis avec une politesse toujours égale, et je crois même que ceux qui ont l'habi-

tude de fumer trouvent de temps en temps à côté de leur assiette un fin cigare de la Havane. On dit que l'excellente fondatrice de ce charitable restaurant ne s'enrichit point, le nombre de ses habitués gratuits augmentant toujours avec celui de ses abonnés payans ; mais de combien de vœux n'est-elle pas entourée chaque jour, et combien de regrets la suivront dans sa tombe !

Àquelque distance des faubourgs de la ville est l'hospice des fous, magnifique édifice, construit tout récemment au milieu d'un grand parc, au bord de la mer. On y arrive en longeant le mur du cimetière, ce refuge de toutes les douleurs ; on y entre et l'on en sort par la chapelle ; pour invoquer en passant la miséricorde de Dieu ou le remercier à l'heure de la guérison. De tous côtés, on aperçoit une vaste perspective dont l'aspect seul doit distraire les regards de ceux qui souffrent. Ici apparaît la haute tour de l'église, qui s'élève au-dessus des maisons de la ville comme une pensée d'espoir ; là le golfe, où souvent la pauvre barque surprise par l'orage vacille et chavire, comme la raison humaine dans les orages du monde.

Deux médecins, dont l'un a visité avec soin les meilleurs hospices de France et ceux des principales villes de l'Europe, donnent leurs soins journaliers à cet établissement, sous la surveillance immédiate du directeur-général des institutions médicales de Finlande, M. Haartmann, qui a puissamment contribué à sa fondation. Il y a là soixante-trois fous, hommes et femmes, riches et pauvres, les uns payant eux-mêmes une pension, les autres envoyés dans cette maison par la pitié de leur paroisse. Pour une somme de 500, de 400, de 300 francs même, l'hospice les adopte ; mais, lorsqu'ils meurent, l'hospice partage leur héritage avec leurs enfans. Chacun d'eux occupe une jolie chambre,

très propre, bien meublée. Quand le temps est beau, les uns se promènent en plein air, d'autres travaillent au jardin ; pour les jours de pluie, ils ont de larges corridors, une salle de jeu et un billard. Tout a été prévu avec une attention compatissante ; l'établissement est entretenu avec un soin admirable. En voyant cette maison élégante, ces salles fraîchement décorées, ces allées bordées d'arbres et de gazon, on oublie presque la misère dont elles sont l'asile ; et pourtant quelle misère ! La plupart des cas de folie enregistrés dans cet hospice sont produits par des chagrins de famille, par des habitudes d'ivrognerie, quelques-uns par l'exaltation religieuse, très peu par l'amour. J'ai vu là une malheureuse femme qui porte un nom français illustre, et que la mauvaise conduite de son mari, la perte de sa fortune, ont jetée dans cet asile de la douleur. Une autre, née dans une condition obscure, a perdu la raison en voyant la beauté de ses filles et en songeant aux dangers auxquels cette beauté les exposait. « Ah ! mes filles, s'écrie-t-elle sans cesse, mes chères filles, qui sont si pauvres et si belles ! » Et toutes les angoisses, tous les déchiremens, tous les amers regrets que l'amour peut produire dans leur cœur éclatent dans le cœur de la tendre mère. Une troisième, jeune encore, était entrée à l'hospice complètement folle ; un homme l'avait abandonnée après l'avoir séduite : elle est devenue mère, et le sentiment de la maternité lui a rendu la raison. Elle a quitté le monde abandonnée de ses amis, condamnée par les médecins ; elle va y rentrer avec le pâle enfant qui l'a guérie.

Dans une autre partie de l'édifice, on m'a montré un homme qui a eu une tragique histoire. Il occupait une place assez importante de juge dans un district de la Finlande ; il devint amoureux d'une jeune fille, et entretint avec elle des relations fatales. Un jour, la malheureuse fut traduite devant lui comme coupable

d'infanticide. Le crime était avéré ; elle-même le reconnaissait, et le texte de la loi n'était que trop formel. Il signa la sentence d'une main défaillante, et tomba sur le parquet. Lorsqu'on le releva, il était fou. Dans la chambre voisine, un étudiant se balançait sur sa chaise, le visage pâle, l'œil hagard ; la débauche en avait fait un idiot. Plus loin, un pauvre prêtre de campagne murmurait d'une voix mélancolique des prières et des versets de la Bible. Les idées religieuses, les scrupules de conscience avaient renversé l'équilibre de son esprit.

Après avoir vu ces images vivantes de tant de misères, ces naufrages du cœur et de la raison, on a besoin de chercher au dehors, dans l'aspect salutaire de la nature, une distraction aux pénibles pensées qu'un tel tableau réveille dans l'esprit, et, ce jour-là, je m'en allais avec un nouveau charme errer le long des grèves de Helsingfors, comme si la captivité des malheureux que je venais de voir me rendait la liberté plus douce, comme si, au sortir de leurs cellules, l'azur du ciel était plus pur, les bois plus verts, l'espace plus large. Je ne connais pas d'ailleurs, après celle de Stockholm, une situation plus pittoresque et plus belle que celle de Helsingfors. Cette ville s'étend sur une vaste presqu'île, parsemée de collines agrestes et de frais vallons ; de tous côtés, la mer l'entoure comme une ceinture d'or et d'argent, émaillée de bois et de rocs de granit. Ici la côte sablonneuse s'abaisse jusqu'au niveau des flots, qui y jettent avec un doux murmure leurs dentelles d'écume, leurs franges de nacre et d'azur. Là elle est hérissée d'un rempart de pierres pyramidales, plus loin couronnée d'une forêt de sapins. Sur l'esplanade, sur le quai, sur les places est l'agitation, le mouvement continu du monde, des chevaux, et, à quelques centaines de pas, la solitude sauvage, l'horizon loin-

tain, et nul autre bruit que le soupir des flots ou le gémissement de la rafale.

En face du port s'élève la puissante forteresse de Sveaborg, qui, avec ses sept îles garnies de bastions, traverse le golfe comme une barrière de fer, défend la côte et la ville, et ouvre une large rade aux bâtimens de guerre. Le comte Ehrenswerd, feld-maréchal de Suède, construisit cette forteresse et demanda qu'on y mît son tombeau. Pas un roi d'Égypte n'a eu une sépulture plus belle, et je ne connais pas une inscription funéraire plus imposante que celle-ci : « En ce lieu repose le comte Auguste Ehrenswerd, entouré de son œuvre, des remparts de Sveaborg et de la flotte militaire. » La première pierre de la citadelle fut posée en 1749 par le roi Frédéric, la dernière en 1758 par Gustave III. Ces deux dates sont gravées sur la pierre. Une autre inscription signale ainsi la situation de la forteresse : « Sveaborg, qui d'un côté touche à la mer et de l'autre au rivage, donne à ses sages souverains la domination de la terre et des flots. »

Après la conquête de Viborg et de l'Ingermanie par Pierre-le-Grand, cette forteresse était le dernier rempart de la Suède contre la Russie, le soutien de ses provinces finlandaises, le point de ralliement de ses troupes et de ses bâtimens de guerre. Au mois de mars 1808, elle fut assiégée par les Russes, et, deux mois après, l'amiral Cronstadt, qui la défendait, capitula avec sept mille cinq cents hommes de garnison, deux frégates, trois mille barils de poudre, dix mille cartouches, deux mille boulets et une prodigieuse quantité d'autres munitions de guerre et d'approvisionnemens de toutes sortes. Les Russes avaient à peine assez de troupes pour remplacer sur les bastions, dans les casernes, les milliers d'hommes qui défilèrent devant eux. On n'a jamais pu

savoir le secret de cette capitulation sans exemple dans l'histoire moderne. L'amiral Cronstadt avait fait ses preuves en diverses circonstances, chacun le regardait comme un homme de courage et un officier expérimenté ; rien ne prouve qu'il ait été assez misérable pour trahir son pays et vendre son honneur à prix d'argent. On ne peut croire non plus que, soutenu comme il l'était par un corps nombreux, maître d'une citadelle, pourvu abondamment de tout ce qui était nécessaire à sa défense, il ait pu se laisser effrayer par l'aspect d'une armée campée sur la côte et moins forte que la sienne. L'évènement qui détermina la reddition entière de la Finlande à la Russie est un problème dont personne n'a pu donner encore la solution. En quittant la forteresse, l'amiral, qui d'abord avait manifesté le désir de se rendre en Suède pour expliquer au roi les motifs de sa conduite, renonça à ce projet, qui, à vrai dire, n'était pas pour lui sans danger, et se retira à Helsingfors. Là, il abdiqua tout emploi, s'éloigna de ses anciennes relations, s'isola complètement du monde, et mourut quelques années après. Un fonctionnaire finlandais qui l'avait particulièrement connu m'a assuré qu'il était mort de chagrin.

Chaque jour, un bateau à vapeur fait plusieurs fois le trajet de Helsingfors à Sveaborg, et porte les passagers jusqu'au pied de la forteresse. Si l'on pénètre dans l'enceinte, on ne rencontre que des forçats traînant leur chaîne et des soldats. Si l'on fait mine de s'arrêter en face d'une inscription ou de vouloir franchir le seuil d'une porte, un factionnaire, le sabre sur la hanche et le fusil au bras, vous adresse aussitôt un énergique commandement qui coupe court aux velléités de causerie et d'exploration.

Sur les rives du golfe, sur les bords des baies, qui se découpent et fuient de tous côtés, il y a une quantité de ravissantes maisons

de campagne et de sites admirables. Le dernier qu'on vient de voir est celui qu'on proclame le plus beau ; on traverse un bras de mer, on gravit une colline, et on en voit un plus beau encore. C'est comme un pays de fées, un pays trop ignoré, auquel on pensera souvent quand on en aura connu la douce et mélancolique beauté. Pour moi, je me souviendrai toujours des forêts de Standsvik, des coteaux, solitaires de Mailand, des verts jardins de Traëskenda, des frais horizons de Lemmsœholm.

Quand j'arrivai à Helsingfors, toute la ville était en mouvement : on attendait le prince héréditaire, et on lui préparait une réception pompeuse. L'architecte impérial et les ouvriers transformaient en salon de bal la grande salle de l'hôtel des voyageurs ; les cuisiniers des riches familles avaient été mis en réquisition pour préparer le souper. Dans tous les salons, on n'entendait parler que de gaze et de dentelles ; chez les marchands, on étalait les pièces de soie de Lyon et les velours d'Allemagne. Le printemps seul, le paresseux printemps du Nord, auquel on demandait des fleurs et des fruits, faisait la sourde oreille et continuait lentement sa marche habituelle.

Les salves d'artillerie retentirent enfin sur les remparts de Sveaborg. Le grand-duc arriva sur un magnifique bateau à vapeur. Il alla d'abord à l'église, selon l'usage des souverains russes. Il visita le sénat, l'université, dont il est le curateur, et les établissemens de bienfaisance ; puis, le soir, il parut au bal, préparé depuis tant de jours. C'est un grand et beau jeune homme, d'une figure douce et intéressante. Dans le rapide entretien qu'il a bien voulu me faire l'honneur de m'accorder, il a parlé avec une grande justesse d'esprit de quelques pays étrangers, et avec une vive sympathie de ce beau pays de Finlande qu'il venait voir pour

la première fois, et dont l'aspect le charmait. Il était accompagné du prince de Mentschikoff, gouverneur-général de la province, amiral de l'empire, l'un des hommes les plus spirituels et les plus instruits qui existent parmi les hauts fonctionnaires russes. À chaque instant, le grand-duc se tournait vers lui, et semblait le consulter avec la déférence d'un élève modeste qui interroge son maître. Le lendemain au soir il partit, après un autre bal, accompagné d'une foule d'étudians, de bourgeois, d'ouvriers, qui faisaient retentir l'air de leurs acclamations, et d'une quantité de femmes qui se précipitaient vers le rivage avec leurs robes de gaze et leurs guirlandes de fleurs. Si l'atmosphère de la cour et l'exercice du pouvoir n'altèrent pas son heureuse nature, le grand-duc promet à la Russie un souverain d'un noble caractère et d'une rare douceur. Hélas ! la France avait aussi un prince jeune, doué des plus belles qualités, de l'instruction la plus sérieuse, et respecté de tous ceux qui l'ont connu. Celui-là avait déjà fait ses preuves d'honneur et de courage ; celui-là avait vécu d'une vie d'études et d'expérience, d'une vie toute pleine de nobles pensées et de douces affections, Nous aimions à le voir s'élever au-dessus de nous, nous les hommes de son âge ; nous parlions de ses vertus avec orgueil et de son règne futur avec espoir. La mort nous l'a enlevé, et quand on a appris la nouvelle de cette affreuse catastrophe, qui a troublé l'Europe entière, et quand j'ai revu dans l'éclat de sa force et de sa jeunesse, le prince héréditaire de Russie, j'ai pensé à celui qui était naguère encore notre prince héréditaire, à ceux que sa mort livre à des regrets éternels, et j'ai détourné la tête avec douleur.

III.

L'industrie des bateaux à vapeur a pris depuis quelques années un grand accroissement dans le Nord, et nulle contrée ne doit mieux en apprécier les avantages que ces lointaines provinces de la Finlande et de la Scandinavie, isolées à l'extrémité de l'Europe, séparées l'une de l'autre par des bras de mer et des golfes, enfermées pendant plusieurs mois dans une barrière de glace. Le bateau à vapeur est le magicien béni qui abrége les milliers de werstes, qui rapproche l'une de l'autre ces peuplades dispersées sur un espace immense, qui apporte en quelques jours, comme par miracle, les richesses d'une autre terre, les fleurs du midi. Dans ce pays de rochers, de montagnes coupées par tant de fleuves, le chemin de fer est impossible, c'est le bateau à vapeur qui le remplace. Plusieurs bateaux à vapeur passent chaque semaine à Helsingfors, les uns allant à Stockholm, d'autres à Revel et à Pétersbourg. Ce sont de grands et beaux bâtimens construits en Angleterre ou en Amérique, et ornés avec luxe. Leur nom aristocratique annonce à la fois leur caractère imposant et les habitudes du pays auquel ils appartiennent ; l'un s'appelle le Grand-Duc, l'autre le Prince Mentschikoff ; un troisième, beaucoup plus faible et plus modeste, porte tout simplement sur sa poupe le nom de Helsingfors. Il s'en va de ville en ville, le long des côtes, et, si le vent et le courant ont quelque complaisance pour sa petite machine, il s'avance jusqu'à Viborg. Le 3 juin, j'allai m'embarquer sur ce bateau, et j'en parle avec reconnaissance, car il m'a fait faire un doux et heureux trajet. Rien de plus frais, de plus riant à voir, par un beau jour d'été, que les rives du golfe de Finlande, à partir d'Helsingfors. En longeant les côtes, on navigue sans cesse entre des bois et des collines dont les contours, les formes, les couleurs, varient à chaque instant. Ici c'est une île arrondie et couverte de sapins, posée comme une corbeille de ver-

dure au milieu des eaux ; là c'est une longue vallée ombragée par les bouleaux aux branches pendantes comme celles des saules et parsemée d'habitations ; plus loin, on rencontre les chaînes de rocs, les pyramides de granit rouge et veiné où l'on a taillé la colonne d'Alexandre et le piédestal de la statue de Pierre-le-Grand. Parfois la mer, coupée par des îles parallèles, apparaît de loin comme un fleuve plus large que le Rhône, plus pittoresque que le Rhin ; puis elle s'étend ; elle s'élargit de nouveau, et l'on n'entrevoit plus qu'à l'horizon lointain la grève noyée dans une brume d'azur. Bientôt cependant on rentre dans un vaste archipel, et, à voir ces forêts nouvellement reverdies, ces rameaux de pins et de sapins, d'aunes et de bouleaux avec leurs diverses nuances, ces promontoires effrangés par les vagues, ces baies mystérieuses qui s'enfuient dans l'ombre, on dirait un parc immense sillonné par des rivières, traversé par des lacs. Un vent léger plissait comme une dentelle d'argent la surface des flots, un ciel sans tache s'étendait sur nos têtes, et la mer reflétait tour à tour dans son sein les rayons du soleil, la pourpre des rochers, la verdure des bois.

Six heures après notre départ, nous arrivions à Borgo, pauvre petite ville dont les maisons chétives, les rues tortueuses et obscures, faisaient un singulier contraste avec l'éblouissant spectacle que nous venions d'avoir sous les yeux. Borgo est cependant le siége d'un évêché, et c'est là que demeure Runeberg, le poète chéri de la Finlande. Heureusement la nature qu'il aime et qu'il chante avec un rare talent n'est pas loin de lui : il n'a qu'à faire quelques pas hors de sa sombre cité, et il retrouve cette nature sérieuse et belle, et elle lui parle le doux langage qu'il traduit en vers harmonieux. Le lendemain, nous entrions dans la ville de Louisa, qui méritait vraiment de porter un nom de femme, car

elle est riante et gracieuse. Une de ses rues descend jusqu'au bord de la mer, d'autres s'élèvent en amphithéâtre sur les flancs d'une colline ; son origine ne remonte pas au-delà d'un siècle ; elle a la fraîcheur et la gaieté de la jeunesse.

Le Helsingfors, qui nous conduisait ainsi de station en station, est bien le bateau le plus complaisant que l'on puisse voir ; ses heures de départ et de halte ne lui sont guère prescrites que pour la forme. C'est un philosophe qui ne se soucie point de se donner des fatigues inutiles ; il ne court pas, il se promène d'île en île, comme un heureux mortel qui aime à respirer l'air frais et à contempler la belle nature. S'il y a un passager en retard, il l'attend ; si un pêcheur errant sur le golfe invoque son obligeance, il lui jette une corde et le remorque bénévolement. Grace à ces caprices du bateau, au lieu d'arriver à Frederickshamn à cinq heures, selon les promesses du programme, il était près de minuit quand nous vîmes poindre la flèche de son clocher.

Un rempart construit d'après le système de Vauban entoure depuis un siècle cette ville ; il faut qu'il soit bâti sur un plan bien défectueux et dans une situation bien mauvaise, pour que la Russie le laisse tomber en ruines, car dans ce pays, partout où il se trouve une île, un roc qui puisse défendre un coin de terre, on peut être sûr qu'il y a là un bastion ou des soldats. En venant de la puissante forteresse de Sveaborg, nous avons vu sur notre route une citadelle à Svarhtolm, une autre à quelques lieues plus loin, à l'endroit où, il y a soixante ans, Gustave III remporta une victoire navale sur les Russes, une autre encore à six werstes de Viborg.

Frederikshamn était autrefois la résidence du gouverneur de la province ; une tour massive, bâtie au milieu d'une place, la do-

minait, et toutes les rues aboutissaient au pied de cette tour comme les rayons d'une roue. C'est là que fut signé, le 5 septembre 1809, le traité de paix qui sanctionnait la conquête de la Finlande par la Russie. Un incendie a ravagé, il y a quelques années, les rues construites sous les auspices d'un roi de Suède, et la maison où les plénipotentiaires d'un de ses successeurs abandonnaient au descendant des tzars le pays tant de fois envié et envahi par les Russes ; le traité seul est resté, et Dieu sait quel incendie il faudrait pour l'anéantir ! Ce n'était cependant pas, je l'avoue à ma honte, un souvenir historique, ni un sentiment poétique qui m'attirait à minuit avec mes compagnons de voyage dans cette ville ; c'était simplement le désir d'obtenir un morceau de pain, car le restaurateur du Helsingfors, persuadé que nous irions, selon la coutume admise à bord du bateau, dîner de côté et d'autre, n'avait pour toute provision que du thé et de l'eau-de-vie, la denrée obligée des équipages de mer. Les bons habitans de Frederikshamn dormaient déjà depuis trois heures d'un profond sommeil ; pas une porte ouverte, pas un léger nuage de fumée au-dessus d'un toit. Le garde de nuit, sa hallebarde à la main, s'en allait seul de long en large, criant l'heure à tue-tête, et ne sachant trop que penser de notre invasion nocturne. Peut-être aurions-nous été fort mal reçus par cette vigilante sentinelle préposée au repos du bourgmestre et des citoyens, si nous n'avions eu avec nous un officier finlandais, dont on voyait briller au clair de la lune les épaulettes d'argent. L'épaulette est, dans les domaines de l'empire russe, le symbole du pouvoir ; tout le monde la redoute et la respecte. Le garde de nuit s'interrompit dans son refrain en nous voyant passer, et salua militairement comme un homme qui sait sa consigne. Ce fut l'officier qui se chargea de nous héberger ; il frappa à la porte d'une petite maison en bois,

décorée du nom d'hôtel. Une vieille femme mit sa tête échevelée à la fenêtre, murmura d'une voix aigre quelques paroles fort peu courtoises, puis disparut, et tout retomba dans le silence. Pendant ce temps, nous regardions les rues, où pas une ame ne remuait, et les étoiles, qui avaient l'air de se moquer de nous. Au bout d'un quart d'heure, l'officier, se croyant méconnu, frappa de nouveau d'une main impérieuse ; alors la vieille femme vint elle-même nous ouvrir la porte dans un costume que je n'essaierai pas de décrire. Elle nous fit passer par une chambre où toute une famille dormait dans quatre couchettes voisines l'une de l'autre, et nous conduisit dans une petite salle sombre où elle avait eu déjà la sage précaution de déposer une lumière, ce qui nous empêcha de fouler le corps d'un enfant étendu sur une botte de paille, et de nous heurter contre un large bahut qui barrait à moitié le passage. Nous nous assîmes en silence sur un banc rustique, pour ne pas troubler le repos des pauvres gens, qui en avaient probablement grand besoin. La digne hôtesse ouvrait son armoire, rôdait d'un pied léger dans la cuisine ; l'aspect magique des épaulettes lui avait donné l'activité de la jeunesse. Après ces nombreuses tournées, elle revint, rapportant des galettes de pain d'orge, du beurre qui était excellent, et quelques verres de lait. Les ressources de l'hôtel n'allaient pas plus loin, et, pour des lits, il ne fallait pas y songer. Toutes les couvertures de la maison et une partie de la paille de la grange étaient déjà occupées. D'ailleurs, nous nous serions fait un scrupule de tenir plus longtemps sur pied notre bonne vieille femme ; nous la remerciâmes donc très cordialement de son hospitalité patriarcale, en appuyant nos remerciemens de quelques roubles, et nous retournâmes à bord.

Le bateau n'avait pour tout meuble que quatre bancs en bois et un pliant ; les quatre bancs et le pont furent en un instant occupés par mes compagnons de voyage. Le capitaine était assis sur le pliant comme un pacha sur son tapis. Par bonheur, la chaloupe suspendue à l'arrière du bateau restait vide ; elle n'avait rapporté que quelques flots d'eau salée à la suite de ses excursions. J'y jetai mon manteau, et, tout seul à l'écart dans mon lit aérien, je m'endormis bercé comme une mouette, par la brise de la nuit, en dépit d'une nuée de cousins. Le jour suivant, nous continuâmes notre route à travers une large mer dont on ne distinguait plus que de loin en loin les côtes vaporeuses. Rien ne ralentissait plus notre voyage. À quatre heures de l'après-midi, nous arrivions dans le port de Viborg, un beau et large port formé par deux grandes îles qui coupent la mer comme deux jetées. Il y a là une centaine de maisons occupées par des marchands, des ouvriers, des aubergistes, et une immense quantité de planches et de poutres qui, dans quelques mois d'ici, couvriront peut-être les murailles d'une ville portugaise ou d'un palais de Cadix ; car la Finlande expédie ses bois jusque dans les contrées les plus reculées de l'Europe.

La ville est à douze werstes du port, au fond d'une large baie dont elle couvre le rivage avec ses vieux remparts et ses deux faubourgs. Son château, ravagé par un incendie, tombe aujourd'hui en ruines ; il fut construit en 1293 par le valeureux Torkel Knudtzon, l'un des hommes les plus illustres dont les annales de la Suède aient gardé le souvenir ; les remparts datent du XV siècle. Viborg était alors l'une des cités les plus importantes de la Finlande, le siége d'un évêché, le chef-lieu d'un des trois grands districts du pays. À différentes époques, elle fut attaquée par les Russes, et leur résista plusieurs fois vaillamment. En 1710,

Pierre-le-Grand en fit le siége et s'en empara après quelques semaines d'une lutte opiniâtre. En 1721, le traité de Nystad lui en concéda la possession définitive avec celle des terres environnantes. En 1743, le traité d'Abo élargit encore cette première conquête.

Pendant un siècle, les districts désignés sous le nom d'ancienne Finlande (gamla Finland) furent soumis aux mêmes règlemens, à la même administration que les autres provinces russes. Après la conquête entière de la Finlande, un ukase impérial les a réunis au pays dont ils avaient été disjoints, et leur a accordé les mêmes priviléges. Viborg est aujourd'hui le chef-lieu d'un gouvernement et le siége d'une cour suprême de justice. On y compte trois mille habitans et plusieurs milliers d'hommes de garnison. La Russie ne l'a pas régi si long-temps sans y marquer fortement son empreinte. Cette ville a plus que toutes les autres cités de Finlande, y compris même Helsingfors, l'aspect d'une ville russe. Vous traversez une place, et vous arrivez à une caserne ; vous tournez un coin de rue, et vous voyez un corps-de-garde ; vous allez un peu plus loin, encore une caserne ou un bastion ; partout les officiers revêtus du matin au soir de l'uniforme, et partout des soldats. Le clairon sonne à chaque heure, le tambour bat de tous côtés ; c'est une compagnie de cosaques du Don qui monte à cheval, un bataillon d'infanterie qui va à la parade, un corps d'ingénieurs qui fait l'exercice, une escouade de gendarmes qui manœuvre. Nous sommes pourtant en pleine paix.

La population bourgeoise se compose de quatre races distinctes : les Finlandais, qui les premiers ont occupé cette province ; les Suédois, qui l'ont conquise ; les Allemands, qui sont venus à diverses époques s'y établir, et enfin les Russes, qui do-

minent le tout. Chacune de ces peuplades a son église à part, ses prêtres et ses usages particuliers. Par complaisance l'une pour l'autre, et quelquefois par nécessité, elles essaient de parler tour à tour les quatre langues admises dans la vie publique et privée de Viborg, et il en résulte une incroyable cacophonie de dialectes et d'accens. Chaque idiome, jeté ainsi à force de barbarismes dans la circulation, a pourtant son domaine à part, et, s'il voulait rester dans ses limites, il ne serait pas trop maltraité. La langue suédoise est la langue judiciaire et administrative ; la langue russe est celle des soldats ; l'allemand est employé surtout par les négocians, le finlandais par les gens du peuple et les domestiques.

La science et les études sont représentées à Viborg par les professeurs du gymnase, qui possèdent une bibliothèque de quelques milliers de volumes ; l'art et la littérature, par des musiciens et des comédiens qui, en faisant le trajet de Pétersbourg, daignent accorder leurs instrumens ou chausser le cothurne pour les habitans de Viborg.

Le jour de mon arrivée dans cette ville, j'eus le bonheur d'assister à une de ces représentations extraordinaires que de temps à autre la fortune procure aux dignes habitans de Viborg, pour maintenir dans leur esprit le goût des belles choses. À voir du dehors la salle de spectacle, on l'eût prise pour l'état-major de la place. Tous les gradins étaient garnis d'officiers et de soldats ; c'était un soldat qui recevait les billets, un soldat qui faisait le métier d'ouvreuse de loges, un autre circulait le long des couloirs pour saluer les officiers à leur passage, afin qu'ils trouvassent jusque dans le sanctuaire des Muses le tribut d'honneur qui leur est dû.

Quatre quinquets éclairaient la rampe, un piano flanqué d'une basse et d'un violon servait d'orchestre, et une toile, représentant trois évêques la mitre en tête, formait le fond inamovible de toutes les décorations. Pourquoi ces évêques étaient-ils là ? c'est ce que je n'ai pu comprendre. Probablement la toile sur laquelle ils avaient été peints pour figurer dans quelque tragédie chrétienne était la seule qui pût fermer convenablement la perspective du théâtre, et les vénérables prélats se trouvaient ainsi condamnés à assister en effigie à la comédie, au drame, à l'opéra, au vaudeville, car on jouait tout cela sur le théâtre de Viborg, et tout cela dans une même soirée. Voici le programme de la représentation à laquelle j'ai assisté, copié fidèlement sur l'affiche : 1 une grande scène de l'opéra de Tancrède, 2 deux scènes du Don Carlos de Schiller, 3 un grand air du Mariage de Figaro, 4 une petite comédie de Saphir, 5 une comédie en un acte de Kotzebue, 6 une scène de Sargines, opéra de Paer, 7 la scène du serment dans la Norma ; de plus, en guise de ballet, la cachucha, dansée par M Rothmeyer. C'était une seule et même famille, une famille composée de quatre individus, qui donnait ainsi au public, moyennant 1 fr. 50 cent. par personne, cet échantillon de tant de chefs-d'œuvre. Le père jouait dans la comédie les grands seigneurs, les vieillards, et dans l'opéra faisait tour à tour la basse et le ténor ; la mère figurait tantôt comme duègne et tantôt comme grande coquette. Les jeunes filles représentaient dans la même soirée des chevaliers, des princesses, des héros, des prêtresses majestueuses et des amantes éplorées. À la fin de la dernière pièce, tous les acteurs furent rappelés l'un après l'autre ; heureusement ils n'étaient que quatre. M Rothmeyer mit la main sur son cœur et adressa au public un petit discours qui n'était pas annoncé sur le programme, et qui mit le comble à l'exaltation du

public. Son père, qui parut ensuite, promit de revenir l'hiver prochain et de prendre des mesures pour que le théâtre fut chauffé. Les spectateurs se retirèrent en bénissant cette heureuse perspective.

Le district de Viborg s'étend jusqu'à la frontière russe à huit lieues environ de Pétersbourg. Ses habitans jouissent en général d'une plus grande aisance que ceux des autres provinces de la Finlande ; il est rare qu'ils soient obligés d'avoir recours au pain d'écorce de bouleau, comme cela arrive assez fréquemment aux pauvres gens de l'intérieur du pays. Un grand nombre d'entre eux vivent du produit de la chasse et de la pêche, d'autres naviguent pour le commerce sur les bâtimens de Finlande. Ils ne gagnent pas plus de 12 à 15 francs par mois ; c'est assez pour satisfaire à leurs modestes besoins. D'autres, plus ambitieux, s'engagent sur les navires anglais, où on les accueille avec empressement, car ce sont d'excellens marins. Ils reçoivent là 60 à 70 francs par mois, et s'en reviennent quelques années après riches de leurs économies. Beaucoup d'entre eux sont rangés dans la classe des torpars ou fermiers. Le torpar cultive pour son propre compte une certaine étendue de terrain, et paie son propriétaire en journées de travail, quelquefois deux, quelquefois trois par semaine ; quelquefois encore il s'engage à faire pour son maître un ou deux voyages par an à Pétersbourg ou à Viborg. C'est une espèce de servage volontaire réglé par un bail, un servage assez pénible, si l'on pense que le torpar est souvent obligé de quitter son champ dans les momens les plus importans et de s'en aller lui-même, à cinq ou six lieues de distance, se mettre à la disposition de son propriétaire ; mais le Finlandais est doué du caractère le plus patient et le plus résigné. Nul autre peuple n'accomplit comme celui-ci la sentence de la Bible : « Tu mangeras ton pain à la sueur

de ton front. » Il travaille sans murmurer, et souffre sans se plaindre. Tel je l'ai vu, il y a trois ans, dans les sombres provinces du Nord, tel je le retrouve ici sur ces côtes méridionales, et je l'observe avec un profond sentiment d'intérêt et de sympathie.

Malgré le mélange de races établi dans la province de Viborg par la conquête et les colonisations du commerce, la tribu finlandaise a encore conservé plusieurs de ses anciens usages. On rencontre encore çà et là des familles nombreuses qui depuis plusieurs générations forment un petit monde à part, cultivent les mêmes champs, vivent de la même vie, et ne s'allient à aucune famille étrangère. Un des vieillards de la tribu a sur elle un ascendant patriarcal ; il ordonne et il conseille, il apaise les différends et condamne les coupables. Sa parole est aimée et respectée comme celle d'un père, et son jugement a plus d'autorité que celui d'un tribunal. À voir une de ces honnêtes familles réunie dans l'enceinte de ses domaines, prenant part aux mêmes travaux et s'associant aux mêmes fêtes, on dirait une institution de frères moraves, moins les rigueurs d'une loi systématique et la contrainte d'un devoir journalier. Tout est ici amour, union, confiance ; tous les membres de cette communauté sont attachés l'un à l'autre par les souvenirs d'une affection héréditaire, par les liens du sang. Celui qui les dirige est leur parent à tous, leur père, et leur aïeul, leur Nestor par l'âge, leur Mentor par l'expérience, leur maître par un sentiment réciproque de confiance et de tendresse. L'intérêt et l'orgueil ont amené la révolte dans le sanctuaire de ces pieuses associations. De jour en jour leurs liens se relâchent et se brisent. Un vieux proverbe finlandais dit : « Mieux vaut une bonne guerre qu'une mauvaise paix ; » quand les membres de l'ancienne communauté sentent que les fondemens de la concorde générale sont ébranlés, ils se retirent et s'en

vont chercher ailleurs une autre demeure. Bientôt il ne restera plus de ces touchantes réunions de famille qu'une image voilée et un souvenir lointain.

Les cérémonies usitées autrefois dans les fiançailles et le mariage subsistent encore dans la plupart des paroisses. Quand un jeune homme veut se marier, il choisit parmi ses parens ou parmi les paysans les plus expérimentés du village un orateur chargé de formuler sa demande. Tous les deux s'en vont devant la maison de celle dont ils veulent solliciter la main ; les parens de la jeune fille, prévenus de leur visite, les amis et les voisins, sont réunis dans une même salle. L'orateur prend la parole, il énumère en termes pompeux les qualités, les mérites du prétendant, tout ce qu'il possède déjà et tout ce qu'il possédera un jour. Quand il a fini sa harangue, son client s'avance et offre des présens aux plus proches parens de la jeune fille, un anneau, à celui-ci, une ceinture à celui-là, quelques pièces d'argent au père et à la mère. Si ces présens sont acceptés, il est admis comme fiancé, et il a la permission d'aller dans la chambre voisine chercher sa future épouse, qui, pendant ce temps, est restée seule à l'écart. Les fiançailles se célèbrent ordinairement dans le cimetière : est-ce une idée philosophique qui amène là le jeune couple ? est-ce une pensée religieuse ? Les deux fiancés, en échangeant leur anneau sur la demeure des morts, doivent-ils abaisser leurs regards vers la terre et se dire que là est le terme de toutes les joies humaines, ou les élever vers le ciel et songer à ces régions éternelles où ceux qui se sont aimés dans ce monde se réunissent un jour pour ne plus se quitter ?

Quand cette première cérémonie est accomplie, la fiancée s'en va avec une femme, qui est son interprète, faire une tournée dans

la paroisse. L'orateur féminin prend la parole et appelle la sympathie de ses auditeurs sur celle qui bientôt quittera son heureuse vie de jeune fille pour se dévouer aux soucis, aux anxiétés d'épouse et de mère, et chacun alors lui apporte son offrande. Celui-ci lui donne de la laine pour tisser ses vêtemens, cet autre quelques ustensiles de ménage, ou du linge, ou une pièce d'argenterie. C'est là le complément de sa dot, l'humble trésor qu'elle recueille avec joie et reconnaissance, car à chacun de ces modestes présens est attaché un vœu du cœur, un sentiment d'affection. Les jeunes filles riches font aussi cette collecte nuptiale ; si elles n'ont pas besoin des dons qui leur sont offerts, elles aiment pourtant à placer autour d'elles, dans leur nouvelle demeure, ces dîmes volontaires de l'amitié, comme des égides protectrices ou des amulettes.

Les noces se célèbrent avec une grande pompe. Tous les parens et amis y sont invités à plusieurs lieues à la ronde. La mariée apparaît au milieu des convives avec une couronne dorée qui ne lui appartient pas ; elle l'emprunte le matin et la rend le soir. N'est-ce pas un touchant et mélancolique symbole du bonheur qui brille aujourd'hui sur un front riant et demain répand ses lueurs célestes sur un autre visage ? À la fin du dîner, la mariée s'avance comme une walkyrie des temps anciens, et verse elle-même la bière à tous les convives ; puis on lui fait encore de nouveaux présens pour la remercier de son hospitalité, et elle quitte la maison de ses parens pour entrer dans celle de son époux.

Dans quelques paroisses, on croit que les morts s'éveillent de leur long sommeil trois fois par an, aux grandes fêtes qu'ils sanctifiaient pendant leur vie au sein de leur famille, à Noël, à Pâques et à la Saint-Jean. Ces jours-là, leurs proches parens déposent

sur leur tombe des jattes de lait, des pâtés de poisson vulgairement appelés dans le pays pirogues, afin qu'en soulevant la terre qui couvre leur cercueil, ils retrouvent un souvenir des fêtes qui les réjouissaient et des êtres aimés qui les célébraient avec eux.

Après avoir vu et revu les casernes de Viborg, visité son église grecque pleine d'images et de dorures, parcouru ses environs, qui sont très beaux et très pittoresques, causé tour à tour avec le fonctionnaire et le marchand, l'officier et le bourgeois, il fallait cependant songer à continuer ma route vers Pétersbourg, et ce n'était pas un petit problème. L'unique diligence qui existait ici il y a quelques années a cessé ses voyages, et l'on invoque en vain le secours d'un bateau à vapeur ; il n'y en a point. Force me fut d'avoir recours aux charrettes de paysan, et de me livrer aux misères d'une route qui jouit dans toute la Finlande d'une juste célébrité. Par bonheur, j'avais rencontré un jeune négociant de Lyon d'un esprit cultivé, d'une humeur gaie et confiante, qui se proposait de faire le même trajet, et je me joignis à lui avec joie. À une si longue distance du sol natal, au milieu d'une peuplade étrangère, il est si doux de retrouver l'harmonie de la langue maternelle, de serrer la main d'un compatriote, d'entendre parler de la France avec amour et expansion !

Nous voilà donc tous deux montant sur une charrette découverte, à quatre roues, et nous asseyant qui de ci, qui de là, sur nos malles et nos valises, le corps sans appui, les jambes pendantes, très occupés de nous tenir en équilibre sur notre siége vacillant, et demandant au ciel d'arriver autant que possible sains et saufs à Pétersbourg. Si Scarron nous eût vus sur notre tombereau, avec nos cartons à chapeau d'un côté, nos sacs de nuit de l'autre, nos oscillations à chaque cahot, il eût ajouté un chapitre de plus à son

Roman comique. Tout alla bien cependant sur un espace de quelques milles. Les voitures étaient assez larges, les postillons honnêtes et complaisans, la contrée pittoresque. Nous étions partis le soir, et nous jouissions avec bonheur d'une de ces belles nuits, ou plutôt d'un de ces charmans demi jours qui pendant l'été répandent sur les paysages du Nord tant de teintes si douces d'ombre et de lumière. Nous nous en allions sur notre rude siége, tantôt contemplant en silence, à travers le feuillage des arbres, les teintes de pourpre de l'horizon que le soleil n'abandonnait que pour un instant, tantôt nous rappelant l'un à l'autre avec enthousiasme les plus beaux sites de notre pays, et évoquant dans nos causeries, au milieu des profondes forêts de la Finlande, les rians aspects de nos vallées et de nos montagnes.

Notre joie fut bientôt amèrement troublée par l'aspect des nouvelles stations où nous changions de chevaux et de voitures. À la place des larges charrettes que nous avions trouvées aux environs de Viborg, voici des tombereaux où nous ne parvenons à nous asseoir qu'en nous pelotonnant sur notre coffre, le menton sur nos genoux. À la place de nos bons et officieux postillons de Finlande, voici des paysans qui appartiennent à je ne sais quelle race, et qu'on prendrait pour des sauvages ; la civilisation n'a encore rien fait pour ces hommes-là ; le rasoir n'a point attenté à leurs barbes, les ciseaux du coiffeur n'ont jamais touché leurs longs cheveux semblables à une quenouille d'étoupes ; le tailleur ne s'occupe pas de leur vêtement. Ils ne portent qu'une grande paire de bottes et une chemise nouée sur les flancs par une ceinture de couleur ; quelques-uns mettent une veste ronde en toile sur cette chemise, mais il nous a paru qu'en général ils regardaient ce surcroît de vêtement comme un luxe fort inutile. Les maisons où nous nous arrêtons exhalent une odeur fétide. À sept

heures du matin, nous en apercevons une dont l'aspect extérieur nous séduit. Nous entrons dans le corridor ; il est occupé par quatre paysans étendus tout de leur long sur le plancher. Dans la chambre voisine, une femme est couchée à moitié nue sur la couverture de son lit ; nous voulons nous asseoir, et toutes les chaises sont couvertes d'une si épaisse poussière, que nous ne savons comment les prendre. Notre intention en entrant là était de demander une tasse de lait : il ne fallait que jeter un coup d'œil sur les pièces de vaisselle ébréchées et dispersées de côté et d'autre pour oublier aussitôt la soif la plus impérieuse.

Quant à la route où notre postillon nous conduisait, comment la décrire ? Dans quelle langue, dans quel dictionnaire trouver des mots assez caractéristiques pour représenter ces lambeaux de pavés interrompus par des crevasses, coupés par des ornières, ces amas de pierres jetées pêle-mêle, ces bonds impétueux de notre charrette et ces vacillemens perpétuels ? Le meilleur carrossier de Paris n'inventerait pas, avec toute son habileté, des ressorts assez flexibles pour rendre supportables les secousses d'un landau dans cet atroce trajet. Que l'on juge de ce qu'on doit souffrir dans un tombereau posé sur deux brancards ! À chaque instant nous étions obligés de nous cramponner aux lambris de notre équipage pour ne pas rouler dans une ornière, ou d'étendre les deux mains sur notre bagage de voyageur pour l'empêcher de se perdre en pleine campagne. Après une demi-heure de marche, ou pour mieux dire de navigation orageuse sur ces rocs et ces écueils, le cadenas d'une de nos malles avait éclaté en morceaux, une de nos valises s'était brisée, un de nos sacs de nuit était déchiré, un carton à chapeau s'en allait en lambeaux. En arrivant à Pétersbourg, tout ce que nous avions emballé avec une rare dex-

térité de voyageurs était renversé, froissé, couvert de boue et de poussière.

Quelques paysans de cette province, qui croient que les morts peuvent, à certaines époques, visiter leur maison, et qui n'ont nulle envie de les revoir, placent le cercueil qu'ils conduisent au cimetière sur la charrette la plus rude et la font passer par les cahots les plus violens, afin que, dans leur fosse, les pauvres morts se souviennent des fatigues de cette route cruelle et ne soient pas tentés d'y remettre le pied. Il me semble que les chemins et les chariots de poste de Viborg ont été faits en vue des étrangers avec la même intention, et ceux qui ont eu cette idée ont parfaitement atteint leur but. Je suis bien sûr qu'à moins d'y être absolument forcé, pas un voyageur qui aura connu par expérience les duretés de ce chemin de Viborg ne les affrontera.

Àhuit lieues environ de Pétersbourg, notre cocher arrêta ses chevaux au pied d'une large barrière en bois qui traverse la route, ôta respectueusement son chapeau, et entra avec une profonde humilité dans une maison gardée par des factionnaires. Nous étions à la frontière russe, et cette maison était la douane. La Finlande est pourtant incorporée à la Russie depuis plus de trente ans. Probablement on ne se fie pas encore assez à son contrôle, à ses lumières, pour lui abandonner le soin de visiter et de juger les voyageurs qui arrivent dans la capitale de l'empire. Du gouvernement de Viborg, conquis par Pierre-le-Grand, on entre dans celui de Pétersbourg comme dans une contrée étrangère.

Deux hommes vinrent prendre nos malles et les visitèrent avec un soin minutieux. Les livres surtout attirèrent leur attention ; j'avais eu la précaution de renvoyer à Stockholm tous les ouvrages d'histoire ou de littérature que j'avais recueillis pendant

mon séjour en Finlande ; il ne me restait qu'un dictionnaire russe et un roman russe de Sagoskin ; un employé supérieur prit ces ouvrages, les feuilleta en tous sens pour s'assurer qu'ils ne renfermaient pas quelque supercherie, et les montra à un de ses collègues pour se mettre à l'abri de tout soupçon. Après cette double inquisition, mes innocens livres russes me furent rendus ; mais une malheureuse feuille égarée d'un journal français allongea la visite d'une bonne demi-heure. Les employés reprirent l'un après l'autre mes effets pour voir s'il ne s'y trouvait pas encore quelque fragment de ces feuilles funestes, et comme, grace à Dieu, je n'en avais nullement fait provision, on nous congédia très civilement ; nous regagnâmes aussitôt notre voiture.

Après les employés de la douane, c'était le tour du maître de poste ; il vint nous demander à voir notre podoroshna. Le podoroshna est le titre officiel en vertu duquel un voyageur obtient des chevaux le long de sa route, ou, si l'on aime mieux, un supplément de passeport inventé pour soumettre à une seconde rétribution tout individu à qui il prend fantaisie de se promener en voiture dans le pays. Le maître de poste nous rapporta notre podoroshna visé, bien entendu, moyennant une nouvelle taxe, et nous força de payer quatre chevaux, ce qui était encore un autre mode d'impôt ; nous n'avions eu que trois chevaux jusque-là, et il nous semblait que c'était bien assez. Quand il eut ainsi réglé nos comptes par roubles et par kopecks, il nous montra du doigt un cabaret rouge comme un nez de buveur, et nous demanda si nous ne voulions pas y entrer, pour boire, disait-il, une bonne bouteille de vin. Cette fois il nous parut qu'il outrepassait les règlemens, et, malgré notre respect pour sa casquette à galons et son habit à collet vert, nous crûmes pouvoir, sans nous rendre coupables d'une trop grande insubordination, résister à sa demande.

Àla station suivante, nouvel examen du podoroshna et nouvelle taxe ; nous n'étions plus qu'à quatre lieues de Pétersbourg, et nous aurions pu nous croire au milieu des sombres et silencieux districts du Norrland ; car, de tous côtés, nous ne voyions qu'une épaisse forêt de pins et de bouleaux, et pas une pointe de clocher, pas une habitation. Enfin, nous arrivons à la barrière gardée par une demi-douzaine de fonctionnaires et un bataillon de grenadiers ; un douanier visite encore de fond en comble nos coffres, un officier fait une inspection minutieuse de nos papiers ; grace à Dieu, c'est fini, et nous sommes à Pétersbourg. Pas du tout : les puissans maîtres de Pétersbourg qui, dans le cours d'un siècle, ont couvert d'édifices un si vaste espace, aspirent à en occuper un plus vaste encore, et, pour ne pas être obligés de reculer quelque jour les barrières de leur capitale, ils les ont mises, par une sage précaution, à une bonne lieue de ses limites actuelles. Nous voilà donc errant encore pendant une grande heure sur notre charrette, sautant comme des poupées de carton sur ces brancards et supportant avec une merveilleuse résignation ces secousses inattendues. La première chose que nous cherchâmes en arrivant dans la capitale de l'empire russe, ce ne fut, je l'avoue, ni l'église en marbre d'Isaac, ni le Palais d'Hiver, ni tout autre édifice dont le Guide du voyageur nous avait dépeint les magnificences dans ses métaphores officielles : ce fut une maison de bains. Cette première incursion intra muros nous procura la satisfaction d'apprendre, en payant cinq francs pour une heure de repos, que nous étions dans la ville d'Europe où la vie est le plus coûteuse.

IV.

Je comprends à présent quelle surprise durent éprouver les confidens de Pierre I, lorsqu'il leur avoua le projet qu'il avait conçu de déplacer la capitale de son empire, et de la transporter du sanctuaire auguste du Kremlin sur les plages de la Néva. J'admire plus que jamais l'esprit de divination de ce grand homme, l'idée d'avenir qui lui donnait une noble audace, et l'inébranlable énergie avec laquelle il exécutait ses projets les plus téméraires. Qu'on se représente à l'une des extrémités de la Russie, à la pointe du golfe de Finlande, une vaste plaine nue et froide baignée par une rivière que les grands bâtimens ne peuvent remonter. Quand Pierre I choisit cette plaine pour y jeter les fondemens de sa future résidence, ce n'était encore qu'un marais fangeux et sans cesse exposé aux inondations de la Néva ; mais il avait appris en Hollande comment on dessèche le sol le plus humide, et comment on le garantit des ravages d'une onde impétueuse. Ce qui semblait aux autres un labeur effroyable n'était pour lui qu'un obstacle facile à surmonter, et il se mit à l'œuvre. Il commença par bâtir une forteresse pour défendre le cours de la Néva contre l'invasion des Suédois. Avant d'entreprendre cette construction, il fallait affermir et exhausser le sol. Les ouvriers appelés de toutes les parties de l'empire à cette œuvre nouvelle n'avaient pas même assez de hoyaux et de charrettes ; ils portaient la terre dans les pans de leurs vêtemens ou dans des nattes de paille. Une maladie engendrée par le changement de climat, par les fatigues et l'humidité les décimait ; mais rien n'ébranlait l'inflexible volonté du tzar. La forteresse fut achevée dans l'espace de cinq mois. Les Suédois, inquiets de ces préparatifs, s'avancèrent avec une armée de douze mille hommes ; Pierre marcha à leur rencontre, les défit et revint à son œuvre. Quelque temps après, il avait joint à la forteresse, inaugurée par une vic-

toire, une double rangée de petites maisons en bois, une église, un arsenal, un corps de garde, une chancellerie, une pharmacie. La marine lui manquait encore. Pierre, qui était tour à tour soldat, ingénieur, architecte, matelot, qui enseignait par son exemple à sa nation tout ce qu'elle devait oser, s'en alla sur les rives du lac Ladoga élever un chantier et y construisit quinze bâtimens ; puis il descendit jusqu'à l'embouchure de la Néva, et détermina la position où devait être bâtie la forteresse de Cronstadt. L'année même où il avait entrepris et achevé déjà tant de travaux, un bâtiment hollandais arriva jusqu'à la ville naissante ; il fut reçu avec acclamation, et ses officiers s'en retournèrent comblés de présens.

Pour hâter l'exécution de ses plans, Pierre établit sa résidence sur les bords de la Néva. Il habitait une petite maison en bois composée seulement de deux chambres, d'un vestibule et d'une cuisine. C'est le premier palais impérial de Saint-Pétersbourg ; c'est le monument sacré que tout étranger est avide de voir, et devant lequel tout vrai Russe devrait se prosterner avec respect. Non loin de cette humble demeure, Mentschikoff en construisit une autre pour lui également en bois, mais plus large et plus élégante. C'était là que Pierre I donnait ses audiences.

Cependant l'exemple du souverain commençait à attirer un grand nombre de familles sur une plage naguère encore complètement déserte. Des ouvriers, des marchands, devinant tout ce qu'il y avait à gagner dans une capitale nouvelle, accoururent en foule. Il en vint de la Finlande et de la Livonie, de la vieille cité de Novogorod et des steppes des Tartares. On leur donnait un terrain, du bois, et ils se construisaient une habitation. Non content de cette colonisation volontaire, le tzar, pour l'accroître et la ré-

gulariser, eut recours à son autorité absolue, et sans cette autorité inflexible il est probable qu'il n'aurait jamais pu exécuter aucun de ses audacieux projets. Il ordonna à trois cent cinquante familles nobles de venir s'établir à Pétersbourg, aux marchands et aux industriels de bâtir trois cents maisons, aux propriétaires riverains de la Néva d'élever un quai le long de ses bords. Tous les bateaux et navires qui remontaient le fleuve furent obligés de prendre pour lest un certain nombre de pierres de construction. En 1714, cette ville, enfantée comme d'un jet par la volonté de Pierre I, comptait déjà plusieurs milliers d'habitations. Quelle joie et quel orgueil éclateraient dans les regards ardens de cet homme de génie s'il pouvait voir son œuvre telle qu'elle est aujourd'hui ! En transportant son glaive et son sceptre à l'extrémité de ses états, son but était d'achever la conquête de la Finlande, d'étendre ainsi son empire jusqu'à la Baltique et de le mettre en contact avec les nations les plus civilisées de l'Europe. Ce but a été poursuivi avec persévérance et atteint avec éclat par ses successeurs. La Finlande tout entière appartient maintenant à la Russie, et la civilisation est entrée dans Saint-Pétersbourg à pleines voiles.

Il faut le dire, la Russie est dans un remarquable état de progrès. Ses établissemens publics, ses manufactures, ses routes et ses canaux, tout annonce dans ce pays un développement d'idées, d'industrie, qu'il serait ridicule de vouloir nier encore. Seulement le gouvernement se trouve placé dans une singulière situation. Il a désiré le progrès, il a tendu les mains à la civilisation, il lui a ouvert les ports de Cronstadt et les remparts de ses grandes villes : à présent qu'il la voit de plus près, à présent qu'elle a mis le pied sur le sol russe et qu'elle entre fièrement dans les bourgades sans s'inquiéter des factionnaires, elle lui apparaît comme le fantôme

gigantesque qui cachait dans sa large enveloppe le diabolique esprit de Méphistophélès et épouvantait Faust. Il l'évoque pourtant, comme le magicien allemand évoquait les génies d'un autre monde pour satisfaire aux exigences de son ame inquiète, pour donner un nouvel essor à son pouvoir ambitieux. Il aime cette civilisation, il la veut ; mais il la voudrait innocente et candide comme au jour de son enfantement, dépouillée de son appareil formidable d'idées et de constitutions libérales, soumise comme un enfant à tous les articles de ses ukases et priant comme une jeune fille dans l'église de Kasan pour la prospérité du tzar et de sa famille. Il l'a prise avec une pensée d'absolutisme, comme un instrument qui ne devait point résister à sa direction ; il voudrait la tenir entre ses mains, comme il tient l'autorité militaire et ecclésiastique, la gouverner comme un pope, la discipliner comme une recrue, la passer au tamis comme un grain qui a besoin d'être épuré, la répandre lui-même à son gré, par petites doses, comme une médecine dangereuse. De là tant d'efforts pour l'empêcher de s'infiltrer sans sa participation dans l'esprit de ses peuples, tant de journaux coupés par ses ciseaux impitoyables aux endroits dangereux, tant de livres mis à l'index ; de là tant d'hommes de police et de censeurs postés comme des sentinelles sur les frontières des régions scientifiques et littéraires pour arrêter au passage toute phrase trop excentrique et toute idée trop aventureuse : véritable comédie de Beaumarchais ! précaution inutile ! Le sage docteur porte les clés de sa maison attachées à sa ceinture, et on les lui vole. Il ferme la porte de sa demeure, et on entre par la fenêtre. Il croit garder sa pupille pour lui, et on la lui enlève. Toutes nos brochures politiques et la plupart de nos journaux sont sévèrement interdits en Russie ; mais un grand nombre des romans et des ouvrages littéraires dont on tolère

l'entrée sont imprégnés des idées qui occupe la presse périodique. Nul cabinet de lecture russe ne reçoit le National, mais on reçoit partout la Gazette de France, organe d'un libéralisme que l'on peut bien prendre à la lettre. Les Russes n'obtiennent que difficilement la permission de voyager en France, et cette défense ne fait qu'irriter leur curiosité. Quand ils sont en Allemagne ou en Italie, ils recherchent avec ardeur tout ce qui vient de la France. On veut empêcher les principes d'examen, de discussion, de libéralisme, d'entrer dans l'empire, et les hommes même du pays, les voyageurs, apportent ces principes dans les replis de leur cœur et de leur conscience, là où la main de la police ni les ciseaux de la censure ne peuvent pénétrer. L'idée que l'on redoute, l'idée proscrite par tant de règlemens et entourée de tant de barrières, arrive en dépit de tous les obstacles qu'elle doit franchir. Elle traverse les mers, elle flotte sur les grandes routes, elle répand partout ses germes, comme ces semences légères que le vent emporte sur ses ailes d'une contrée à l'autre. Nul cordon sanitaire n'en peut arrêter la marche.

Jusqu'à présent l'instruction, la science, les œuvres de l'art et de la civilisation sont restées concentrées dans les hautes classes de la société. Le gouvernement, les nobles, les riches particuliers, sont seuls possesseurs de ce nouveau domaine, comme de l'ancien domaine territorial. Le peuple est encore plongé dans une ignorance profonde, dans le sommeil de l'indifférence et les ténèbres de la superstition. Cultiver ses terres et celles de son seigneur, gagner son existence à la sueur de son front, soit par le labeur de la charrue, soit par quelque métier, se prosterner et se signer devant chaque église et chaque croix qu'il rencontre, voilà tout son savoir et toute sa religion. On peut dire sans exagération que les quatre cinquièmes des paysans russes ne savent ni lire ni

écrire. Ils ne savent pas même, pour la plupart, prononcer une prière dans leur église. Le signe de croix remplace pour eux toutes les invocations. Les prêtres, qui devraient les éclairer et les instruire, sont en général trop ignorans eux-mêmes ou trop insoucians pour remplir cette noble mission, et l'état précaire dans lequel ils vivent, ou pour mieux dire leur pauvreté, ne leur permet pas d'avoir sur leurs paroissiens l'influence légitime qui résulte d'une honnête aisance. Toutefois, ce peuple si ignorant encore, si abandonné à lui-même, a été doué par la nature d'une aptitude merveilleuse à comprendre et à saisir tout ce qui s'offre à son instinct. La misère, le besoin, qui souvent amortissent ou brisent les ressorts de l'intelligence, éveillent au contraire celle du paysan russe, et l'obéissance est pour lui un mobile puissant. Dans les régimens russes cantonnés loin des villes, le chef fait de ses soldats tout ce qu'il veut ; il dit à l'un : Toi, tu seras cordonnier ; à un autre : Tu seras tailleur ; à un troisième : Tu seras maréchal-ferrant ; et ces hommes prennent les ustensiles du métier qui leur a été assigné et deviennent ce qu'on leur a ordonné d'être, ouvriers patiens et laborieux, souvent artisans habiles. Dans les campagnes, il en est qui, trouvant par hasard un livre, ont appris à lire, puis se sont efforcés d'avoir d'autres moyens d'instruction, et ont acquis ainsi des connaissances remarquables, tout en continuant à labourer le sol et à charrier leurs denrées. Je sais un jeune serf qui, de sa propre impulsion, s'est dévoué à l'étude de la médecine. À force de relire et d'analyser les livres dont il a besoin et qu'il n'a réunis qu'après de longues recherches, ce jeune homme est parvenu à subir un examen très honorable devant une faculté. Aujourd'hui il est installé comme médecin dans la propriété seigneuriale à laquelle il appartient. Dans les villes, il y a un grand nombre de serfs qui, partis tout

jeunes de leur cabane avec la permission de leur maître, se sont faits, par leur industrie, une haute position de fortune. M. Scheremetieff compte parmi ses serfs plusieurs millionnaires. Le gouverneur d'une des premières forteresses de l'empire et le premier fabricant de tabac de la Russie ont été serfs. Un des plus riches marchands de Moscou ne sait pas même lire les traites qu'il doit payer ; on ne lui a jamais donné aucune leçon : l'intelligence mercantile s'est développée en lui par une sorte d'instinct inné, par la pratique journalière du commerce, et il fait pour plusieurs millions d'affaires par an.

J'avais déjà remarqué à l'extrémité du Nord cette aptitude du Russe pour tous les genres de travaux et tous les genres de métiers. Là, les populations avec lesquelles il établit des rapports deviennent bientôt ses tributaires ; il les domine par sa patience, par son habileté, et, disons-le, souvent aussi par son astuce. Le navigateur russe entreprend de traverser la mer Glaciale avec des bâtimens auxquels un bon matelot norvégien dédaignerait d'amarrer un cordage, et à une époque où les autres navigateurs se hâtent de regagner le port. Le pêcheur russe jette de larges filets là où le pêcheur de Finnemark ne sait encore poser, comme ses pères, qu'une ligne infructueuse. Le marchand russe enlève en deux semaines, avec quelques sacs de farine et quelques objets de quincaillerie, tout ce que le pauvre paysan de Norvége et le Lapon nomade ont péniblement pêché dans les eaux, atteint sur les rocs, pendant l'été et l'hiver.

À Saint-Pétersbourg, j'ai retrouvé sur une plus grande échelle, parmi les gens du peuple, les ouvriers, les cochers qui stationnent sur les places publiques, la même ténacité dans le travail, le même instinct du lucre et la même souplesse habile dans leurs

transactions. La classe des cochers ou ischvosky est surtout une race d'hommes à part et éminemment caractéristique. On ferait un livre curieux sur leurs mœurs, sur leur manière de vivre, sur les scènes journalières de drame ou de comédie dont ils sont les principaux héros. La plupart de ces cochers sont Russes et serfs de naissance ; ils arrivent tout jeunes à Saint-Pétersbourg, servent d'abord comme valets jusqu'à ce qu'ils aient recueilli assez d'argent pour acheter un cheval, un droschky et un sac d'avoine. Leur petite voiture est en général très propre et bien tenue, et la plupart d'entre eux, avec leur longue barbe, leur caftan bleu noué sur les flancs par une ceinture de couleur, et leur chapeau évasé, ressemblent assez à des cochers de bonne maison.

Les paveurs, les charpentiers, sont, comme ces cochers, doués d'un rare instinct et d'une résignation innée. La plupart n'ont d'autre instrument de travail qu'une hache ; avec cette hache, ils façonnent des meubles, des lambris, ils cisèlent le bois, ils construisent des maisons et des navires. Ils travaillent patiemment tout le jour, et s'endorment l'hiver sous leur charpente, l'été au coin des rues. Le pavé nu leur sert de lit, une pierre est leur oreiller, et leur pelisse en peau de mouton devient leur couverture. Quand j'étais à Saint-Pétersbourg, je voyais chaque soir, à l'angle du pont de fer qui conduit au palais du grand-duc, une pauvre femme, assise sur un banc de pierre, et dormant, la tête appuyée sur un panier. C'était une marchande de gâteaux, qui, l'été, ne cherchait pas un autre asile. Elle venait là à la nuit tombante, et se réveillait au point du jour pour aller de côté et d'autre exercer son humble industrie. À la fin de l'hiver, la plupart de ces ouvriers, venus de l'intérieur du pays, s'en retournent dans leur famille avec le fruit de leur labeur et de leurs économies. Je les ai rencontrés par grandes bandes sur la route de Moscou, portant le

havresac sur l'épaule, les souliers d'écorce aux pieds, et marchant avec gaieté, comme des gens qui vont revoir le sol où ils sont nés et le toit qui leur est cher.

Qu'on observe avec impartialité tout ce qu'il y a de dons naturels, de force physique, de patience et de germes incultes chez ce peuple auquel nous appliquons encore journellement l'épithète de barbare ; qu'on pense au développement que l'instruction même la plus restreinte pourrait lui donner, et je laisse à deviner jusqu'où il ira quand il aura porté la main à l'arbre de la science, et trempé son esprit à la source vive de la civilisation.

C'est par ses qualités naturelles et sa politique d'intuition que la Russie proprement dite, qui, il y a trois siècles, se composait de six millions d'hommes, a peu à peu subjugué, absorbé les innombrables peuplades qui l'entouraient, et conquis la moitié du globe. Dans son ignorance grossière, elle a su faire reconnaître sa supériorité intellectuelle aux hordes de Tartares et de Cosaques ; elle les a séduites par ses présens, attirées par des négociations, enchaînées par la subtilité de son esprit et de ses moyens d'action. Bien inférieure pour la civilisation aux provinces finlandaises et aux provinces allemandes de la mer Baltique, elle a su se les attacher par des concessions temporaires de politique et d'administration, et des générosités adroitement faites. Son grand art a été d'étudier le caractère des peuplades qu'elle essayait de vaincre, de respecter leurs coutumes héréditaires, leur culte et leur genre de vie, d'adapter son système de gouvernement à leurs exigences, et de chercher à se les assimiler graduellement par la communauté des vues et des intérêts ; c'est en un mot, on ne peut le nier, un mode de gouvernement très doux et parfois presque paternel. Seulement il ne faut pas qu'une de ces

populations, traitées avec tant de précautions, s'avise de faire entendre un cri de révolte, car alors le système d'assimilation cesse tout à coup. L'épée de fer pèse dans la balance, et malheur aux vaincus !

Je reviens à Pétersbourg, et d'abord, je dois le dire, pendant tout le temps que j'ai passé dans cette ville, je n'ai point reconnu cette vénalité des employés, ni éprouvé ces inquisitions de la police, qu'on me présentait de loin comme un épouvantail. Il n'est que trop vrai pourtant que ces deux plaies existent au sein de l'administration et de la magistrature russe ; les hommes du pays eux-mêmes ne m'en ont point fait mystère. Mais ce que je puis affirmer, c'est que je n'ai point vu la bureaucratie me tendre la main, et que je n'ai eu recours à aucune séduction pécuniaire pour en obtenir ce que j'allais lui demander. Les petits employés ont seulement l'esprit étroit et l'humeur tout à la fois humble et arrogante. Il y a en eux de la nature du serf et de l'affranchi. Ils prennent au pied de la lettre le règlement qui leur est prescrit, obéissent comme des Cosaques à leur consigne, se courbent comme des valets devant leur chef, et se redressent de toute leur hauteur devant celui qui a besoin d'eux. Les employés supérieurs sont, en général, des hommes très affables, parlant facilement plusieurs langues, et pleins de courtoisie envers l'étranger. J'en citerais avec plaisir plusieurs, si je n'avais de bonnes raisons de croire qu'ils n'ont nulle envie de voir leur nom imprimé. Quant à la police, comment faire pour la dépeindre avec tous ses attraits et tous ses charmes ? C'est la grace en personne et l'urbanité même. Elle est coquette comme une jeune fille et mielleuse comme un faiseur de madrigaux ; elle porte sur ses épaules un habit vert, symbole d'espérance, et un collet bleu comme l'azur du ciel. Je cherchais toujours sous ses broderies en or, sous ses

rubans moirés, quelque griffe cachée, quelque pointe de hallebarde, et, de quelque côté que je me tournasse, je ne rencontrais qu'un regard velouté et un sourire caressant. Il y a surtout à la chancellerie de M. le comte de … un petit général qui est chargé de recevoir les étrangers et qui parle comme un livre. Il a des complimens comme ceux de Vadius, et des épigrammes noyées dans des flots d'encens. À l'entendre, rien ne lui plaît plus que de voir les Français venir en Russie, et il voudrait qu'ils y restassent long-temps ; leurs observations l'intéressent, leurs récits de voyage l'enchantent. Qu'une fois cette belle harangue finie, il dépêche un ou deux de ses agens à la suite de ces Français qu'il est si heureux de voir, que le domestique qui les sert, le maître d'hôtel qui les héberge, soient chargés de surveiller leurs occupations et de rendre compte de leurs démarches, c'est ce qui me paraît au moins fort probable ; mais cette inquisition journalière s'opère en silence et sans qu'on s'en aperçoive. Les ressorts de la police sont cachés comme ceux d'une montre sous un cadran d'émail ; on sait qu'ils existent, qu'ils tournent régulièrement dans le cercle qui les renferme, on n'en distingue pas les mouvemens, et on serait tenté parfois de les croire arrêtés, lorsqu'un beau jour les voilà qui sonnent l'heure fatale, et un homme que vous avez rencontré vingt fois, errant d'un pas de flâneur sur la Perspective, ou lisant d'un air fort grave les journaux au café Béranger, vient très poliment prier l'étranger de vouloir bien partir dans vingt-quatre heures, ou le citoyen russe de monter dans une kibitka qui va le conduire au-delà de l'Oural, dans la Sibérie, que l'on dit être fort belle.

La police des rues s'exerce avec le même silence que celle de l'intérieur des maisons. En allant de côté et d'autre, on ne rencontre point de sergens de ville, point de gendarmes à pied ou à

cheval. De distance en distance, on aperçoit seulement la petite cabane du boutschnik. Il y a là trois hommes vêtus d'une redingote militaire, qui se promènent tour à tour devant leur corps-de-garde avec une hallebarde et un sifflet dont ils se serviraient au besoin pour appeler à leur secours le poste voisin. Il est rare qu'ils soient obligés d'en venir à cette extrémité. Leur plus fréquente occupation consiste à relever quelques hommes du peuple jetés par l'ivresse sur le pavé, ou à rappeler à l'ordre quelques cochers de fiacre imprudens. Le reste du temps, ils peuvent dormir en paix dans leur gîte, ou s'asseoir paresseusement au soleil. Leur place leur a été accordée comme une retraite. La plupart d'entre eux ont été militaires, et on leur donne, après vingt ou trente ans de service, cet emploi d'agent de police comme on donne chez nous les invalides. Et pourquoi d'ailleurs se préoccuperaient-ils d'un vain souci, ces honnêtes boutschniks ? Les voleurs de Pétersbourg sont les voleurs les plus délicats qui existent. Ils n'exercent point leur métier avec la hache et l'effraction ; ils ne frappent pas et n'assomment pas leur victime. Fi donc ! ce sont là des cruautés auxquelles ils n'osent pas même songer. Non ; ils vous enlèvent d'une main légère votre bourse ou votre portefeuille, ils glissent en passant une petite lame sous votre gilet, et voilà votre chaîne de montre partie. Les Spartiates, ces sages républicains qui se faisaient une loi d'honorer tous les genres de mérite, tantôt par un titre pompeux et tantôt par l'ostracisme, n'auraient pas manqué de récompenser des filous si experts, et les bons boutschniks, qui ne sont pas assez riches pour leur donner eux-mêmes cette récompense, les laissent du moins poursuivre en paix le cours de leurs exploits. Une fois qu'on sort des difficiles parages du monde politique, il y a dans l'ame de la police de Pétersbourg une sorte de commisération paternelle vrai-

ment touchante. Il semble qu'elle se dise chaque matin, en s'éveillant et en reprenant l'exercice de ses fonctions : Il faut que tout le monde vive ; et elle enveloppe dans cet axiome charitable les filous et les voleurs, pourvu qu'ils se conduisent décemment et qu'ils ne fassent pas de bruit. Le premier jour de mon arrivée à Pétersbourg, mon compagnon de voyage rencontra dans l'église de Kasan un de ces industriels ambulans, qui, jugeant à la rotondité de sa poche qu'il portait là un fardeau trop lourd, se fit un devoir de l'en délivrer, et lui enleva un portefeuille renfermant six cents roubles. Le pauvre voyageur, privé ainsi d'une somme dont il comptait faire un tout autre usage, s'adressa à plusieurs habitans de Pétersbourg, et leur demanda quel moyen il devait employer pour la recouvrer : il lui fut répondu que toute démarche serait inutile, que la police le soumettrait à une foule de formalités fatigantes, coûteuses et ne lui rendrait rien.

Le voyageur qui tient quelque peu au bien que la fortune lui a départi doit se tenir sur ses gardes dans un hôtel comme dans une petite forêt de Bondi, ne laisser, quand il sort, sur sa table que ce qui ne peut tenter aucune cupidité, mettre un double cadenas à sa malle, et fermer sa porte à double tour. Ces hôtels ont encore un autre inconvénient, non moins pénible à supporter ; c'est une saleté dont on ne trouverait peut-être pas d'exemple dans les plus obscures posadas de l'Espagne. Je demeurais, à Pétersbourg, dans un hôtel que l'on m'avait indiqué comme un des meilleurs. Tous les sept ou huit jours, quand mon moujik, las de bâiller sur l'escalier, ne savait plus que faire, il venait relever la couverture de mon lit, versait un peu d'eau fraîche dans ma cuvette, et s'en allait enchanté d'avoir accompli de telles merveilles. Quant à nettoyer une commode, essuyer un fauteuil, c'était une

œuvre par trop indigne de lui ; il laissait paisiblement les flots de poussière s'amasser sur les meubles.

Quel contraste entre ces hôtels si sales, si déplaisans, et les grandes et majestueuses rues de Pétersbourg ! On a tant de fois décrit l'aspect imposant de cette capitale, que je ne sais ce que je pourrais ajouter à tout ce qui en a été dit, Je ne me soucie point de dépeindre l'un après l'autre tous ces quartiers, et de refaire ici le Guide de l'étranger. C'est sans contredit la ville la plus splendidement bâtie qui existe en Europe : des rues larges comme les squares de Londres, dessinées symétriquement comme les allées d'un jardin du XVIII siècle ; des édifices qui ont un demi-quart de lieue d'étendue, et qui renferment à eux seuls une population plus nombreuse que celle d'un grand nombre de petites villes de Suède, voire même d'Allemagne. Point de ruelles étroites et grossièrement construites, point de carrefours sombres ; on dirait que cette immense cité n'est habitée que par des millionnaires ; partout le même nivellement, partout de l'air et de l'espace, des maisons de tailleurs enrichis qui ressemblent à des châteaux, des habitations de gentilshommes qui feraient envie à des princes ; à chaque pas le balcon ciselé, la grille en fer, la colonne dorique, le bronze et le marbre, le porphyre et le granit. Tout cet ensemble de riches constructions, dominé par des toitures vertes, par des coupoles arrondies et dorées, par des flèches étincelantes qui s'élancent dans l'air comme des aiguilles, produit au premier abord un merveilleux effet. On s'en va de côté et d'autre avec une curiosité toujours croissante, on s'arrête et on regarde avec une surprise qui ne ressemble en rien à la surprise produite par l'aspect des autres villes. Bientôt à cet étonnement si nouveau succède je ne sais quelle fatigue d'esprit qui est comme un désenchantement. Dans ces rues si larges, si droites, à travers ces

places bordées de tant de vastes édifices, il n'y a rien qui fixe l'œil et attire la pensée. L'histoire n'a pas encore donné à ces monumens splendides son auguste consécration, l'art ne leur a pas imprimé l'immortel caractère de sa perfection, la poésie ne les couvre pas de ses ailes ; une ville sans histoire et sans souvenirs est comme une belle femme sans ame. L'histoire de Pétersbourg ne date que d'un siècle, et quand on a vu la chaloupe, la cabane, la première habitation de Pierre-le-Grand, l'Hermitage, quel est celui de ces édifices qui rappelle quelque glorieux souvenir ? Pétersbourg est une ville toute jeune, qui se développe avec l'ardeur de la jeunesse et marche à pas de géant. Il y a trente ans, on ne voyait encore qu'un marais et des broussailles là où s'élève aujourd'hui un de ses quartiers les plus animés. On m'a cité un gentilhomme qui, revenant à Pétersbourg après quinze ans d'absence, et s'imaginant que les limites de sa ville natale étaient encore à l'endroit où il les avait laissées, s'arme un matin de son fusil, prend ses chiens, et se dirige vers la forêt où il avait coutume dans sa jeunesse d'aller chasser les loups et les sangliers ; mais, en suivant la route naguère encore si solitaire et si sauvage, il trouve une double rangée d'élégantes maisons, et là où il n'avait jamais vu qu'un épais taillis, il aperçoit des magasins et des hôtels.

Entraînée ainsi par sa marche rapide, la population de Pétersbourg semble n'avoir eu jusqu'à présent qu'une pensée, celle de couvrir au plus tôt d'édifices l'immense espace qu'elle occupe, et de donner à ces constructions, par une étendue démesurée, par un luxe inoui de matériaux, un aspect colossal et pompeux. Quant à l'art même, à l'art qui, pour se développer dans sa grace et sa majesté, n'a pas besoin de tant de blocs de pierres et de tant de dorures, on voit bien qu'elle a tenté aussi de le saisir ; mais il a

échappé à ses efforts. La plupart des édifices publics de Pétersbourg sont bâtis dans le plus mauvais goût : maladroite imitation de la renaissance, lourd pastiche de la forme grecque, copie fardée du rococo ; peu de proportion dans l'ensemble ; quelques jolis travaux çà et là dans les détails. L'église d'Isaac, toute bâtie en marbre, en porphyre et en granit, décourage déjà par son aspect ceux qui l'ont entreprise ; elle aura cependant une magnifique partie : le fronton de M. Lemaire et le fronton d'un artiste russe de naissance, italien d'origine, dans lequel il y a une tête de vierge de toute beauté. Les deux statues en bronze placées devant l'église de Kasan sont d'une telle lourdeur de formes, qu'elles offusquent le regard le moins difficile en matière d'art, et la statue de Suwaroff, érigée près du pont de Kaminoi, est si grotesque, que je ne comprends pas qu'on la laisse encore debout. Restent parmi les œuvres de sculpture les quatre chevaux du pont Anischkoff, fiers, forts, superbes, pleins de vie, le léger monolithe de granit qui porte la statue d'Alexandre, et la statue équestre de Pierre-le-Grand, admirable conception de notre Falconet ; parmi les édifices, on remarque le palais du grand-duc Michel, qui est d'une structure noble et élégante, et le Palais d'Hiver. Il n'y a pas dans le monde beaucoup de demeures aussi imposantes que celle-ci. C'est là que réside huit mois de l'année cet empereur dont la domination s'étend sur les deux hémisphères, cet homme qui gouverne soixante millions d'hommes, ce souverain sans constitution, qui ordonne et qui est obéi, qui peut d'un trait de plume, d'un signe de tête, envoyer en Sibérie le plus puissant de ses nobles, et élever un pauvre serf au rang des princes. Auguste ne régnait pas sur un empire aussi vaste, et Louis XIV n'avait pas un pouvoir si absolu sur ses sujets. Les gens du peuple de Pétersbourg regardent ce palais avec un singulier mélange de respect

craintif et de confiance ; ils savent que là est leur destinée, leur loi suprême, la loi qui a régi leurs pères et qui régira peut-être encore leurs enfans. Les yeux fixés sur la demeure impériale, ils répètent leur proverbe traditionnel : « Près du tzar le pouvoir, près du tzar la mort. »

Dans l'espace d'un siècle, ce palais a été le théâtre des fêtes les plus éclatantes et des plus profondes angoisses. C'est là que Catherine réunissait parfois la société d'élite dont elle aimait à s'entourer, et c'est là qu'Alexandre apprit l'entrée des Français à Moscou. « Et quelle est, a dit un écrivain de Pétersbourg, quelle est la noble famille de Russie qui n'ait aussi quelque glorieux souvenir à revendiquer dans ces murs ? Nos pères, nos ancêtres, toutes nos illustrations politiques, administratives, guerrières, y reçurent des mains du souverain et au nom de la patrie le témoignage de distinction dû à leurs travaux, à leurs services, à leur valeur. C'est ici que Lomonosoff, que Derjavin, firent résonner leur lyre nationale, que Karamsin lut les pages de son histoire devant une assemblée auguste. Ce palais est le palladium de toutes nos gloires, le Kremlin de notre histoire moderne.

Le jour où l'on vit ce Kremlin moderne envahi tout à coup par les flammes, dévasté, incendié, fut pour Pétersbourg un jour de douleur générale. Il semblait que chacun eût perdu sa propre maison en perdant cet édifice, orgueil de la ville, et des milliers de citoyens demandèrent spontanément à le rebâtir à leurs frais. Le comte Barincky offrit à l'empereur un million de sa fortune pour aider à cette reconstruction. Un pauvre marchand offrit avec empressement une somme de quinze cents roubles, fruit de ses travaux et de ses épargnes. Deux jours après l'incendie, Nicolas traversait une rue, seul, dans son léger droschky. Un homme

portant la longue barbe et le caftan de moujik accourt à sa rencontre, lui met sur les genoux vingt-cinq mille roubles en billets de banque, et s'enfuit sans même dire son nom. L'empereur n'a point voulu accepter ces offres généreuses, et le palais a été rebâti en quelques mois tel à peu près qu'il était autrefois, avec ses parquets de différentes couleurs, pareils à des mosaïques, ses petits appartemens frais et mystérieux, ornés de colonnes de malachite, de meubles en lapis-lazuli, ses grandes salles de réception éblouissantes de splendeur, celle-ci dorée du haut en bas comme une image byzantine, celle-là revêtue du plus beau marbre. Une de ces salles est consacrée à la mémoire de Pierre-le-Grand, une autre à celle d'Alexandre. On aime à voir dans la demeure d'un souverain se perpétuer ainsi le souvenir de ses prédécesseurs les plus illustres ; ils sont là auprès de lui comme les génies protecteurs de sa maison et de ses états. L'hommage qu'il leur décerne est comme un engagement qu'il prend d'imiter leur courage ou leur vertu, et, dans des circonstances difficiles, leur aspect peut lui inspirer d'heureuses pensées. Deux autres salles sont couvertes des portraits de tous les généraux qui ont fait la mémorable campagne de 1812, et de tous les maréchaux de l'empire russe. C'est là que j'ai vu pour la première fois un portrait de Potemkin. C'était un homme d'une taille colossale et d'une figure charmante, étonnant tout à la fois par la force de ses membres et la douce expression de ses yeux, bleus, vraiment fait pour commander une armée de Cosaques et troubler le cœur d'une femme. Tous les meubles, les ornemens précieux qui décoraient l'ancien palais, avaient été sauvés des flammes ; ils décorent aujourd'hui le nouvel édifice. Il y a là des pyramides de vases d'or et de vermeil offerts à l'empereur et à son fils par les différentes villes qu'ils ont visitées ; dans la chapelle, des images chargées de ru-

bis, de diamans, d'émeraudes ; et le Petit Hermitage conserve la riche galerie de tableaux admirée de tous les connaisseurs.

S'il y a, comme nous l'avons dit, peu de véritable sentiment de l'art dans les constructions de Pétersbourg, cet état de dénuement et de médiocrité ne durera pas long-temps, nous osons le croire. L'empereur et les princes aiment les artistes, ils les accueillent avec distinction et les paient largement. Quand on sera moins pressé de bâtir, on fera à Pétersbourg des constructions d'un meilleur goût, on ornera les places publiques, les édifices, de monumens vraiment mémorables. En attendant, j'aimerais mieux revoir les rues étroites de Rouen ou de Nuremberg que les larges avenues de cette immense ville.

Je dois noter pourtant deux quartiers qui font à juste titre l'orgueil des habitans de Pétersbourg et charment constamment l'étranger : c'est le quartier de la Néva et celui de la Perspective de Newsky. La Néva est l'un des plus beaux, des plus majestueux fleuves qui existent. Il sort du lac de Ladoga, et, presque à sa source même, porte de gros navires. Pareil à la grande cité qu'il arrose, il surgit et se déroule au loin tout d'un coup ; comme elle, il a été long-temps ignoré, et, comme elle, il a aujourd'hui un nom européen. C'est un fleuve actif et aristocratique, qui ne s'endort point sur le sable d'une grève déserte, et n'arrose pas d'obscures cabanes. Des quais splendides l'enferment dans leur double rempart, des phares et des palais bordent de chaque côté son onde limpide, des flèches dorées scintillent sur ses flots comme des étoiles. Si à quelque distance de Pétersbourg il se divise lui-même en plusieurs branches, si les rivières qui sortent de son lit s'en vont de côté et d'autre courir comme des enfans capricieux, elles ne compromettent pas la dignité de leur origine ; elles en-

lacent dans leurs contours comme dans un bracelet d'argent les îles où se rassemble chaque été la haute société de Pétersbourg ; elles serpentent le long des parcs impériaux et le long des frais cottages, au pied des tilleuls embaumés et des lilas en fleurs. La principale branche du fleuve poursuit cependant sa course solennelle ; elle s'en va porter à la mer les denrées nationales et en rapporte les livres, les œuvres d'art et d'industrie de l'Europe occidentale, qui se répandront ensuite par des canaux, par des lacs, jusque dans les provinces les plus reculées de l'empire, Pétersbourg est le principal foyer de la civilisation européenne en Russie, et la Néva est la route féconde par laquelle cette civilisation arrive avec les bâtimens à voiles et les bateaux à vapeur, avec les cargaisons de marchands et les voyageurs.

L'été, à cette heure si douce, dans les contrées du Nord où le soleil descend lentement à l'horizon et ne disparaît dans sa couche de pourpre que pour se relever bientôt plus pur et plus riant ; quand la nature entière semble tout à la fois voilée par une gaze diaphane et éclairée par un crépuscule d'or et d'argent, qui répand sur les bois, sur les eaux, sur les plaines, les nuances les plus insaisissables et les teintes les plus suaves ; qu'il est beau de voir du milieu des larges ponts qui la traversent, entre les hauts édifices qui la dominent, cette Néva sillonnée par des navires et des chaloupes, poursuivant en silence son cours imposant, rassemblant sur ses vagues profondes les hommes et les œuvres de deux hémisphères, lien de la nature entre des régions divisées, instrument de Dieu dans le progrès de ses lois humanitaires ! Mais j'oublie que M. de Maistre a dépeint dans de charmantes pages ce même tableau ; je le copierais maladroitement en essayant de le reproduire.

Ce fleuve, si pur, si vénéré, est pourtant, comme le Rhône à Lyon et l'Y à Amsterdam, une cause perpétuelle d'effroi, au printemps, par le charriage de ses glaces ; en automne, par ses inondations. En 1726, 1752, 1777, il bondit sur ses rives, et entraîna dans son débordement impétueux tout ce qui se trouvait sur son passage. En 1824, il menaçait la ville d'une dévastation entière. Les habitans effrayés montaient sur les toits, cherchaient un refuge sur la cime des arbres ; c'était une vraie scène du déluge. On a marqué de tous côtés la hauteur à laquelle l'eau s'était élevée. Quelques pouces de plus, et la ville était perdue.

La Perspective de Newsky est la rue la plus longue, la plus riante et la plus animée de Saint-Pétersbourg. Elle aboutit, d'un côté, à la façade de l'Amirauté, et s'étend au-delà du pont Anischkoff. C'est le boulevard Italien, le Regent-Street de cette capitale du Nord, le foyer du luxe, le centre du mouvement. C'est là que se révèle surtout le caractère varié, cosmopolite de cette cité, bien plus européenne que russe : des enseignes bariolées et revêtues d'inscriptions en toute sorte de langues, des librairies françaises, allemandes, anglaises, cinq églises appartenant à cinq religions différentes, des hôtels de grands seigneurs et des magasins éblouissans de marchandises et de modes de Paris ; à côté du bijoutier de Tula, le tailleur de Berlin ; en face du marchand de cuirs d'Astracan, la porcelaine de Sèvres mêlée à celle de Russie ; le riche bazar anglais, qui paie 50,000 roubles de loyer par an, côte à côte avec le confiseur russe. La rue fuit en ligne droite, comme une vraie perspective. Sur toute sa longueur, elle est bordée d'un excellent pavé en bois et de larges trottoirs. Au milieu est l'immense édifice de Gastinnoi Dvor, ville de boutiques et de comptoirs, amas gigantesque de toutes les denrées du Nord et de l'Orient, de toutes les productions de l'industrie nationale et de

l'industrie étrangère. Là se presse une foule de marchands et d'oisifs, de filous expérimentés et de chalands précautionneux, de juifs et de chrétiens, de bourgeois et de soldats. C'est aux environs de ce bazar et le long des maisons qui aboutissent à l'opulente librairie de M. Bellizard que les gens du monde et les désœuvrés de toute sorte s'en vont respirer le grand air et flâner capricieusement vers les deux ou trois heures de l'après-midi. Je ne connais pas un spectacle plus vivant, plus curieux, que celui-là, un coup d'œil plus pittoresque et plus mobile. On dirait un panorama dont les différentes images changent à tout instant, un caléidoscope dont les figures et les couleurs se reproduisent sans cesse sous des formes et des nuances nouvelles. Vous apercevez le dandy, rasé, parfumé, serré dans son gilet de cachemire, à côté du moujik au large caftan et à la longue barbe, qui se fait une gloire de garder l'antique costume et les mœurs primitives de ses pères. Le mahométan passe la tête haute devant l'église que le Russe salue en se signant trois fois ; l'Arménien croise le catholique ; la lourde charrette du paysan finlandais s'avance péniblement à la suite de la kibitka polonaise. Un feldjager, le manteau gris sur les épaules, le plumet blanc sur le chapeau, part au galop, Dieu sait pour quel lointain district. Ces feldjagers sont les courriers particuliers de l'empereur ; ce sont eux qui, par l'incroyable rapidité de leur marche, rapprochent les immenses distances qui séparent Saint-Pétersbourg des frontières de l'empire. Assis sur une mauvaise charrette sans ressort et sans dossier, dont ils doivent changer à chaque relais, ils entreprennent des voyages de plus de mille lieues, et s'en vont nuit et jour, sans prendre de repos et sans dormir. C'est l'un des plus cruels métiers qui aient jamais été imaginés ; aussi les feldjagers sont-ils bien payés. Ce sont pour la plupart des fils de soldats, qui ont été élevés par le

gouvernement, et qui entrent dans ce corps de courriers comme sous-officiers. En portant au nord ou au sud les dépêches de l'empereur, en allant dans l'espace de quelques jours faire exécuter au-delà de l'Oural, au pied du Caucase, un ordre de leur souverain maître, ils deviennent promptement officiers, et en vérité, quand on voit avec quelle ardeur ils remplissent leur mission et à quelles fatigues ils se condamnent, on doit avouer qu'ils gagnent courageusement leurs épaulettes.

Ce qui contribue surtout à donner à la Perspective un aspect étrange, unique dans le monde, c'est la quantité d'habits brodés d'officiers et de soldats que l'on rencontre à tout instant. Il y a à Pétersbourg soixante mille hommes, infanterie, cavalerie, tartares et cosaques, allemands et circassiens, et un détachement formé de cinq hommes, choisis dans chacun des régimens de l'empire, qui représente comme une députation tous les uniformes et tous les corps de l'armée. Le plus beau, le plus riche, est celui des gardes circassiennes. Elles portent le costume national, la toque argentée avec une bordure de poil noir, le caftan et le pantalon bleu avec de larges galons d'argent, à la ceinture le poignard ciselé du Caucase, sur la poitrine seize cartouches enfermées dans une boîte d'argent. Les officiers de ce corps sont pour la plupart des princes, des chefs de clans, séparés par une longue hostilité des tribus sauvages qui occupent encore leurs montagnes ; dévoués à la civilisation européenne, et conservant, au milieu des idées nouvelles qu'ils ont adoptées en Russie, un caractère à part, une énergique empreinte de nationalité. J'en ai connu un jeune, beau, instruit, parlant avec facilité plusieurs langues, lisant toutes les œuvres littéraires de la France et de l'Allemagne, et tout imbu encore des traditions poétiques et guerrières de son pays. C'est un des hommes les plus intéressans que

j'aie jamais rencontrés. Appelé par son père vieux et infirme, il s'en allait dans ses terres, voisines des clans non encore subjugués, exposées sans cesse à leurs invasions, pour défendre sa famille et ses vassaux, et tâcher d'enlever les restes de sa fortune aux ravages de ses ennemis.

Les officiers russes en garnison à Pétersbourg doivent être constamment en uniforme. À la campagne même, il ne leur serait pas permis de franchir le seuil de leur maison sans avoir l'épée au côté et l'épaulette sur l'habit. Je laisse à penser quel étonnant effet doit produire l'aspect de ces vêtemens argentés, dorés, bariolés de différentes couleurs, de ces casques et de ces chapeaux à panaches ondulans, de ces troupes qui circulent continuellement à pied ou à cheval, avec le tambour ou le clairon, enfin de tous ces soldats qui passent isolément, et qui, du plus loin qu'ils aperçoivent un de leurs chefs, se découvrent et s'en vont jusqu'à lui le bonnet à la main. Il y a, comme je l'ai dit, soixante mille hommes de garnison à Pétersbourg. En retranchant d'une population de cinq cent mille hommes les femmes et les enfans, on peut dire que chaque sixième ou septième homme que l'on rencontre est un militaire. Ajoutez à cela les uniformes à parement vert, bleu, rouge, des divers fonctionnaires, car ici chacun doit avoir un uniforme ; le chef d'administration et l'employé subalterne, le professeur et l'étudiant. Sur l'uniforme d'un homme qui est depuis plusieurs années au service, il est rare qu'on ne voie pas briller une ou plusieurs croix. Tout ce que les voyageurs disent de ce luxe de décorations est encore bien au-dessous de la réalité ; le nombre des croix va sans cesse en augmentant. Les décorations sont ici un signe de distinction presque indispensable. La plupart des gens du monde ou des fonctionnaires n'attachent peut-être pas une valeur réelle à tel ou tel bout de ruban ; cependant ils se

trouveraient humiliés de ne pas avoir le droit de le porter comme leur collègue ou leur voisin. Certaines croix sont d'ailleurs l'emblème visible d'une dignité nominale ; d'autres sont comme le certificat d'un certain nombre de services. Le grand fonctionnaire veut avoir la plaque en diamant pour paraître plus convenablement aux fêtes de la cour ; l'employé subalterne aspire au ruban de Wladimir pour avoir une attitude plus imposante devant ses égaux ou ses inférieurs ; et quand on a une décoration, on trouve que c'est peu : chacun tend la main, sollicite, espère, attend, et les croix de Stanislas, de Wladimir, de Sainte-Anne, etc., tombent de la chancellerie impériale et rafraîchissent comme la rosée du ciel l'ame altérée du Russe fidèle. La croix du Christ a sauvé le monde ; les croix du tzar sauvent chaque jour les fonctionnaires de l'empire du doute et du découragement.

Au milieu de la Perspective est l'église de Kasan ; bâtie en 1811, sur le modèle de Saint-Pierre de Rome, toute ruisselante d'or, d'argent et de pierres précieuses, et décorée des trophées de guerre de 1812 et 1815. On y voit les drapeaux enlevés à nos troupes pendant notre terrible retraite, le bâton de commandement du maréchal Davoust, perdu dans la même campagne, et les clés des villes de France envahies trois ans après par les alliés. Non loin de là est la belle bibliothèque impériale, qui renferme aujourd'hui près de quatre cent mille volumes. Cette pacifique institution, qui ne devrait reposer que sous les ailes des muses, est pour la Russie un monument de conquête militaire. C'est par la guerre qu'elle s'est enrichie, c'est le sabre qui lui a donné ses trésors. Il y avait jadis à Ardibil, ville forte, sépulture de plusieurs générations de shahs persans, cent soixante-six volumes d'une rare valeur. En tête de la plupart de ces volumes ornés de vignettes et d'encadremens on lisait ces mots : « Abba, de la famille

de Sefy, chien gardien du seuil du sépulcre d'Aly, fils d'Abou Tahil, avec qui soit la paix, a légué ces livres au tombeau illustre de shah Sefy, sur lequel Dieu étendra sa miséricorde. Il sera libre à tout le monde de les lire, à la condition toutefois qu'on ne les emportera pas hors du mausolée. Et si quelqu'un osait les enlever, que le sang de l'iman Hussein, à qui Dieu donne la paix, retombe sur lui. » Les Russes n'ont pas eu peur du sang de l'iman Hussein. Le général Paul de Suchtelen est entré en 1827 dans le mausolée d'Ardibil, et a rapporté les cent soixante-six volumes à la bibliothèque impériale de Pétersbourg. Il y avait à Akhaltsikhé, dans la mosquée d'Ahmed, une bibliothèque orientale de trois cents volumes. Le maréchal Paskewitch l'a enlevée en 1839, avec cinquante manuscrits qui se trouvaient à Erzeroum, et, non content de cette capture guerrière, s'est fait donner par le shah de Perse, comme supplément obligé, dix-huit ouvrages de luxe, parmi lesquels se trouvent le Shah-Nameh, le divan de Hafiz, les œuvres complètes de Saadi. Les généraux russes connaissent la bibliographie. Un de nos orientalistes n'aurait pas mieux choisi. Mais ce ne sont là que de modestes tributs comparés à ceux qu'a payés la Pologne. Le comte Stanislas Zalouski, évêque de Cracovie, avait amassé, à force de recherches, de temps et d'argent, une bibliothèque de près de trois cent mille volumes, célèbre jadis dans toute l'Europe. Il la laissa en mourant à son neveu, André, évêque de Kiew, qui la légua à la république de Pologne. Elle fut transportée à Varsovie et ouverte en 1746 au public. Suwaroff, en subjuguant la Pologne, fit enlever par ses Cosaques cette magnifique collection, et l'envoya à Catherine. En 1813, nouvelle invasion militaire à Varsovie et nouvel enlèvement de livres. En 1838, il restait encore sur cette inépuisable terre des Jagellons et des Sobieski cent cinquante mille volumes, recueillis à Varsovie, et

plus de sept mille volumes rangés dans le château des princes Czartoriski. Cette fois, tout fut enlevé, jusqu'à la plus mince brochure, jusqu'au plus léger carton de manuscrits. Voilà l'origine de la bibliothèque de Pétersbourg.

Àcôté de cette collection formée par la force et l'injustice, il y en a une autre, recueillie sur notre sol, et qui est seulement l'œuvre de l'adresse. C'est un peu plus honnête, hélas ! et nous n'avons pas le droit de réclamer. Pendant les premières années de notre révolution, il y avait en France un diplomate russe nommé Doubrowski, qui avait voyagé en Angleterre, en Allemagne, étudiant partout les catalogues, cherchant les livres rares, et qui arrivait à Paris juste à point pour satisfaire à bon marché ses goûts bibliographiques. Dans ce temps d'agitation et de désordre, de massacres et de terreur, on ne s'occupait guère de la valeur d'une bibliothèque et de l'importance d'un manuscrit. Les archives des monastères et des châteaux étaient saccagées et bouleversées, les livres jetés dans les rues par la populace, ou vendus à l'encan, et l'habile Doubrowski était là qui allait, qui venait librement, protégé par son caractère de diplomate qui s'enquérait de la démolition de la Bastille, du pillage des abbayes, pour savoir ce qu'il en pouvait retirer, et qui achetait de gré à gré, pour quelques méchans assignats, un manuscrit, une charte, un recueil de lettres inédites, un livre au besoin, pourvu que ce fût un livre vraiment curieux ; car il s'y connaissait, le terrible diplomate, et, dans ce champ immense où il récoltait une si belle moisson, il ne se serait pas amusé à glaner quelque volume vulgaire. Quelques années après, il retournait dans son pays, emportant l'une des collections les plus précieuses qui existent, manuscrits sur vélin, documens inédits ; trésors inestimables enlevés aux archives de notre histoire.

Sur les larges rayons où est rangée cette bibliothèque française dont je mesurais l'étendue avec douleur, on compte cent vingt volumes in-folio des lettres de nos princes et de nos souverains, cent cinquante volumes d'autographes de différentes célébrités, un volume des lettres de Maurice à Henri IV, et plusieurs lettres de différens ministres et ambassadeurs de France. Parmi les manuscrits, on m'a montré une feuille de papier sur laquelle Louis XIV a écrit six fois de suite, en grosses lettres péniblement formées : « L'hommage est dû aux rois ; ils font tout ce qui leur plaît. » C'était là le sage axiome que son maître lui donnait à copier comme modèle d'écriture.

Je n'examinai que rapidement les manuscrits classiques grecs et latins décrits d'ailleurs très exactement par M. Adelung. Les ouvrages qui rappellent un de nos noms chéris ou une page de nos annales m'arrêtèrent plus long-temps. Je remarquai dans le nombre un petit volume renfermant les prières et psaumes en français, imprimé en lettres rapportées par M Élisabeth pendant les longs jours de deuil et d'angoisses que la malheureuse princesse a passés en prison.

Cette bibliothèque possède un autre monument de douleur d'une femme qui n'avait pas les mêmes vertus et qui ne mérite pas la même admiration, mais dont le nom éveille toujours, en dépit de ceux qui ont essayé de le noircir, une tendre sympathie, et dont l'image nous apparaît, à travers le voile du temps, entourée d'une auréole de grace et de beauté. C'est un livre d'Heures de Marie Stuart. La pauvre femme l'a porté en Écosse et en Angleterre, et l'a lu souvent, on le voit, avec de profanes distractions. Les versets austères des psaumes, les exhortations évangéliques tracées sur les pages de ce livre, les guirlandes de fleurs, les mi-

niatures religieuses qui les entourent, ne détournaient point ses yeux et sa pensée des images mondaines. En essayant de se recueillir devant Dieu, elle entendait encore vibrer dans son cœur l'accent mélodieux d'une voix aimée ou le rire farouche d'une rivale sans pitié. Tantôt elle se laissait aller aux rêveries de son amour, et elle écrivait sur les marges du livre pieux :

Pour récompense et pour salaire
De mon amour et de ma foi,
Rendez-m'en, ange tutélaire !
Autant que je vous en doi.

Et un peu plus loin :

Si mes pensers sont eslevéz,
Ne l'estime pas chose étrange ;
Ils méritent d'être approuvez,
Ayant pour objet un bel ange.

Tantôt elle fléchit sous le poids de son infortune, et, à côté des prières qui n'ont pu la consoler, elle écrit çà et là, selon l'émotion saisissante du moment, ces strophes douloureuses :

Un cœur que l'outrage martyre

Par un affront, par un refus,
A le pouvoir de faire dire
Je ne suis plus ce que je fus.
En feinte mes amis changent leur bienveillance,
Tout le bien qu'ils me font est désirer ma mort ;
Comme si en mourant j'étais en défaillance,
Dessus mes vêtemens ils ont jeté le sort.
La vieillesse est un mal qui ne se peut guérir,

Et la jeunesse un bien que pas un ne ménage,
Qui fait qu'aussitôt né l'homme est près de mourir,
Et qui l'on croit heureux travaille davantage.

Pétersbourg, en été, n'est pas seulement à Pétersbourg ; il faut aller le chercher aux îles de la Néva, où la haute société se retire, à Peterhoff, où est la résidence de l'empereur, à Oranienbaum, où s'élève le château bâti par Mentschikoff, favori de Pierre-le-Grand, qui abritait sa grandeur sous des lambris dorés, tandis que son maître poursuivait son œuvre dans une cabane, enfin à Tsarkoselo et Pawlowski. Un chemin de fer a été établi, il y a quelques années, entre cette résidence et Pétersbourg. Pour un rouble d'argent, on fait vingt-sept werstes en trois quarts d'heure. À peine sorti de Pétersbourg, on se retrouve déjà dans la plaine monotone et froide ; plus de mouvement, plus rien qui rappelle le voisinage d'une grande ville ; çà et là seulement quelques petits villages de colons allemands qui ont défriché cette terre et qui continuent à la cultiver. Bientôt, cependant, on voit surgir dans les airs la haute coupole dorée du palais de Tsarkoselo. Il y a cinquante ans, non-seulement la coupole, mais le toit des édifices, les bordures extérieures des fenêtres, tout était doré. À présent, les toits sont peints en vert ; les arabesques, les ciselures des portes et des fenêtres, sont revêtues d'une couleur jaune foncée, ce qui produit, sur une large façade blanche, un effet assez désagréable.

Tsarkoselo (village du tsar) n'était d'abord qu'une modeste propriété que Pierre-le-Grand donna à la belle Catherine. Catherine se contenta d'y faire bâtir quelques maisons en bois et une église. L'impératrice Élisabeth prit en grande affection ce coin de terre, je ne sais pourquoi, et voulut en faire une attrayante résí-

dence, ce qui n'était pas facile. Catherine II continua l'œuvre d'Élisabeth. On sait que la fière impératrice ne se laissait pas arrêter par les obstacles, quand elle avait un caprice à satisfaire ou une idée à réaliser. Il lui fallut d'abord une route pour se rendre plus commodément, dans ses lourds carrosses, à ses palais d'été, et cette route coûta près d'un million. Élisabeth avait déjà construit deux ou trois édifices et tracé les contours d'un parc immense, le plus grand parc peut-être qui existe en Europe. Catherine appela à elle des architectes, des sculpteurs, des jardiniers disciples de Le Nôtre et des peintres de l'école de Watteau. On éleva des colonnades, des terrasses, des voûtes, des escaliers magnifiques ; on décora l'intérieur des appartemens de tout ce que le mauvais goût, aidé par le trésor impérial, pouvait imaginer de mieux pour suppléer à l'art : ici des salons en nacre de perle, en laque de Chine, en lapis-lazuli, là des boudoirs couverts d'ambre, partout des meubles d'une recherche splendide.

Une partie du parc a été dessinée d'après les règles symétriques des beaux jours de Le Nôtre, une autre façonnée en forme de jardin anglais. Tout a été employé pour lui donner l'apparence la plus pittoresque ; là où il n'y avait autrefois qu'une terre aride et fangeuse, on a planté des bois, tracé des routes tortueuses, semé des gazons, creusé des pièces d'eau. On a formé, à force de patience et de travail, des allées d'arbres presque touffues, et des points de vue qui ont la prétention de paraître imposans et sauvages. Inutile de dire que le promeneur retrouve là tout ce qui entre dans le procédé de fabrication d'un parc anglais bien organisé, ponts couverts, sources artificielles, fermes suisses, tours gothiques. De plus on a l'agrément de découvrir, en errant de côté et d'autre, des mosquées turques, des obélisques égyptiens, un village chinois, une colonne élevée en commémoration d'une

victoire d'Orloff, et non loin de cette colonne historique un monument de deuil et de regret, la tombe des chiens favoris de Catherine et leur marbre funèbre, sur lequel trois courtisans de l'impératrice, M. de Ségur en tête, ont fait graver une longue épitaphe pour les recommander à l'amour de la postérité. Si les nymphes des eaux et des bois, les divinités austères de la nature du Nord, ne sont pas satisfaites de tous ces embellissemens, il faut convenir qu'elles sont bien difficiles.

Quand on a vu l'une après l'autre ces fades ou prétentieuses inventions d'une époque de luxe et de galanterie, on aime à se reposer dans la maison de la ferme, qui est meublée très simplement et renferme pourtant un vrai trésor, une collection de quelques-uns des meilleurs tableaux de Paul Potter, Berghem, Dujardin. Le bâtiment le plus curieux à visiter est un arsenal gothique consacré aux souvenirs du moyen-âge et à des souvenirs de guerre plus récens. Une des salles de cet édifice renferme une nombreuse collection d'armes et armures, cottes de mailles, arquebuses, fusils, pistolets ciselés, de l'Europe occidentale et de l'Orient ; des boucliers, œuvre charmante de quelque Benvenuto ignoré ; des sabres et des poignards façonnés avec amour par les artistes de la Perse et du Caucase ; une bibliothèque composée tout entière de poèmes du moyen-âge, d'ouvrages français, anglais, allemands, relatifs à la chevalerie, à ses lois et à ses mœurs. Dans une autre salle, douze chevaliers armés de pied en cap et assis sur leurs chevaux caparaçonnés représentent les douze preux de la Table-Ronde. Une troisième renferme les présens offerts à l'empereur de Russie par le sultan, chaque fois que ce pauvre sultan a perdu une bataille et livré une partie de ses états, et quels présens ! des housses et des selles tissues d'or et d'argent, étincelantes de pierreries ; des brides et des mors couverts

d'émeraudes, de rubis, de turquoises ; des sabres d'un travail exquis et chargés de brillans. C'est une générosité bien chrétienne pour un mahométan. Sur une table, à l'écart, on voit un plateau en argent avec une tasse et une cafetière, trophée de combat plus précieux que toutes ces lames damasquinées et ces diamans. C'est le plateau et la tasse qui servaient au déjeuner de Napoléon pendant la retraite de 1812, et qui furent pris par un Cosaque.

Àtrois werstes de Tsarkoselo est Pawlowski, résidence de M. le grand-duc Michel. On y arrive par une allée d'arbres imposante. Le parc est entretenu avec le même soin, la même propreté minutieuse que tous les parcs impériaux, et le palais construit avec la même élégance. Mais la nature a donné à Pawlowski ce qu'elle a refusé à Tsarkoselo : des terrains accidentés, des collines ondulantes, des vallons traversés par une rivière. On n'a eu qu'à jeter çà et là quelques groupes d'arbres, tracer ici un chemin, ouvrir ailleurs une clairière et Pawlowski est devenu l'un des sites les plus pittoresques qui existent autour de Pétersbourg, une rareté charmante dans un pays plat. Le grand-duc n'occupe pas ce palais, que l'impératrice sa mère lui a légué avec cette vaste propriété ; il s'est fait construire un peu plus loin une demeure beaucoup plus simple, dans laquelle il se retire avec joie, chaque fois qu'il a quelques heures de pleine liberté. Dans l'enceinte de son parc, sur la pente des collines, au bord de la forêt, de tous côtés, on aperçoit un grand nombre de jolies maisons nouvellement bâties. C'est en été la demeure de plusieurs milliers de familles de Pétersbourg, auxquelles le grand-duc abandonne gratuitement le terrain qu'elles désirent occuper, à condition seulement de lui soumettre le plan de l'habitation qu'elles veulent y élever, afin de maintenir autant que possible, par la correction des détails, l'harmonie de l'ensemble.

Au milieu du parc, sur un coteau d'où l'on jouit d'un large point de vue, on a dessiné un jardin, planté des allées d'arbres, construit une salle de bal et de concert. Chaque jour, la musique d'un régiment vient jouer dans ce Wauxhall des airs nationaux et des fragmens d'opéras de France et d'Allemagne. Les familles de la colonie s'y rassemblent aussi après dîner, et l'on s'asseoit sous les rameaux de lilas, on erre à travers les allées du jardin, tantôt causant, tantôt prêtant une oreille rêveuse aux mélodies de Rossini, aux chants de Mozart. C'est une réunion gaie, variée, où la présence fréquente des princes entretient certaine bienséance sans aucune rigueur d'étiquette, une réunion qui me rappelait les soirées du Prater à Vienne, et les maisons de bain du midi de l'Allemagne. Le jour où je visitais cette résidence avec deux jeunes Russes dont l'entretien augmentait encore pour moi le plaisir de cette soirée, le grand-duc se promenait de long en large au milieu de la foule, sans cortége et sans état-major, allant de groupe en groupe, causant avec chacun, comme un bon voisin. Une dame, chez laquelle j'avais eu l'honneur de dîner ce jour-là, voulut bien me présenter à lui ; il me reçut avec une bienveillance à laquelle je ne me reconnaissais aucun titre, et me parla avec une aimable et touchante simplicité du bonheur qu'il éprouvait à venir passer une soirée au milieu de ses chers habitans de Pawlowski. Nous continuâmes notre promenade avec lui ; chacun se levait respectueusement quand il passait, mais son aspect n'imposait ni gêne pénible ni contrainte. Quand nous partîmes, il nous accompagna jusqu'au dehors du jardin, et reconduisit jusqu'à sa voiture, avec une parfaite galanterie, la personne qui m'avait présenté à lui.

Toute cette société de nobles, de fonctionnaires, réunie l'hiver dans les magnifiques quartiers de Pétersbourg, dispersée l'été dans les îles de la Néva, dans les villas de Peterhof, de Pawlowski,

est sans aucun doute l'une des sociétés les plus aimables et les plus attrayantes qui existent. En lui donnant cet éloge, je ne fais que répéter ce qui a été dit maintes fois par ceux qui l'ont connue. Tout ce qui forme l'élément d'une véritable aristocratie, naissance et fortune, illustration historique, exercice du pouvoir, appartient à cette société. Tout ce qui tient à l'ornement d'un salon, élégance choisie, goûts d'art et d'étude, musique et poésie, on le trouve dans ses demeures, au milieu d'un cercle de femmes gracieuses, instruites, nées sous le ciel brillant de la Crimée ou sur les rives nuageuses de la Néva, réunies comme des fleurs de différentes contrées dans l'enceinte pompeuse de la capitale et portant encore sur leur front le type majestueux de la beauté orientale ou la douce expression de la beauté du Nord.

Cette noblesse de Pétersbourg, si riche qu'elle soit, si splendide qu'elle apparaisse encore dans certaines circonstances, n'offre cependant plus aux regards de l'étranger ce faste royal que tous ses ancêtres avaient coutume de déployer. On ne voit plus ces seigneurs d'autrefois traversant les rues avec des carrosses de parade, escortés d'une garde à cheval, comme des souverains, entourés à leur table, comme des patriciens romains, d'une foule de cliens, sacrifiant cent villages au plaisir de donner une fête brillante. Il existe encore des seigneurs qui ont, comme des princes, leur chancellerie, leur chapelle, leur musique, mais il n'y a plus de Potemkin. La nombreuse domesticité qui peuple encore les escaliers, les antichambres des maisons russes, est souvent entretenue par un sentiment de piété plutôt que par une idée de luxe. Un gentilhomme, en héritant des biens de son père, hérite en même temps de ses vieux serviteurs. Il les garde autour de lui, quoiqu'ils lui soient en grande partie inutiles, pour qu'ils vivent jusqu'à leur dernier jour sous le toit où ils ont été élevés, à

la table où ils se sont assis pendant de longues années. J'ai connu un jeune homme, non marié, qui avait dans sa demeure quinze domestiques. « Je serais beaucoup mieux servi, me disait-il si je n'en avais que deux ; mais ceux-ci m'ont été légués par ma mère, ceux-là par mon frère. Ils sont venus à moi portant le deuil de ceux que j'aimais, ils sont entrés dans ma maison comme dans l'asile qui leur était naturellement ouvert, et ils y resteront. « La plupart de ces domestiques coûtent, du reste, fort peu à leur maître. Ce sont des serfs qu'il prend tout jeunes dans un de ses villages, qu'il revêt d'une livrée de jockey, de laquais, qu'il élève plus tard au poste important de cocher ou de valet de chambre, et auxquels il donne de temps à autre une légère gratification. Servitude pour servitude, ils aiment mieux celle de l'hôtel du maître que celle de leur pauvre cabane de paysan, et, une fois qu'ils sont entrés dans cet état de domesticité, ils n'y renonceraient pas volontiers. Il n'y a que le cuisinier dont les idées hautaines contrastent avec cette résignation innée des habitans de l'antichambre ; le cuisinier a des prétentions d'artiste et croit faire beaucoup d'honneur à son maître en lui consacrant, moyennant quelques milliers de francs, le fruit de ses veilles et les inspirations de son génie. L'usage d'avoir des cuisiniers français coûte encore énormément à la Russie. C'est un tribut annuel que nous imposons à ce pays avec celui de nos coiffeurs et de nos modistes.

D'année en année, les vieilles coutumes de la noblesse russe se modifient. Les grossières magnificences d'autrefois font place à des habitudes d'élégance et de comfort. Moscou et Pétersbourg ont ouvert la marche, et les autres villes suivent leur exemple. Je ne sais s'il existe encore dans quelque antique château de l'intérieur de l'empire quelques-uns de ces rudes boyards dont il est si souvent question dans les anciennes descriptions de voyages, qui

passaient leurs journées à courir le cerf ou à s'enivrer, et qui, pour se distraire dans une heure d'ennui, faisaient fouetter devant eux un de leurs paysans ; mais assurément on ne voit plus rien de tel dans les deux capitales.

Les gentilshommes russes sont dès leur enfance entourés de maîtres qui leur enseignent plusieurs langues. À l'âge où nous commençons à peine nos études, la plupart d'entre eux, exercés par la conversation journalière, parlent déjà français, russe, allemand avec une irréprochable pureté. Ils entrent ensuite dans une école de cadets ou à l'université ; puis ils voyagent en pays étrangers. Il n'y a qu'à voir dans nos théâtres, dans nos salons, ces grands jeunes hommes à la chevelure blonde, aux manières élégantes, applaudissant avec enthousiasme M Rachel ou M Persiani, et, quelques heures après, discutant avec esprit sur le mérite d'un opéra ou d'un livre nouveau, sur le talent d'un orateur de la chambre ou la portée d'un article politique ; ce sont les descendans de ces farouches gentilshommes de l'ancien temps dont on nous a fait une peinture si sombre ; ce sont les fils de ces prétendus barbares du Nord qui viennent modestement s'instruire à l'école d'Athènes.

Les femmes ont la même instruction et le même goût pour la science étrangère. Tous les ouvrages de littérature qui paraissent à Paris sont rapidement envoyés à Pétersbourg et rapidement répandus dans des centaines de familles. Il y a là un tel besoin de lire et de savoir, qu'on recherche avec empressement des livres qui chez nous n'ont pas arrêté un seul regard. Je pourrais citer plus d'un auteur dont les œuvres naissent et meurent parmi nous sous le voile fatal de l'oubli, et qui occupent un rang assez honnête dans l'estime des salons de Pétersbourg. Avec ses mille pré-

occupations de chaque jour, ses joies et ses soucis d'une heure, sa vie si affairée et si mobile, Paris n'enregistre qu'à la hâte, et en courant de la bourse à la chambre, quelques noms qui l'arrêtent bon gré mal gré, quelques livres qui le surprennent dans un bon moment. Pétersbourg, plus calme et moins distrait par le tourbillon naissant de tant de projets et de tentatives, note avec une conscience de bibliographe tous les produits de notre littérature. Si le catalogue minutieux de M. Quérard ou le journal périodique de M. Beuchot venaient à disparaître, on en retrouverait les plus belles pages dans la mémoire de telle jeune femme du monde de Pétersbourg, qui fume nonchalamment son paquitos sur un divan de satin. Si nos poètes pouvaient entendre dans une maison de la capitale russe, honorée d'un beau nom historique, leurs vers récités par une jolie muse du Nord, à l'œil noir, à la physionomie vive et expressive, qui écrit elle-même de charmantes strophes, et qui oublie ce qu'elle écrit pour ne songer qu'à ce qu'elle lit ; s'ils pouvaient voir leurs noms gravés dans sa pensée avec leurs meilleures élégies, je suis sûr qu'ils ne demanderaient pas une autre gloire et pas un autre panthéon. Le temps que nous employons à parler du vote de l'adresse, de la réforme électorale, de la crise ministérielle, Pétersbourg l'emploie à parler d'art, de musique, de littérature. Qu'il y ait dans le cours de ses lectures ou de ses entretiens des manifestations d'idées fausses, des enthousiasmes déplacés, des admirations gratuites ; que toutes ces petites mains de femmes qui posent avec tant d'empressement nos livres devant elles laissent parfois monter trop haut ou tomber trop bas un des bassins de cette balance où nous pesons le mérite de nos écrivains ; que les hommes auxquels elles communiquent leurs impressions commettent la même légèreté et associent dans leur estime des noms sans valeur à des noms dignement appré-

ciés, en vérité je ne saurais le nier. Après tout, c'est une injustice dont nous nous rendons nous-mêmes souvent coupables, et dont les conséquences sont moins dangereuses à Pétersbourg qu'à Paris, car là-bas elle reste ignorée de celui pour qui elle serait un motif de triomphe ou un sujet de douleur, et chez nous elle peut enfler d'orgueil la médiocrité ou décourager un noble talent. Puis, une fois l'injustice commise, nous la maintenons par amour-propre ou par esprit de parti, et la société russe y renonce dès qu'elle l'a reconnue. Nos rivalités de coterie, nos haines jalouses et orgueilleuses ne l'atteignent point : elle entre comme une cohorte neutre dans nos camps ennemis, et cueille partout où il lui plaît les fleurs de notre littérature, sans s'inquiéter, dans son heureux éclectisme, qu'elles soient préconisées par tel aréopage de critique et condamnées par tel autre. Tout ce que cette société veut, c'est lire, c'est apprendre, sauf à revenir ensuite sur ce qu'elle aura amassé à la hâte, à épurer le fruit de ses lectures et de ses études. Sous des formes légères, sous un langage frivole, elle porte, sans s'en rendre compte peut-être à elle-même, le sentiment de sa haute mission. Placée en tête de ces innombrables peuplades plongées encore dans une ignorance profonde, elle sait que c'est elle qui doit faire jaillir à leurs yeux une lumière nouvelle, les arracher peu à peu à leur grossière indifférence et les régénérer. C'est cette société qui est l'organe de la loi de progrès dans un pays où il reste encore tant de grandes réformes à entreprendre, et qui sert d'intermédiaire à des peuples qui, sans son assistance, se rapprocheraient peut-être difficilement. C'est par elle surtout que les idées de civilisation se répandent dans les lointaines régions de l'empire russe, et c'est elle qui, par ses manières séduisante et son hospitalité libérale, fait chérir cette contrée à tous les voyageurs.

En quittant Pétersbourg, après y avoir éprouvé mainte émotion pénible et mainte joie inespérée, je me rappelais cette apostrophe que lui adressait Pouschkin : « Ville magnifique, ville misérable, esprit de servitude, régularité systématique, brume des cieux, vert pâle, ennui froid, et granit, je te regrette pourtant, car dans tes rues je vois courir parfois un pied léger, je vois flotter une boucle de cheveux blonds. » Comme le poète, je regrettais Pétersbourg, mais c'était en songeant à cette société au sein de laquelle j'avais passé bien des heures de causerie et d'épanchemens affectueux, à cette société aimable et sérieuse qui allie dans son incessante activité les traditions du passé aux rêves ambitieux de l'avenir.

X. Marmier.

II

LA RUSSIE.

II.

Il n'y a pas plus de trente ans qu'un voyage de Pétersbourg à Moscou était encore une entreprise pénible et coûteuse à laquelle on ne se résignait pas sans de graves motifs. Entre les deux grandes villes de l'empire russe, il n'existait alors qu'un chemin pareil à ceux que rencontrent encore les voyageurs dans l'intérieur du pays, couvert, en certains endroits, de poutres transversales, ailleurs coupé par des flots de sable, par des ornières profondes. L'hiver seul, avec ses amas de neige, aplanissait les aspérités de cette route, que le dégel et la pluie rendaient imprati-

cable. On mettait quinze jours, quelquefois trois semaines, à faire le trajet, et la voiture qu'on emmenait neuve n'était plus, lorsqu'on arrivait au dernier gîte, qu'un vieux débris à mettre sous le hangar. Aujourd'hui un magnifique chemin réunit la capitale des anciens tsars à celle de Pierre-le-Grand, l'antique berceau de la puissance russe au riant foyer de sa moderne civilisation. Onze diligences, une malle-poste, une innombrable quantité de chariots de transport, sillonnent chaque jour cette route. Pour 80 francs, vous partez le soir à six heures de l'hôtel des postes de Pétersbourg, et, le troisième jour au matin, vous arrivez à la barrière de Moscou. C'est le directeur des postes actuel, M. Pranischnikoff, qui a fait établir les nouvelles malles, et tous les voyageurs doivent lui en savoir gré, car elles sont excellentes. La seule chose qu'on ait à craindre dans ces élégans coupés à deux places, c'est de se trouver accolé pendant trois jours à quelque fâcheux compagnon de voyage ; ce sont trois jours de la vie à marquer avec une pierre noire. J'ai connu ce malheur ; j'ai été, du 14 au 17 juin de l'an de grace 1842, en tête à tête incessant avec un marchand russe, riche et avare, sale et puant, qui, pour se concentrer dans la profondeur de ses calculs, ne prononçait pas une syllabe, et, pour ménager ses roubles, faisait son ménage sur les coussins en drap gris-perle de M. Pranischnikoff. J'ai subi l'odeur de sa vieille pipe et l'odeur plus nauséabonde encore de ses provisions de cuisine et de ses vêtemens de moujik. Que Dieu vous garde d'une aussi dure calamité ! La route d'ailleurs, dans toute son étendue, est monotone et triste. Une longue plaine, tantôt aride et sablonneuse, tantôt diaprée de quelques champs de verdure, de bois de sapins, de fougères, de terrains marécageux, voilà ce qu'on aperçoit dès qu'on a franchi la barrière de Pétersbourg, ce qu'on retrouve encore le lendemain et le jour suivant. En vain vos

regards avides et curieux errent de côté et d'autre : vous ne verrez pas un de ces rians paysages de la France, ni un de ces sites pittoresques des autres contrées du Nord, pas un de ces lacs frais et argentés qui, en Suède, surprennent et charment à tout instant le voyageur, pas une de ces montagnes qu'on aime à contempler de loin avec leur ceinture de nuages et leur bandeau de vapeur. Tous les points de vue sont uniformes, l'horizon est terne, le pays sombre et silencieux.

De distance en distance, on rencontre des villages de serfs composés de maisons en bois bâties strictement sur le même modèle, rangées comme des tentes de chaque côté de la route. On dirait que la même année, à la même heure, elles sont toutes sorties de terre à la voix d'un officier russe, car elles ont la même teinte grisâtre et sont alignées comme par une loi stratégique. Quelques-unes seulement, plus orgueilleuses que les autres, sont ornées d'un balcon en bois et de deux planches dentelées et effrangées qui tombent de chaque côté du toit. Trois petites fenêtres de face, élevées à dix pieds au-dessus du sol, une porte de côté, un hangar qui sert à la fois de basse-cour, de remise et d'écurie, voilà pour l'extérieur. L'intérieur se compose ordinairement de deux petites chambres, dont la moitié est occupée par un large poêle en terre où tous les membres de la famille se couchent pêle-mêle, été comme hiver, sans se déshabiller. À la base du poêle est une cavité de six pieds de longueur où, à certains jours de la semaine, le paysan entre tout nu sous le feu ardent qui en échauffe les contours, et d'où il sort ruisselant de sueur ; c'est là son bain. Fidèle au costume de ses pères, il garde la longue barbe et les cheveux taillés en rond autour de la tête ; en hiver, il porte le cafetan bleu sans collet et la ceinture de couleur, ou la peau de mouton taillée en forme de redingote ; en été, une chemise bleue

et rouge agraffée de côté au cou, nouée sur les flancs par une légère banderole, et retombant sur le pantalon comme une blouse. Les femmes, qui avaient autrefois un vêtement très original, s'habillent aujourd'hui, à peu de chose près, comme nos paysannes, et n'ont conservé de leurs anciens usages que la coiffure. Les femmes mariées portent sur la tête une petite coiffe en toile noire, les jeunes filles laissent flotter librement en longues tresses leurs cheveux sur leurs épaules. Les hommes sont en général grands, bien faits, et leur longue barbe leur donne une physionomie imposante. Les femmes sont presque toutes laides et disgracieuses. La nature, subjuguée de tant de côtés par les infatigables efforts de Pierre-le-Grand et de ses successeurs, est restée sur ce point intraitable. Il n'y a de jolies femmes à Pétersbourg que dans les salons de la haute société, les autres n'inspireront ni une ode, ni même un pauvre madrigal. Quelle différence avec Stockholm et le nord de la Suède, ce Walhalla de la beauté septentrionale !

Les paysans qu'on rencontre sur la route de Moscou appartiennent presque tous à la couronne ; avec un simulacre de liberté de plus que les serfs des seigneurs, ils sont plus malheureux, car ils ne vivent point sous la dépendance immédiate d'un maître qui, tout en les traitant parfois assez durement, a intérêt cependant à ménager leurs forces et leur bien-être matériel, Ils sont soumis à une bureaucratie hautaine et dure, à une quantité de petits employés qui les pressurent impérieusement et sans pitié. Dans un temps de disette, comme celle qui a désolé la Russie de 1840 à 1842, le seigneur emploie toutes ses ressources à nourrir ses paysans, dont la santé, la vie, sont la meilleure part de son bien. La couronne ne donne aux siens que des secours insuffisans. Elle met pourtant une grande libéralité dans ses dons, mais

ces dons n'arrivent point directement aux pauvres familles auxquelles ils sont destinés, ils passent par trois ou quatre hiérarchies de fonctionnaires qui en retiennent chacun une part, et lorsqu'enfin le trésor impérial, qui n'est pas un Pactole inépuisable, se ferme forcément, un commissaire de district, qui s'est enrichi de toutes les aumônes du souverain, accorde comme une dernière faveur aux paysans qu'il régit la permission de mendier. L'été de 1841, on a vu des milliers de ces malheureux errant avec leurs femmes et leurs enfans sur les grands chemins et implorant, avec un visage pâle et des mains décharnées, un morceau de pain noir pour apaiser leur faim. Très peu de paysans des seigneurs ont été réduits à cette extrémité. Quand j'allai à Moscou, la disette durait encore ; à chaque station, des troupes de vieillards affaiblis par l'âge et le besoin, des femmes vêtues de misérables haillons, des enfans aux membres chétifs, au teint cadavéreux, se pressaient autour de notre voiture, se courbaient à nos pieds en nous appelant d'une voix gémissante : bons seigneurs et beaux soleils, pour obtenir, par ces supplications orientales, une aumône de quelques copecks. Grace à Dieu, cette époque de calamité touchait à sa fin ; nous vîmes les champs d'orge et de blé dorés par le soleil. Au midi et au nord de l'empire, tout se montrait sous d'heureux auspices, tout annonçait une moisson qui mettrait un terme à tant de souffrances et de misères.

Une des ressources du paysan de cette contrée est de se faire charretier. Avec un cheval et une petite voiture fermée comme un panier d'osier, il entreprend de fréquens voyages de Moscou à Pétersbourg. À chaque instant, nous rencontrions des caravanes de trente et quarante chariots, marchant, comme les grandvaliers franc-comtois, à la suite l'un de l'autre, transportant d'une ville à

l'autre les denrées de l'Europe et de l'Orient, les étoffes de France, les cristaux de Bohême, la quincaillerie de Londres et les livres de l'Allemagne. Lorsque les bateaux à vapeur recommencent leur trajet, lorsqu'ils arrivent chaque semaine à Pétersbourg, de Dunkerque et du Hâvre, de Riga et de Stockholm, une bonne partie de leur cargaison est aussitôt mise sur ces charrettes et s'en va vers Moscou. C'est que Moscou n'est pas seulement la seconde capitale de la Russie et l'une des villes les plus commerçantes de l'Europe, c'est le cœur même de la nation, c'est le centre de l'empire, c'est le point de jonction de toutes les routes de l'Orient et de l'Occident, c'est de là qu'on s'en va en Pologne et en Allemagne par les chemins pleins de deuil et de gloire de l'armée française, en Turquie par Odessa, dans le Caucase par Astracan. De quel désir vague et ardent n'ai-je pas été saisi lorsque, arrivé à Moscou, je voyais rayonner autour de moi toutes ces routes dont je venais d'atteindre la première limite, toutes ces contrées que j'aurais voulu parcourir, toutes ces villes qui m'appelaient les unes avec leurs anciennes traditions, les autres avec leur splendeur moderne : Nishni Novogorod avec sa grande foire, Kasan avec ses souvenirs des Mongols, Kiew avec ses vieilles cathédrales, Batsisaraï où les fontaines de marbre murmurent encore sous les arbres comme au temps des sultanes, Tobolsk où j'aurais contemplé avec compassion les pauvres colonies d'exilés, et la Circassie dont un jeune officier me peignait avec enthousiasme les sites rians et grandioses, théâtre de légendes héroïques. Ô tentations du voyageur, qui pourrait dire votre trouble plein de charme, votre essor si joyeux, hélas ! et si décevant ! Si j'avais eu à ma disposition quelques années de liberté et quelques-uns des cinq cents chevaux qui emportaient Catherine et son cortége dans sa fabuleuse promenade de la Tauride, vers

quelle cité mémorable, vers quelle rive nouvelle ne me serais-je pas élancé avec bonheur !

Tandis que je m'abandonnais à ces rêves inutiles, mon silencieux compagnon de voyage me rappela aux réalités de la vie en tirant de sa poche son troisième déjeuner ; et pour me consoler de ne pouvoir m'aventurer sur les routes lointaines de la Sibérie et du Caucase, je regardais à droite et à gauche celle que nous parcourions. C'est vraiment un très beau travail et qui a dû coûter des sommes immenses. La chaussée est ferme comme un pavé, unie comme une allée de parc, et si large que quatre diligences y pourraient facilement passer de front. À chaque ravin une forte balustrade, à chaque ruisseau un pont en pierre avec des gardefous en fer ornés d'aigles à deux têtes et de trophées. De loin en loin aussi apparaît, au bord de cette large route, un oratoire, une coupole verte ou dorée, une église. Quand une des parois de la voiture m'empêchait de voir ces édifices religieux, je les devinais aux signes de croix du postillon et de mon compagnon de voyage. Le postillon russe n'a pas encore le scepticisme ou la joyeuse insouciance de ses confrères de France ou d'Allemagne. Le postillon français monte à cheval gaiement, fait claquer son fouet, et, selon le pourboire qui lui est promis, part au trot ou au galop. Le postillon allemand prend son cor, module une mélodie populaire, et regarde en passant les blondes jeunes filles qui l'écoutent. Le postillon russe ne s'élance pas si légèrement sur les grands chemins. Il sait que son métier est dangereux, qu'il ne doit pas trop se fier à sa force et à son adresse, que le meilleur cheval peut trébucher et la meilleure voiture se briser. En prenant les rênes de son attelage, il se découvre la tête, fait trois signes de croix et se recommande à son saint patron. À chaque chapelle, à chaque image qu'il rencontre, il renouvelle cet acte de

piété, et, enfin, quand il arrive à la station, il se découvre et se signe encore pour remercier Dieu de l'avoir protégé. Les marchands, les paysans russes observent tous ce religieux usage. Il n'y a que les gens du monde qui commencent à le croire inutile, et qui ne veulent pas se donner la peine de se rappeler si souvent au souvenir des saints.

Les auberges où l'on s'arrête en allant de Pétersbourg à Moscou ne méritent pas la mauvaise réputation que leur ont faite quelques voyageurs. Certes, on aurait tort d'y chercher une carte comme celle de Véry ou un chef élevé à l'école de Carême et pénétré de la philosophie gastronomique de Brillat-Savarin ; mais à quelque heure du jour qu'on y entre, on peut être sûr d'y trouver une tranche de bœuf froid, du quass, du thé, du pain noir très savoureux, et c'est tout ce qu'il faut pour réconforter un voyageur. Quelques-unes de ces auberges sont décorées avec une sorte de coquetterie. Plus d'une fois j'ai trouvé là les portraits de deux hommes que le peuple russe associe toujours dans sa pensée, l'un dont il parle avec un amour filial, l'autre qu'il nomme avec admiration : Alexandre et Napoléon.

Le lendemain de notre départ, nous voyions briller, au bord du Volchow, les globes dorés des églises de Novogorod. C'est ici que commencent les enseignemens de l'autocratie russe, l'histoire de ses conquêtes et de son œuvre d'absorption. Novogorod a été, au XI siècle, la plus grande, la seule grande ville de cette contrée. À une époque où le sol qui porte aujourd'hui orgueilleusement les casernes et les palais de Pétersbourg n'était encore qu'un marais désert, où Moscou ne présentait pas encore l'éclat de sa future destinée, le nom de Novogorod était déjà connu sur les bords de la mer Baltique et de la mer Blanche. On ne sait jus-

qu'où remonte son origine. Un voile épais, que la main d'aucun érudit n'a pu encore soulever, entoure son histoire jusque vers le milieu du IX siècle. C'est alors qu'elle fut envahie par les compagnons de ce courageux et aventureux Rurik, qui, des plaines de sable du Mecklembourg, des grèves orageuses de la Scandinavie, se précipitèrent comme un torrent dans l'empire russe et en conquirent une grande partie. Vers la fin de ce même siècle, le guerrier qui s'était fait prince de Novogorod par la puissance de son épée transporta le siège de sa souveraineté à Kiew et abandonna l'administration de sa première résidence à un chef qu'il désigna lui-même.

Peu à peu la jeune cité, la nouvelle ville, reprenant haleine après la première oppression de la conquête et du joug militaire, s'essaie aux spéculations commerciales et étend çà et là ses relations. Au XI siècle, elle a pour se défendre contre toute tentative d'invasion sa forteresse, son kremlin ; puis la voilà qui s'aventure jusque vers le golfe de Finlande et subjugue les populations qui occupent ses rivages. À l'orient, elle pénètre jusqu'à la mer Baltique et établit à Wisby ses comptoirs et ses entrepôts ; au nord, elle fonde la ville d'Archangel ; au sud, elle parcourt le Volga et les différentes rivières qui y aboutissent. Plus habile que les autres principautés russes, qui, au XIII siècle, étaient ravagées par les Mongols, elle fait un traité de paix avec eux, leur paie un tribut annuel, et devient pour Lubeck et les autres villes anséatiques le point de jonction du commerce entre l'Orient et l'Occident.

Tandis qu'elle élargit ainsi son empire et augmente chaque jour ses richesses, elle se dégage graduellement de l'autorité des princes de Kiew. D'année en année, elle gagne quelque nouvelle

franchise, quelque nouveau privilége, et ceux qui l'avaient d'abord gouvernée despotiquement en viennent enfin à ne plus exercer sur elle qu'une sorte de suprématie honorifique ou de protectorat pareil à celui que les empereurs d'Allemagne exerçaient, au moyen-âge, sur les villes libres. L'opulente Novogorod est affranchie de la domination de ses anciens maîtres ; ses citoyens se rassemblent au son de la grosse cloche qui les appelle à délibérer ensemble sur leurs intérêts, et élisent annuellement leurs possadnik (consuls). Ses magistrats administrent, gouvernent, sans s'inquiéter des caprices d'un prince ou du bon vouloir d'un souverain. Ainsi elle apparaît, au XV siècle, maîtresse d'elle-même, enrichie par son habileté, embrassant à la fois dans son commerce l'Europe et l'Asie, et portant sans cesse plus loin le succès de ses entreprises. Les autres villes russes la nomment avec respect leur sœur aînée, et le peuple, émerveillé de sa puissance, de sa fortune, répète ce proverbe cité tant de fois par les voyageurs : Qui pourrait résister à Dieu et à Novogorod la grande ?

Cependant, à une centaine de lieues de là, on voyait surgir une autre puissance, qui devait un jour écraser l'orgueil de cette Carthage du Nord : c'était la principauté de Moscou. Au XV siècle, un de ses tsars soumit la république et la força de lui payer un tribut annuel ; puis il en vint un autre qui travaillait plus hardiment à agrandir ses états et s'efforçait de réunir sous son sceptre les villes et les domaines soumis à un autre gouvernement. Vrai précurseur des Romanow, on eût dit qu'il portait dans son cœur l'ambition de cette dynastie et les rêves de leur destinée future. La république de Novogorod, déjà forcée de payer un tribut humiliant, offusquait encore, par ses franchises, le prince Ivan Vassilievitsch. Il l'attaqua plusieurs fois, la vainquit dans une lutte

acharnée, transporta une partie de sa population dans l'intérieur de ses provinces, et remplaça ces exilés par des familles russes. En quittant Novogorod, il interdit toutes les réunions populaires et emporta la cloche qui appelait les citoyens à leurs assemblées.

Pour se rendre plus facilement maître de cette fière cité, il avait dû cependant lui laisser encore quelques priviléges ; la pauvre Novogorod les perdit tous sous le prince Ivan IV, surnommé le Terrible. Entraînée par le désir de recouvrer son ancienne indépendance, elle entra en négociations avec les Polonais, pour se fortifier par leur appui. Ivan-le-Terrible l'apprit, assembla aussitôt une armée, marcha contre la ville, la subjugua, et la noya dans des flots de sang. Pendant plusieurs semaines, le farouche tsar siégea sur son effroyable tribunal, prononçant lui-même la sentence des coupables, désignant les victimes, et chaque jour des centaines, des milliers de têtes, roulaient sous la hache de ses bourreaux. Les dernières franchises de Novogorod furent anéanties. La ville, pillée, saccagée, veuve de ses meilleurs citoyens, tomba sans force sous le joug absolu du tsar. Après cette mortelle catastrophe, son commerce se releva encore ; mais l'accroissement continu du commerce de Moscou et la fondation de Pétersbourg lui portèrent un coup plus funeste que l'ambition d'Ivan III et les cruautés d'Ivan-le-Terrible.

Aujourd'hui Novogorod est le chef-lieu d'un gouvernement secondaire, et ne renferme pas plus de 12,000 habitans. Ses maisons incendiées, détruites, ont été rebâties dans le style moderne, ses rues alignées de chaque côté du Wolchow. On dirait une ville née d'hier, n'étaient les épaisses murailles de son kremlin, qui attestent encore l'ancienne étendue et l'ancienne puissance de Novogorod, sa cathédrale couverte d'or et de peintures, son palais

archiépiscopal, et une petite maison à un étage cachée derrière une obscure boutique, et que les habitans montrent avec respect au voyageur. Cette maison était, dit-on, celle de Marfa, l'héroïque femme d'un bourgmestre, qui, à l'approche d'Ivan I, jetant elle-même le cri de guerre, et donnant des armes à ses fils, combattit intrépidement pour sa cité natale et pour sa liberté. Quelques sceptiques affirment que la demeure de Marfa a disparu depuis long-temps, et que celle à laquelle on a donné son nom ne lui a jamais appartenu. Ainsi la fière cité de Novogorod n'a pas même pu garder intacte la tradition du passé, et le doute est entré jusque dans ses souvenirs les plus glorieux. Mais qu'importe que cette maison, honorée d'un nom historique, n'ait jamais été celle de la noble Marfa, si l'aspect de ses murs éveille dans le cœur des étrangers qui la contemplent le même sentiment d'admiration, et dans le cœur des habitans la même pensée de patriotisme et de reconnaissance ? Qu'importe la matière périssable, si l'idée qui y est attachée subsiste et se perpétue de génération en génération ?

Autour de Novogorod, il y a encore plusieurs couvens qui jadis prenaient part aux luttes, au gouvernement de la république, et qui ont perdu leur influence sous le régime de l'autocratie. Deux de ces couvens trouvent aujourd'hui dans leur richesse une large compensation à leur nullité politique. Le premier a été royalement doté par la comtesse Orloff, qui possédait une des plus grandes fortunes de l'empire, le second par un favori d'Alexandre, qui plus d'une fois, dit-on, abusa du pouvoir dont il était investi, de l'ascendant qu'il exerçait sur son maître, et qui, pour se sauver des arrêts du monde, s'est mis sous le patronage des saints. Les couvens de femmes sont restés pauvres, et beaucoup de religieuses sont forcées de mendier. À la porte de notre hôtel, il y en avait plusieurs qui attendaient notre voiture, qui

nous suivaient avec leur voile noir, tendant silencieusement d'une main timide, et la tête baissée, leur petite boîte en ferblanc, au milieu des vieillards et des estropiés qui criaient et se lamentaient. Nul de nous n'aurait osé refuser son léger tribut à ces pauvres femmes. Elles s'en retournaient peut-être avec plus de confiance et de gaieté vers leur humble solitude, en rapportant à la communauté cette offrande des voyageurs.

On compte, de Pétersbourg à Moscou, sept cent soixante-dix werstes, c'est-à-dire deux cent dix lieues, et sur cette longue distance, qui embrasserait en France des vingtaines de cités et des millions d'individus, on ne trouve que trois villes : Novogorod, Tarshok, Tver. J'y ajouterai Wishnoi-Wolotschok, quoiqu'on ne lui donne que le titre de bourgade. C'est une riche et active bourgade située au bord d'un vaste canal qui rejoint l'une à l'autre plusieurs rivières, le Volga à la Twerza et le Wolchow à la Néva. Chaque année, plus de mille bateaux chargés de marchandises suivent le cours de ce canal, et Wolotschok est l'une de leurs principales stations. Le mouvement du port, l'aspect d'un large bassin entouré d'une ceinture de sapins, donnent à cette petite cité de commerce un attrait tout particulier. En la regardant un soir au coucher du soleil, pour la première fois depuis bien longtemps, je croyais voir encore une ville de Suède avec un de ces beaux lacs mélancoliques et limpides qu'on ne se lasse pas d'admirer et qu'on ne peut oublier.

Tarshok a une longue histoire toute pleine de vicissitudes. Tantôt défendant son indépendance, tantôt subjuguée par une principauté voisine, puis par une autre, cette ville a subi enfin le sort des cités plus puissantes qui se la disputaient, elle a courbé la tête sous le sceptre des empereurs. Les Tartares, en la traver-

sant dans leurs sauvages invasions, lui ont laissé une industrie qu'elle développe sans cesse. Elle fabrique, en concurrence avec Kasan et Astrakan, une quantité d'ouvrages en cuir brodé, de chaussures de diverses couleurs couvertes de fleurs en or et en argent, que les marchands de Hambourg et de Leipzig répandent de côté et d'autre, en les gratifiant du nom de chaussures turques. La science gastronomique a donné à Tarshok une autre réputation. Un maître d'hôtel y a introduit une nouvelle façon de côtelettes renommée dans toute la Russie. Quand vous serez à Tarshok, me disait-on au moment où je quittais Pétersbourg, n'oubliez pas d'acheter des pantoufles brodées et de vous faire servir des côtelettes. Il y a dans le monde des villes auxquelles la naissance d'un guerrier fameux, l'œuvre d'un artiste, le chant d'un poète n'a pas donné tant de célébrité.

Tver, ville de vingt-cinq mille ames, chef-lieu d'un gouvernement, sourit de loin aux regards des voyageurs par sa charmante situation, par ses coupoles bleues et dorées, par les toits de ses édifices aplatis comme des toits de villas italiennes et peints en vert. Les rues sont larges et élégantes ; les maisons, jadis en bois, ont été rebâties en pierres ; elles sont pour la plupart toutes fraîches encore, et blanchies à la chaux ou couvertes d'une couche d'ocre, çà et là de quelques couches de carmin. Malgré cette apparence moderne, Tver est aussi ancienne que Novogorod. Il en est de même d'un grand nombre d'autres villes russes. En lisant leur histoire, en voyant par combien d'évènemens elles ont passé, combien de désastres et d'invasions elles ont subis, on s'attend à voir des rues tortueuses et obscures, des fenêtres à ogives, des tourelles et des pignons comme à Augsbourg ou à Lubeck, et il n'en est rien. Ces villes étaient bâties en bois : une seule guerre, un incendie les dévastait d'un bout à l'autre ; elles

ont été reconstruites à différentes époques, et toujours sur un plan nouveau. Leurs annales, leurs noms seuls sont anciens ; leur forme est toute riante. Il semble que tout concourt à donner à la Russie un caractère de jeunesse et de régénération. Son véritable essor, sa vraie vie ne date que du règne de Pierre-le-Grand ; toutes ses cités se dépouillent aujourd'hui l'une après l'autre de leur caractère de vétusté, et se parent à l'envi pour entrer comme des cités nouvelles dans une nouvelle époque historique.

Au pied des murs de Tver, on passe sur un pont de bateaux le Volga, si célèbre dans les chroniques russes. C'était par là que les pirates s'en allaient jadis poursuivre leur proie et grossir leur butin. Les eaux du fleuve portaient ces troupes de vagabonds féroces, ces cohortes de brigands qui semaient l'effroi dans la chaumière du paysan et la salle d'armes du seigneur. Le souvenir de leurs vols, de leurs cruautés, s'est perpétué dans les traditions du château et les chansons du village. Voici un de ces chants, qui peint une jeune fille à côté de laquelle la fameuse Clara Wendel n'aurait été qu'un doux agneau :

Àseize ans, j'ai commencé à voler.
À dix-huit, j'ai assassiné.
J'ai fait périr mon propre frère :
Je l'ai pris par ses cheveux blonds ;
Je l'ai frappé contre la terre,
J'ai ouvert sa poitrine blanche,
Et je lui ai arraché le cœur avec joie.
Le cœur sous le couteau a palpité.
La belle fille a souri.

Maintenant le Volga est d'une honnêteté exemplaire. L'écho de ses rives ne répète que le son des cloches pieuses ou la chan-

son des matelots inoffensifs. Ses ondes ne portent que les paisibles navires du commerce, et ses ports sont comme autant de champs fructueux où la main du spéculateur récolte chaque année une heureuse moisson. C'est de tous les fleuves de l'Europe le plus long et le plus facile à parcourir. Du milieu des collines du Waldai, il s'en va majestueusement jusqu'à la mer Caspienne, et sur cet espace de huit cents lieues, nul banc de sable n'entrave son cours, nul écueil perfide ne se cache sous ses flots. Il sert de lien à des centaines de peuplades, il touche par ses embranchemens à toutes les parties de la vieille Moscovie. On dirait une puissante artère dans un corps gigantesque.

Toute l'histoire des provinces que nous traversions depuis la porte triomphale de Pétersbourg, des villes qui en sont les chefs-lieux, des villages qui s'y trouvent épars, est comme une introduction à l'histoire de Moscou. Ces provinces ont formé jadis autant d'états distincts l'un de l'autre, et Moscou les a subjuguées ; ces villes ont été régies par des seigneurs indépendans, et Moscou les a l'une après l'autre assujetties à sa domination. Moscou a été le noyau de toutes les conquêtes russes, l'arsenal de cet immense travail d'assimilation et d'absorption qui dure depuis des siècles, jusqu'au jour où Pierre-le-Grand jeta sur les bords du golfe de Finlande les fondemens de sa nouvelle ville, et y transporta le siége de cette grande œuvre.

En se rappelant ainsi les souvenirs des temps anciens et en traversant ce pays, à chaque pas que l'on fait, à chaque page de la tradition que l'on déroule, on voit surgir le nom de Moscou, on éprouve un désir toujours croissant d'arriver à cette ville qui a porté si loin le glaive des boyards et la croix des patriarches. Ainsi, dans ces vastes châteaux des contes de fées, on passe de préau

en préau, de salle en salle, avant d'entrer dans celle du maître. La voilà enfin, cette cité si célèbre et si justement vénérée par ceux qu'elle a tour à tour conquis et associés à sa puissance ; le voilà, ce sanctuaire de la religion grecque, ce berceau de l'autocratie russe. Par un beau matin, aux rayons du soleil levant, nous voyons de loin ses murs, ses tours se découper à l'horizon bleu. Nous passons devant le bizarre château de Petrowski, construit par Élizabeth, sur lequel je jette à peine un regard, tant je suis occupé de regarder le panorama qui est en face de moi et qui se déroule peu à peu à mes yeux. À la porte, le corps-de-garde nous arrête, c'est de droit ; un peu plus loin, nous rencontrons la police. Le corps-de-garde et la police se soucient fort peu de l'impatience du voyageur. Ils contrôlent la curiosité et légalisent l'enthousiasme.

Les formalités de passeport bien et dûment remplies, le fonctionnaire préposé à la sûreté publique, convaincu par douze honorables signatures et douze cachets de chancellerie que nous n'apportons avec nous ni machine infernale, ni peste, ni constitution, nous permit de continuer notre route. Le conducteur, qui se tenait devant lui la tête basse, dans un état d'humilité profonde, remonta sur son siége ; le postillon se hâta de faire encore trois signes de croix devant une petite image suspendue à une muraille ; enfin, nous passâmes à travers des amas de charrettes entre lesquelles circulaient des milliers de juifs, de paysans, de marchands. On eût dit une foire ; c'était tout simplement un marché quotidien. Devant nous s'élevait un lourd et massif édifice surmonté d'une tour octogone. Ce monument fut consacré à la mémoire du commandant Soukhareff, qui, pendant la terrible révolte des Strelitz, suscitée, dit-on, par l'ambitieuse Sophie, sœur de Pierre-le-Grand, resta fidèle aux deux jeunes tsars. Nous

descendîmes le long d'une magnifique rue qu'on appelle la rue des Jardins, et qui justifie on ne peut mieux ce titre idyllique. À droite et à gauche s'étendent des rideaux d'arbres fruitiers, des vergers, des parterres, des balcons chargés de fleurs, et des maisons qui disparaissent derrière des rameaux de verdure. On se croirait sur les bords de la Loire, et l'on est en pleine Moscovie. Un peu plus loin apparaissent les grands édifices de la couronne et les riches hôtels de la noblesse, puis le pont des Maréchaux, jadis occupé par des ateliers de charrons et des enclumes de forgerons, maintenant envahi presque tout entier par les boutiques les plus coquettes, les marchandes de modes et de parfumerie, les gravures d'Angleterre et la librairie parisienne. De prime-abord ainsi, on a passé par plusieurs sphères, qui se mêlent l'une à l'autre sans se confondre, par le quartier du peuple, de l'aristocratie, de la bourgeoisie aisée, de la colonie française, et l'on est à quelques pas du Kremlin.

C'était le Krernlin que je voulais visiter avant tout. J'y allai avec un homme du pays qui, chemin faisant, me racontait avec un orgueil patriotique les différentes phases de l'histoire de la vieille forteresse, les noms qui l'avaient illustrée, les tsars dont elle fut le palais, les empereurs qui y avaient reçu leur couronne. Je l'écoutais d'une oreille distraite, songeant à cet autre empereur dont il ne parlait pas, et dont je voyais planer devant moi la grande image. C'était là qu'il s'était arrêté dans sa marche gigantesque, c'était dans cette enceinte qu'il avait reposé sa tête sous le poids de ses larges conceptions et de ses sombres pressentimens ; c'était du haut de ces remparts qu'il avait vu l'incendie inonder son refuge, dévorer sa conquête. Ces vieux murs avaient tressailli à son approche, et cette ville s'était dépeuplée devant lui comme autrefois les champs de l'Italie devant le cheval

d'Attila. Non, jamais on ne vit une telle époque, et jamais un théâtre si funèbre ne s'ouvrit pour une scène si désastreuse. Quel poète pourrait peindre le lugubre silence de ces rues désertes où notre armée entrait toute couverte encore de la glorieuse poussière de la Moskowa, s'attendant à voir venir au-devant d'elle une population suppliante, et ne trouvant pas même un enfant pour lui montrer le chemin de son capitole ? Qui pourrait dire l'effroi subit, le tumulte, la consternation de nos malheureux frères, quand des mains invisibles lancèrent tout à coup, au milieu de la nuit, des brandons enflammés dans l'intérieur des maisons, quand l'incendie éclata de toutes parts, débordant comme un torrent, et faisant de cette cité, naguère encore si belle et si calme, un immense bûcher, une sépulture de cendre et de feu ? Avec quelle émotion j'ai franchi les portes de ce château qui fut honoré de tant de gloire et qui abrita une si haute et si terrible destinée ! Tous ses vieux souvenirs, ses siècles d'éclat et de prospérité, s'effaçaient devant cette apparition de quelques jours, qui vivra tant qu'il y aura une main pour écrire l'histoire, une oreille pour l'entendre, une mémoire pour la recueillir. Il me semblait que chacune des pierres sur lesquelles je posais le pied, chacune de ces façades et de ces coupoles, devait garder les traces de cette époque ineffaçable, et me raconter quelque épisode de ce désastre sans exemple. De tous côtés je promenais un regard avide, et ces cours étroites, ces voûtes silencieuses, étaient pour moi comme un temple auguste, consacré par la pensée la plus héroïque et la plus grande calamité.

Les Anglais, qui, dans leur lâche envie, ne manquent jamais une occasion de profaner notre histoire ou d'insulter à notre honneur, ont accusé nos soldats d'avoir mis eux-mêmes le feu à Moscou. Les Russes sont plus justes ; ils racontent sincèrement le fait

tel qu'il s'est passé. Plusieurs habitans de Moscou me l'ont avoué. Ils savaient bien qui étaient les incendiaires et les pillards ; ils savaient que notre armée tout entière ne se précipitait au milieu des flammes que pour tenter de les étouffer. Leur intérêt parla alors plus haut que leur équité ; ils rejetèrent sur nous cette dévastation pour accroître encore le nombre de nos ennemis, et se fortifier contre nous par un redoublement de haine et d'exaspération. Leur vœu s'est réalisé, l'incendie de Moscou a eu le résultat qu'ils en attendaient. Quel résultat ! La France pourra-t-elle jamais l'oublier ? Quand on annonça à Alexandre l'incendie de sa vieille capitale, ce fut pour lui comme un coup de foudre. Les bulletins de la Moskowa lui annonçaient que ses troupes venaient de remporter un triomphe. Il avait fait chanter le Te Deum de la victoire et comblé d'honneurs la famille de Kutusoff. Tout à coup il apprenait que ce prétendu triomphe était une défaite, que notre armée, marchant sur les débris de la sienne, poursuivait sa route au centre de son empire, et que la demeure de ses ancêtres était occupée par Napoléon. On raconte qu'alors, saisi de terreur à cette sinistre nouvelle, croyant déjà voir l'aigle de France étendre ses ailes sur les ruines de Pétersbourg, il résolut de se retirer en Angleterre, et que l'impératrice usa de toute son influence pour le dissuader de ce projet désespéré. Trois jours après, il apprenait la ruine de Moscou, et cette ruine le sauvait. On ne dit pas encore pourquoi le comte Rostopschin a persisté à nier publiquement les ordres qu'il avait donnés aux incendiaires. On sait qu'il avait voulu brûler lui-même sa belle maison de Moscou, et qu'elle ne fut sauvée que par hasard ; il ne peut nier en tout cas la brutale inscription qu'il plaça au-devant de sa maison de campagne ; en y mettant le feu et en l'abandonnant.

Le Kremlin est une citadelle presque triangulaire, autrefois entourée de fossés, fermée à présent par une enceinte de hautes murailles, flanquée d'une tour massive à chaque angle. De la fondation du Kremlin date celle de Moscou même. Cette forteresse existait dès le milieu du XII siècle. Ce n'était d'abord qu'une simple construction en bois avec une palissade ; Moscou n'était qu'un village. Vingt ans plus tard, c'est-à-dire vers 1160 ou 1170, André, petit-fils de Vladimir Monomaque, prince de Kiew, éleva au milieu de ces frêles habitations une église en pierre, et y déposa une miraculeuse image, le portrait de la Vierge, peint par saint Luc. Saccagée et brûlée au milieu du XIII siècle par les Mongols, la jeune ville fut reconstruite bientôt après sur un emplacement plus large. Une cabane d'anachorète fut convertie en une église ; des deux côtés de la rivière s'élevèrent des couvens. Moscou devint la résidence de Jouri III, la capitale d'une principauté qui, de siècle en siècle, et pour ainsi dire d'année en année, devait étendre ses limites au nord et au sud. Ivan Danélovitch la dota de deux nouvelles églises et l'entoura d'une forte barrière en chêne. Dmitri, son petit-fils, remplaça cette barrière par une muraille en briques. Vers la fin du XIV siècle, après les ravages d'une peste désastreuse et de plusieurs guerres, Moscou s'étendait sur les deux bords de la rivière, et renfermait déjà une demi-douzaine d'églises et de monastères.

Des églises, des monastères, une forteresse, voilà le berceau de Moscou, et toute son histoire est là, entre un glaive qui répand la terreur et une relique qui impose le respect. Dévastée au XIV et au XV siècle par les princes de Lithuanie, elle se releva une troisième fois de ses ruines sous le règne de l'ambitieux Ivan Vassilievitsch, qui lui donna pour premiers trophées les dépouilles de Novogorod, agrandit son enceinte et bâtit les tours du Kremlin.

Ses successeurs continuèrent son œuvre avec ardeur, et, sous le règne d'Ivan-le-Terrible, Moscou occupait déjà un immense espace.

Le Kremlin, qui a été le premier noyau de cette ville, en est resté le point central. C'est de là que les différens quartiers se sont étendus de côté et d'autre, comme les rayons d'une roue, et c'est là qu'ils se réunissent comme le lin autour du fuseau. Le Kremlin domine par sa situation toute la cité. Son clocher d'Ivan Veliki avec sa coupole dorée s'élève au-dessus des autres clochers qui l'entourent, et ses remparts épais, crénelés, semblent encore prêts à défendre la demeure des tsars et le sanctuaire des patriarches. À l'intérieur, c'est un singulier assemblage de constructions de différentes époques et d'édifices de toute sorte. Rien de symétrique, rien de régulier, ni dans les rues qui traversent l'enceinte ni dans les espaces vides qui séparent les bâtimens. Cathédrales, chapelles, palais, tout a été jeté là de siècle en siècle par la pensée pieuse ou le caprice du souverain, édifié par la fantaisie de l'artiste, et tout ce mélange d'architecture religieuse et profane, de style antique et byzantin, de flèches aiguës et de coupoles arrondies, toute cette variété de teintes et de couleurs, de façades, de clochers, produit un effet étrange, inexplicable, qui étonne comme un rêve, qui offre aux regards fascinés tantôt l'attrait d'une arabesque, tantôt l'auguste aspect d'un monument consacré par le temps et par de nobles souvenirs.

C'est d'abord la cathédrale de l'Assomption, la première église bâtie en pierre à Moscou. Sa nef est étroite et sombre, sa voûte soutenue par quatre énormes piliers qui occupent presque le tiers de son enceinte, et ces piliers, cette voûte, ces murailles, sont du haut en bas couverts de peintures à fresque, représentant sous

une forme gigantesque des figures de saints et d'apôtres avec des manteaux de pourpre et des auréoles d'or. L'iconostase, c'est-à-dire la barrière qui sépare le sanctuaire du reste de l'église, et qui s'élève jusqu'à la voûte, est comme une de ces murailles fabuleuses dont parlent les poètes de l'Orient, une muraille de vermeil couverte d'images ciselées, éblouissantes de pierreries. À droite des portes qui s'ouvrent au milieu de l'iconostase, et qu'on appelle les portes royales, est une image de saint Jean, peinte, dit-on, par l'empereur grec Emmanuel ; à gauche, une Vierge vénérée, qui porte sur la tête, entre autres ornemens, deux diamans, dont un seul rendrait le plus pauvre poète éligible. Ce qui est bien plus précieux aux yeux du peuple russe que toutes ces peintures, ces couronnes de diamans, ces amas d'or et de vermeil, ce sont les reliques enfermées çà et là dans des châsses. Il y en a pour toutes les dévotions et tous les accidens de la vie, depuis la tunique de Jésus-Christ, dont personne n'oserait contester l'authenticité, jusqu'à des ossemens de saints qui guérissent diverses maladies. Un sacristain montre du doigt aux fidèles celles qui ont le plus d'efficacité ; ils se signent à différentes reprises devant ces trésors de la foi, y déposent un pieux baiser, et s'en vont vers une autre chapelle également pleine de reliques ; là ils se signent encore, se prosternent avec humilité, se jettent la face contre terre, puis s'approchent d'un moine qui se tient debout devant l'autel et leur donne à baiser sa main droite, qu'il a soin auparavant, dit-on, d'imprégner d'une bonne odeur afin de flatter l'odorat des respectueux croyans. Je n'ai pas vérifié le fait et ne veux point l'affirmer. C'est dans cette église qu'on enterre les métropolitains et qu'on couronne les empereurs.

Tout près de l'Assomption est l'église de l'archange Michel, bâtie à peu près dans la même forme, surmontée également de

cinq coupoles, enrichie d'un splendide iconostase et de plusieurs reliques en grand renom. L'église de l'Annonciation est pavée en agathe, chargée d'or et de vermeil, et couverte sur toutes ses faces de figures d'apôtres et de martyrs, au milieu desquelles apparaissent des philosophes grecs, ce qui me semble une preuve de rare tolérance. Il est vrai que les images des saints sont entourées d'une auréole, et que celles des sages de l'antiquité ne portent point ce signe de gloire céleste. Ainsi le bon peuple de Moscou peut encore s'y reconnaître.

Si l'on fait quelques pas hors de ce premier espace, du côté du quartier appelé le Kitaigorod, voici bien certainement l'édifice le plus bizarre, le plus étonnant qui existe : une église à deux étages, composée de vingt chapelles, surmontée de seize tours d'inégale forme et d'inégale grandeur, celle-ci pareille à un clocheton naissant, celle-là pointue et élancée, une autre tordue comme les replis d'un turban, une quatrième taillée comme un artichaut, une cinquième ornée de trois rangées de pierres arrondies comme des aiguilles, une sixième surmontée d'un globe comme un de nos honnêtes clochers de village, et d'une croix grecque posée sur un croissant ; toutes ces coupoles, toutes ces tours bariolées de diverses couleurs, sont peintes en rouge, en bleu, comme les grains d'un chapelet. On ne sait, en regardant cette église, où est la porte principale, ni l'autel, ni la nef, de quel côté elle commence, de quel côté elle finit. C'est un vrai conte fantastique. Elle fut bâtie, l'année 1554, en mémoire de la prise de Kasan. Le prince qui en avait ordonné la construction fut si émerveillé en la voyant, que, de peur que son architecte n'eût l'idée d'aller décorer un autre pays d'un pareil chef-d'œuvre, il se hâta de lui faire crever les yeux. C'était Ivan IV, surnommé le Terrible. Deux yeux de plus ou de moins dans sa principauté lui importaient peu, et il

était sûr, en prenant ce parti, d'avoir une église unique, unique à ce point, que les édifices les plus désordonnés de Moscou paraissent encore fort raisonnables à côté de cet assemblage de cônes, de bulbes et d'excroissances.

Les remparts du Kremlin, qui touchent à tant de merveilles religieuses, renferment aussi le palais et les richesses mondaines des tsars, l'un remarquable par ses galeries étagées comme des gradins et aboutissant à un étroit belvédère, l'autre par son revêtement à facettes. Le plus curieux à visiter est celui qu'on appelle le Palais-Rouge. Il renferme toutes les couronnes des diverses contrées subjuguées par la Russie, depuis celle de Kasan jusqu'à celle de Pologne, les globes, les sceptres, les trônes des tsars, les vêtemens que les empereurs ne portent qu'une fois, le jour de leur couronnement, toute l'histoire de l'empire russe racontée par les insignes de la monarchie, tous les dons offerts aux anciens tsars de la Moscovie et à leurs puissans successeurs par les chefs de hordes et les princes qu'ils ont vaincus, et les larges vases d'or sur lesquels la bourgeoisie de Moscou vient offrir le pain et le sel à son souverain chaque fois qu'il daigne l'honorer de sa visite. Il faudrait être lapidaire ou bijoutier pour décrire convenablement l'éclat, la valeur de ces innombrables bouquets d'émeraudes, de saphirs, de brillans, ces tissus de perles et ces chaînes de diamans. J'ai vu le gardien de ce magasin d'orfèvrerie s'épuiser en efforts pour éblouir mes regards par l'aspect de ce luxe asiatique, et j'ai noté seulement trois objets qui éveillaient en moi quelque émotion : les lourdes et larges bottes de Pierre-le-Grand auxquelles le digne empereur remettait lui-même une bonne paire de clous quand le talon faisait mine de vouloir se séparer de la semelle ; le brancard grossier sur lequel Charles XII malade se faisait porter de rang en rang au milieu de ses troupes, le jour de sa

terrible bataille de Pultawa, et le livre renfermant la constitution de Pologne, que Nicolas a jeté comme un holocauste au pied du portrait d'Alexandre.

Une autre salle est remplie de glaives et de casques, de boucliers et d'armures, émaillés, dorés, ciselés, ceux-ci avec la richesse du goût oriental, ceux-là avec un art exquis. Mais toutes ces armures si pesantes, ces épées à deux mains, ces arquebuses à roue, ne sont que des jouets d'enfant, comparés aux trois gigantesques canons placés à l'entrée de l'arsenal. L'un a la gueule ouverte comme s'il voulait avaler tout d'une fois un régiment ennemi, les deux autres sont longs comme s'ils devaient lancer leurs boulets de Moscou à Constantinople. Tous les trois n'ont qu'un petit inconvénient, c'est de ne pouvoir jamais être employés dans une bataille. Malheureusement près de là il y en a d'autres qui ont fait un glorieux service, et sur lesquels j'ai jeté un triste regard. Ce sont ceux que nos pauvres soldats mourant de froid abandonnèrent d'une main défaillante sur leur route glacée, et que les Russes ont eu tout le temps de recueillir.

Àcôté du palais des tsars, que l'empereur fait reconstruire à présent sur un plus vaste espace et dans de plus hautes dimensions, est le palais des Patriarches, étroit, sombre, et rempli d'une quantité de mitres, de crosses en or et en vermeil, de vêtemens chargés de perles et de rubis que les moines déroulent avec orgueil. Là est aussi la bibliothèque du synode, composée tout entière d'ouvrages grecs et slavons, parmi lesquels on m'a montré un très beau manuscrit d'Homère que le bibliothécaire avoue n'avoir jamais lu, en sorte qu'il ne sait jusqu'à quel point il est conforme au texte imprimé.

Et la cloche ! Je crois, Dieu me pardonne, que j'allais quitter le Kremlin sans parler de la fameuse cloche. Je me hâte de dire que je l'ai vue, non plus ensevelie à moitié dans le sol comme elle l'était naguère, mais posée sur un joli piédestal de granit par un ingénieur français, M. de Montferrand. Les dimensions de cette cloche ont été indiquées dans toutes les statistiques, elle a vingt pieds de haut et plus de vingt-deux pieds de diamètre. Si elle avait été fondue trois siècles plus tôt, le joyeux curé de Meudon n'aurait pu choisir un plus digne grelot pour la jument de Gargantua.

Le Kremlin communique avec la ville par cinq portes ornées d'images, et illustrées par mainte légende héroïque et religieuse. Il en est deux surtout dont l'aspect seul inspire au peuple le plus profond respect. L'une est la porte de Saint-Nicolas. Une ancienne image de ce saint, encadrée sous une vitre, décore cette porte, et une inscription placée sur le mur rapporte que dans l'explosion de 1812, tandis que les remparts du Kremlin tremblaient, que l'arsenal était renversé, et que la tour et la porte de Saint-Nicolas se déchiraient de haut en bas, l'image du saint et la vitre qui la recouvre restèrent parfaitement intactes. Je laisse à penser comme on cria au miracle, et avec quels regards pieux le paysan russe contemple ce témoignage palpable de la faveur du ciel. Aussi, du matin au soir, des flots de monde se pressent à l'entrée de cette porte, font des signes de croix et allument devant le bienheureux saint Nicolas des cierges et des lampes.

L'autre porte est encore plus vénérée. Elle est ornée d'une image sombre dont on distingue à peine les traits, et qui représente le Sauveur. Devant ce cadre noirci par le temps est une lampe grossière suspendue à une chaîne épaisse, une vraie lampe

de prison ; jamais tête de vierge entourée de brillans et de saphirs, jamais iconostase portant sur ses larges ailes toutes les figures de l'ancien et du nouveau Testament, n'inspira un aussi vif sentiment de dévotion que cette image sombre incrustée dans la muraille et cachée derrière cette lampe antique. On raconte qu'une fois elle a par sa merveilleuse puissance arrêté l'invasion des Tartares, et préservé la ville de leurs ravages. Ils arrivaient en triomphe, croyant déjà s'enrichir des dépouilles des marchands, et trôner comme de fiers conquérans au Kremlin ; ils s'en retournèrent confus et épouvantés : la sainte image avait jeté le trouble dans leurs regards, l'effroi dans leurs cœurs et le désordre dans leurs rangs. On dit aussi que lorsque les Français, plus intrépides que les Tartares, envahirent Moscou, ils voulurent s'emparer de cette image sacrée, qu'ils ne purent, malgré tous leurs efforts, ni prendre ni détruire. Il y a une autre histoire qui se rattache à cette même porte et qui lui fait moins d'honneur. Sous le règne de Catherine, quand la peste éclata à Moscou, le peuple, décimé, terrifié, n'ayant plus aucune confiance ni dans les médecins qui essayaient de venir à son secours, ni dans l'hygiène qu'on lui prescrivait, s'avisa de prendre l'image miraculeuse comme l'unique remède qui lui restait pour se préserver du fléau. On vit alors toute une population pâle et maladive se précipiter avec une sorte de frénésie vers cette relique, se la disputer, se l'arracher, la serrer sur son cœur, la couvrir de baisers. L'évêque, jugeant que cette agglomération de la foule, ce contact de tant de milliers d'individus ne pouvait qu'augmenter et propager les germes de contagion, voulut enlever cet objet d'un culte si dangereux : il fut massacré sur place. Quelque temps après, la peste cessa, le peuple attribua son salut à sa piété. L'image du Sauveur fut remise à son ancienne place, et vénérée plus que jamais. La porte

qu'elle décore s'appelle la porte Sainte, nul Russe ne la traverse sans faire plusieurs signes de croix, et pas un étranger, de quelque religion qu'il fût ne pourrait y passer impunément sans se découvrir la tête. Non loin de là est une image de la Vierge entourée d'une auréole de gloire militaire. Elle a fait la campagne de 1812, et on lui attribue la retraite de notre armée, la défaite de nos malheureux soldats.

Je n'en finirais pas si je voulais raconter toutes ces légendes et ces adorations de la religion grecque. C'est ici que la piété du peuple russe éclate dans toute sa force et sa primitive candeur. À Pétersbourg, elle est altérée par l'influence d'une capitale, par le rapprochement de différentes églises et de différens cultes, par le contact incessant d'une quantité d'étrangers dont la plupart arrivent là comme de vrais mécréans. Ailleurs, elle ne peut s'exercer sur un si large espace, devant des monumens si sacrés. Moscou est donc sa vraie sphère. C'est là que se trouvent les reliques les plus précieuses ; c'est là que le miracle, cet enfant de la foi, comme a dit Goethe, se perpétue de génération en génération, éblouit les regards et subjugue l'intelligence de la foule. C'est là enfin que le peuple a conservé, par un autre miracle, au milieu de la société plus ou moins sceptique et corrompue des nobles et des grands, sa croyance intacte, sa pensée religieuse et sa ferveur naïve. Moscou est son sanctuaire, sa métropole ; il se découvre la tête en voyant de loin l'antique cité, il l'appelle sa mère, sa ville sainte, et ces deux titres expriment à la fois toute la tendresse qu'il lui porte et le sentiment respectueux qu'elle lui inspire.

Il faut voir, la veille des jours de fête et les dimanches, quand les battans de toutes les cloches sont en branle, quand les carillons des monastères, des cathédrales, résonnent d'une extré-

mité de la ville à l'autre, il faut voir les milliers d'hommes, de femmes, d'enfans qui se pressent autour des oratoires étroits et des petites chapelles, ondulent dans les rues et sur les places du Kremlin, courent d'une église à l'autre pour couvrir de baisers les ossemens des saints ; il faut les voir se frapper la poitrine devant les images d'or et d'argent, se prosterner devant les moines, allumer des lampes, des cierges devant une tête du Christ ou de la Vierge, et se jeter la face contre terre. Tout ce que j'ai entendu raconter des pratiques des Espagnols, de leurs prières, de leurs signes de piété, ou si l'on veut de superstition, ne me semble pas comparable à ce que l'on voit ici deux cents fois par an.

Pendant le temps que j'ai passé à Moscou, j'allais chaque jour au Kremlin et ne me lassais pas de contempler ses églises, ses palais. Je descendais chaque jour dans la ville, et, de quelque côté que je me dirigeasse, j'étais sûr de trouver sur ma route les scènes les plus neuves et les plus variées. La ville brûlée en 1812 a conservé presque tout entier, dans sa reconstruction, le caractère architectural qui la distinguait autrefois. Dans certains endroits, on n'a fait que relever les murs calcinés, renversés par l'incendie ; dans d'autres, les maisons ont été seulement élargies ou exhaussées ; du reste ce sont encore les mêmes rues tortueuses, les mêmes places irrégulières et le même mélange d'édifices grandioses et d'habitations obscures, de remises et de jardins. La police, qui, en Russie, se mêle de tant de choses, n'est pas encore intervenue, à ce qu'il paraît, dans les plans de construction. Elle n'a pas déterminé l'alignement des maisons, la hauteur des façades, l'emplacement des grands propriétaires et des petits. Chacun a bâti son nid, qui de çà, qui de là, comme bon lui semblait, avec des ogives de cathédrale ou des lucarnes de grenier, des balcons dentelés ou de simples escaliers en bois. De là le coup d'œil le

plus singulier et les contrastes les plus inattendus. Vous sortez d'un riche magasin où vous avez vu étaler toutes les richesses de l'industrie moderne, et vous voilà devant une misérable boutique où le moujik à longue barbe, vêtu comme ses ancêtres, vend de la même manière, avec les mêmes frais d'éloquence, les mêmes denrées grossières qui se vendaient là il y a deux cents ans. Vous admirez l'étendue d'un édifice public, les colonnes, les balustrades d'une maison de grand seigneur, et vos regards tombent sur une pauvre échoppe étroite et chétive qui s'appuie sur le palais comme l'arbrisseau tremblant sur le tronc du chêne. Vous venez de traverser un quartier construit avec symétrie, décoré avec art, et vous vous dites : Voilà vraiment une belle et grande ville. Faites encore quelque pas, et vous pourriez bien vous croire au milieu d'un pauvre village.

C'est du haut de la montagne appelée la montagne des Moineaux, qu'il faut voir Moscou pour comprendre sa vraie beauté et jouir de son ensemble. On traverse la longue rue dans laquelle s'élève le splendide hôpital fondé par le prince Galitzin, à une époque où les chefs de la noblesse russe étaient encore si riches qu'ils pouvaient faire des fondations splendides comme celles des rois. Puis voici la porte de Kalouga, par où passa la plus grande partie de notre armée en quittant Moscou. Ah ! c'est là une autre porte sainte, la porte devant laquelle tout Français devrait s'incliner comme les Russes devant celle du Kremlin, et adresser du fond du cœur un souvenir de respect à ceux qui sont morts, un vœu sympathique à ceux qui ont survécu.

Àpeine hors de la barrière, le pavé et la chaussée cessent brusquement, on ne trouve plus qu'un chemin raboteux, inégal, coupé par de profondes ornières où l'on risque à tout instant de briser

son léger droschki. C'est encore là un de ces contrastes qui ne se voient qu'en Russie, une ville riche et grandiose, et à quelques pas des plus belles rues un chemin auquel la plus pauvre de nos communes n'oserait pas donner le nom de chemin vicinal.

La montagne des Moineaux n'est pas une montagne. C'est tout simplement un plateau aride et nu, bordé çà et là de quelques bouquets d'arbres, assez élevé cependant pour que de là on puisse, d'un coup d'œil, embrasser toute la plaine qui entoure Moscou et la vieille cité des tsars avec son immense amas de maisons, ses centaines d'églises, de palais, de couvens, ses clochers pareils à des minarets, ses globes étincelans, ses hautes croix rayonnant dans l'air, ses coupoles dorées qui miroitent au soleil, ses dômes bleus et étoilés et ses larges toits peints en vert. Quelle ville ! On dirait une mer d'édifices ; les teintes austères du Nord, l'éclat de l'Orient, les flèches élancées du moyen-âge, les terrasses de l'Italie, les remparts séculaires et les rideaux de verdure se marient, se croisent, et de tous les côtés attirent la pensée et charment les regards.

Une seule chose dépare cette cité si richement ornée par les hommes et si bien dotée par la nature, c'est l'insuffisance de ses eaux. « Voyez, disait un jour un naïf observateur des choses humaines, voyez comme la Providence est sage et prévoyante ; partout où il y a une grande ville, elle a fait passer un grand fleuve. La Providence n'a pas été si libérale pour Moscou, elle ne lui a donné que trois rivières dont deux pourraient fort bien s'appeler des ruisseaux et dont la troisième, la Moskwa, n'est nullement en proportion avec l'innombrable quantité de constructions qui borde ses rives. Ces trois cours d'eau ne suffisent pas même aux besoins quotidiens des trois cent mille habitans de Moscou. Il a

fallu, pour remplir chaque jour leurs théières et leurs tonnes de kvan, creuser des aqueducs et construire de profonds réservoirs.

Au pied de ce plateau d'où l'on contemple ainsi la ville aux vieux souvenirs, l'empereur Alexandre avait voulu faire élever un temple colossal en mémoire de la campagne de 1812. L'emplacement choisi pour cette œuvre commémorative était un terrain fangeux, entrecoupé de larges crevasses et entouré de sable. Avant d'oser y entreprendre le moindre travail de maçonnerie, il fallait dépenser des sommes considérables pour aplanir ce sol inégal, l'affermir, lui donner quelque consistance. Les gens experts trouvaient, à vrai dire, ce choix assez bizarre ; mais l'architecte avait vu en rêve, comme par une espèce de révélation, le plan de son édifice, et le lieu où il fallait l'élever. Situation, construction, ensemble, détails, tout dans l'aspect extérieur de ce monument, dans la disposition de ses colonnades, de ses fenêtres et de ses gradins, devait avoir un caractère symbolique. Alexandre, qui, comme on le sait, avait un penchant assez prononcé pour tout ce qui s'offrait à lui avec une certaine teinte de mysticisme poétique ou religieux, adopta le plan de l'architecte et vint lui-même en grande pompe poser la première pierre du nouveau temple dans le ravin qui lui était indiqué. Après deux ou trois années de travaux, on reconnut enfin l'impossibilité physique d'établir dans un pareil lieu un édifice tel que celui qui était projeté. L'architecte fut mis en prison et condamné à y rester jusqu'à ce qu'une nouvelle révélation lui aidât à rendre compte des sommes considérables dont l'emploi lui avait été confié, et comme il fallait absolument ériger un temple aux souvenirs de 1812 on choisit un autre emplacement moins symbolique peut-être que le premier, mais beaucoup plus convenable sous tous les rapports.

Au moment où nous allions quitter la montagne des Moineaux, nous vîmes venir à nous, sur un léger droschki, un homme à la figure grave et douce, portant l'honnête costume avec lequel on nous représente ordinairement les notaires et les docteurs du dernier siècle : cravate blanche, frac noir, culotte, et bas de soie. Venez, me dit mon guide, c'est M. Hase, le médecin de la prison ; vous trouverez en lui un homme remarquable, et je le prierai de vouloir bien nous conduire au milieu des pauvres gens dont il est le patron et le soutien. Nous nous approchâmes du vénérable docteur, qui nous serra les mains avec cordialité et nous emmena aussitôt du côté de la fatale enceinte où il répand chaque jour les trésors d'une charité vraiment évangélique. C'est là que des vingt-deux gouvernemens arrivent, toutes les semaines, les malheureux condamnés à faire le voyage de Sibérie, soit pour y être employés aux travaux forcés, soit pour y être détenus comme colons. Ils passent huit jours dans cette prison centrale. Le dimanche, on les revêt d'une veste bigarrée, on leur rase la moitié de la tête, et on les place, la chaîne aux pieds, sur des charrettes découvertes qui les mènent de station en station au lieu de leur exil. Le docteur allait assister à l'un de ces départs. Nous passâmes au milieu d'une haie de soldats en grande tenue, ornement inévitable de tout cachot ; nous entrâmes dans une grande cour où ces malheureux, destinés à mourir pour la plupart à six cents lieues de là, regardaient encore une fois le ciel qui les a vus naître, et se souvenaient peut-être de la demeure paternelle où ils ne rentreraient jamais. Des hommes se promenaient de long en large, traînant leurs lourdes chaînes sur le parc ; des femmes étaient assises par terre, la tête penchée sur leur poitrine ; des enfans, qui partageaient le sort de leurs pareils et qui en ignoraient l'amertume, se roulaient en riant sur les genoux

de leur mère et jouaient avec les enfans du guichetier. Plusieurs de ces pauvres gens, condamnés ainsi à quitter pour long-temps, pour toujours peut-être, leur pays natal, leur maison, leurs amis, ne portent point dans leur cœur la lèpre du vice ou la flétrissure du crime. Les uns subissent ce châtiment pour une faute politique, d'autres pour un instant de révolte envers un maître inexorable ; d'autres, hélas sont les victimes d'une erreur ou d'un cruel caprice. Chaque seigneur russe a le droit d'envoyer ses serfs en Sibérie, il ne fait que les désigner à la justice, et on les emprisonne, on leur rase la tête, on les expédie à Tobolsk avec la chaîne des forçats. Celui qui les livre à ce supplice est tenu seulement de leur payer une pension alimentaire. Est-ce là une obligation assez forte pour l'arrêter dans un mouvement de colère ? Est-ce un moyen de répression suffisant contre l'injustice et la cruauté ? Il y a là dans la législation russe une affreuse lacune, et, par les larmes de ceux qui en ont été les victimes, par les souffrances qu'ils ont subies, par la loi de Dieu, enfin, l'humanité entière demande qu'elle soit réparée. On m'a cité une jeune femme belle, grande, forte, qui ne voulait pas vivre avec son mari parce qu'il était infecté d'une maladie hideuse. Le mari a recours au seigneur ; le seigneur, qui, dans un épouvantable sentiment d'avarice, pensait peut-être aux robustes enfans que cette femme pouvait donner à ses domaines, veut la forcer à accomplir son devoir conjugal. Elle résiste, et il l'envoie en Sibérie. Au bout de quelques années, il la fait revenir, la retrouve inflexible à ses ordres et la condamne de nouveau à l'exil. Le poète Pouschkin racontait qu'il avait un jour rencontré sur la route de Tobolsk, parmi les criminels condamnés à la déportation pour vols ou pour meurtres, une jeune fille d'une grace et d'une beauté angélique. Après avoir servi pendant quelque temps comme une esclave aux

plaisirs de son sultan, cette malheureuse s'était laissée attendrir par un homme qui lui demandait peut-être à genoux une parole d'amour que l'autre exigeait impérieusement, et elle allait en Sibérie expier dans l'exil une heure de tendre abandon. La pauvre enfant, dit Pouschkin, habituée pendant quelques années à toutes les jouissances de la fortune et aux raffinemens du luxe, souffrait bien plus que ses rudes compagnons des fatigues de son long voyage. Les cahots de la voiture lui meurtrissaient le corps, et elle regrettait de n'avoir plus de gants pour garantir ses mains de l'ardeur du soleil. Cependant, au milieu de ces souffrances, elle ne se repentait point d'avoir été trop tendre, elle parlait avec un accablant mépris de celui qui l'avait subjuguée par son autorité souveraine, et emportait avec joie à l'extrémité de la Russie le souvenir de celui qu'elle avait aimé.

Ànotre arrivée dans la cour, une vingtaine de condamnés se précipitèrent au-devant du docteur ; ils lui adressaient leurs suppliques, ils lui parlaient avec effusion, ils lui baisaient les mains. C'est lui seul qui a vraiment pitié des prisonniers dans cette maison d'agens de police et de geôliers, c'est lui qui guérit leurs plaies, qui leur donne des consolations et des encouragemens, qui leur distribue des aumônes. Les condamnés ne peuvent point emporter d'argent avec eux, mais tout ce qu'ils possèdent et tout ce que la charité pieuse leur accorde est envoyé en leur nom au lieu où ils doivent vivre, et ils trouvent du moins en arrivant ce secours pécuniaire pour les aider à souffrir les premières rigueurs de leur captivité ou de leur bannissement.

Nous entrâmes dans une large salle en bois, nue et sombre. Devant une petite table couverte de registres était assis un greffier du tribunal, homme dur, sec, inaccessible à toutes les de-

mandes et requêtes, vrai greffier de cachot, établi dans ce lieu pour faire sentir aux prisonniers toute la pesanteur de cette balance de fer qu'on appelle si généreusement la balance de la justice. Le docteur s'assit modestement en face de lui, et il s'engagea entre ces deux hommes d'un caractère si différent un des débats les plus émouvans qu'il soit possible d'imaginer.

Les condamnés se présentaient l'un après l'autre pour faire une réclamation légale, ou exprimer un vœu d'infortune. Celui-ci avait eu la jambe entamée par ses chaînes, et souffrait tellement, qu'il avait à peine la force de se mouvoir ; il sollicitait la permission de rester là jusqu'à ce qu'il fût guéri. Cet autre attendait sa femme, qui voulait partager son exil, et il demandait un délai d'une semaine. Le greffier ouvrait froidement son registre et leur montrait qu'étant arrivés à la prison tel jour, ils devaient être envoyés en Sibérie tel jour, que toute requête et toute réclamation étaient par conséquent inutiles. Le bon docteur lui laissait paisiblement formuler ces conclusions juridiques, puis il hasardait une humble remarque, puis une autre, enfin il se faisait lui-même l'avocat de ces malheureux, et si toute son éloquence compatissante échouait contre l'obstination de son adversaire armé du texte des règlemens et de la sentence des tribunaux, alors il intervenait avec son autorité de médecin : il déclarait que, tel homme, telle femme étant hors d'état de supporter les fatigues d'une longue route, il les envoyait à l'infirmerie, et prenait ce fait sous sa propre responsabilité. Le greffier se taisait, et le docteur recommençait une lutte plus difficile : il s'agissait cette fois d'obtenir un délai pour ceux qui n'étaient pas malades et qu'il ne pouvait prendre légalement sous son égide de médecin. Cette fois il devenait timide et obséquieux comme le plus pauvre des solliciteurs ; il parlait à voix basse au greffier, il le flattait, il le caressait,

il avait toutes sortes de petites ruses pour ébranler sa résolution ; tantôt il essayait de l'attendrir, et tantôt de le faire sourire. S'il s'apercevait que ses efforts étaient inutiles, il changeait brusquement la nature de l'entretien, il se mettait à discourir de chose et d'autre, comme s'il eût été dans un salon, des anecdotes de la ville et des nouvelles d'Allemagne. Souvent le greffier, séduit, fasciné par tant de douces paroles et tant de graves raisonnemens, accordait la grace qu'on lui demandait, et les pauvres prisonniers bénissaient leur évangélique docteur. Pour moi, je ne quittai la prison qu'en le bénissant comme eux, et en admirant l'inépuisable bonté de Dieu, qui met un secours à côté de toutes les infortunes, qui adoucit les sentences de l'homme par la tendresse de l'homme, les souffrances du cachot par la charité.

Tout est dans tout, a dit un grammairien, et cet axiome une fois admis, on ne sera point surpris que, chemin faisant, je me sois mis à méditer sur le sort de certains états, à propos d'une prison. La scène qui se passe chaque semaine dans la maison des exilés de Sibérie ne ressemble-t-elle pas à celles qu'on voit très fréquemment dans les contrées soumises au régime absolutiste ? Là il y a une autorité impérieuse, sévère, difficile, qui, de même que le greffier, parle au nom de la loi, au nom d'une loi souvent juste dans ses principes, mais souvent vicieuse dans ses conséquences, et cruelle dans ses applications ; puis il y a une opinion publique indulgente, honnête, qui, comme le bon docteur, prend pitié de tous les malheureux et s'intéresse même aux coupables, qui comme lui les défend par une raison de légalité ou intercède pour eux. Comme lui, quelquefois elle gagne sa cause et apparaît tout heureuse de l'œuvre charitable qu'elle vient d'accomplir. Comme lui aussi, elle échoue dans ses efforts, et se retire à l'écart silencieuse et triste. Moscou a pendant long-temps exercé cet

empire de l'opinion. Quand Pétersbourg en était encore à son premier développement, quand le système autocratique fondé par Pierre-le-Grand n'avait pas encore vaincu toutes les résistances, ni assoupli toutes les ambitions, il y avait à Moscou une aristocratie riche, puissante, qui, dans ses magnifiques châteaux, au milieu de ses milliers de serfs et de ses groupes de courtisans, se posait encore comme une royauté fastueuse en face de la royauté absolue des tsars, et protestait souvent contre elle par son silence ou par ses épigrammes. Plus d'une fois l'attitude que prenait cette aristocratie dans des circonstances importantes préoccupa les maîtres de cette nouvelle capitale. Plus d'une fois Paul I dans la joie enfantine de ses parades militaires, Catherine dans la splendeur de sa gloire, se demandèrent : Que dit-on à Moscou ?

Maintenant Moscou a vu disparaître l'un après l'autre ses plus beaux écussons ; le régime autocratique a tout subjugué et tout absorbé. La noblesse russe a passé par le règne de Louis XI, elle en est à celui de Richelieu, et touche peut-être à celui de Louis XIV. Les fils des vieux boyards confient leurs paysans à la surveillance de leurs starostes, abandonnent leurs châteaux à l'administration d'un intendant, et s'en vont monter la garde au palais d'Hiver ou à Peterhof. Les uns ont besoin d'une place pour réparer les brèches faites à leur fortune ; d'autres, très riches encore, sollicitent un titre, une fonction, qui leur donnent plus d'autorité que leur richesse ou leur nom séculaire. La loi de Pierre-le-Grand est formelle, et s'exécute à la lettre. Il faut que tous les nobles russes servent au moins pendant trois ans soit à la cour, comme gentilshommes ou chambellans, soit dans l'administration ou l'armée, et, pour servir avec plus d'avantage, ils veulent se

rapprocher du souverain, qui est le juge suprême de tous les mérites, l'arbitre de toutes les faveurs.

Ceux d'entre eux qui reviennent à Moscou, soit comme fonctionnaires publics, soit pour y vivre comme de simples particuliers, y rapportent cet esprit de soumission auquel ils ont été façonnés dans l'atmosphère de la cour, et ne protestent plus. Mais un grand nombre de ces nobles émigrés ne reviennent pas, et les belles maisons qu'ils occupaient dans les plus beaux quartiers de la ville restent désertes ou changent de destination. Celle-ci a été achetée par le gouvernement, qui l'a transformée en édifice public, celle-là par un marchand qui y établit ses comptoirs, cette autre par un club. Les larges tapisseries qui décoraient autrefois ces appartemens ont été remplacées par des tentures en papier peint, les riches éditions françaises du XVIII siècle par les contrefaçons de Bruxelles, et les portraits en pied d'une longue suite d'aïeux par des lithographies et des gravures représentant le Passage du Mont-Saint-Bernard ou les Adieux de Fontainebleau. Chaque soir, les salles du club appellent leurs habitués autour du billard ou du jeu de cartes. Deux fois par semaine on y sert un grand dîner, demi-russe et demi-français arrosé de kvass et de vin de Champagne.

Après le dîner, une douzaine de bohémiens et de bohémiennes, au teint basané, à l'œil noir, montent sur une estrade et font entendre leurs chants nationaux. Ces chants ont une harmonie étrange et sauvage : tantôt ils résonnent comme un rire strident et sardonique, tantôt comme le cri d'indépendance d'une tribu indomptable, tantôt comme l'accent d'un amour passionné ou d'une joie frénétique. Puis tout à coup cet élan impétueux s'arrête, une jeune fille prend la guitare, et entonne d'une voix douce

et plaintive une romance qui a les inflexions les plus tendres et les accords les plus suaves. Les autres répètent en chœur sur le même ton la strophe qu'elle vient de chanter, et, à la vue de ces femmes qui portent encore sur leur visage l'inaltérable empreinte de leur lointaine origine, à la flamme qui jaillit de leur regard ardent et langoureux, au soupir mélancolique qui s'échappe de leurs lèvres pâles, on se croirait transporté dans ces régions de l'Orient où un air chaud et imprégné de parfums subjugue tous les sens, où tout invite à l'amour et au repos, le ruisseau par son murmure, l'oiseau par ses mélodies, le palmier par la fraîcheur de ses rameaux solitaires. La romance est achevée, et l'on écoute encore. La jeune fille remet sa guitare au chef de la troupe, qui s'avance, la tête haute, au bord de l'estrade, avec sa jacquette bleue nouée par une ceinture d'argent, et le voilà qui fait vibrer d'une main nerveuse toutes ces cordes naguère caressées si doucement, et entonne un chant fougueux, un chant qui résonne dans toute la salle comme le bruit d'une cascade ou le sifflement d'un orage ; puis il frappe du pied, il étend les bras, il appelle à lui, comme le héros d'une horde aventureuse, tous ceux qu'il veut entraîner à sa suite ; les hommes et les femmes qui l'entourent se lèvent à cet appel, s'agitent, dansent, tourbillonnent : ce sont des cris, des éclats de voix, des transports qui ébranlent et mettent en mouvement tous les spectateurs.

Cette colonie bohémienne, qui est depuis long-temps établie à Moscou, qui s'y perpétue sans que le voisinage des Russes altère l'originalité de ses mœurs et le type de sa physionomie, possède seule le secret de ces chansons traditionnelles, de ces danses nationales, et le conserve précieusement. Plusieurs bohémiennes ont inspiré de sérieuses passions dans la grande ville de Moscou. Chaque fois qu'elles apparaissent dans un salon ou dans un jar-

din public, on voit un groupe de jeunes gens se presser autour d'elles, sollicitant un regard, implorant un sourire. Une d'entre elles est devenue la légitime épouse d'un riche gentilhomme ; d'autres ont vendu chèrement un aveu d'amour. Presque toutes ont eu leur roman ; un de ces romans a inspiré à Pouschkin l'idée d'un de ses meilleurs poèmes.

Mais, quelles que soient les séductions qui les entourent, les bohémiennes ne se séparent guère de leur tribu, ou, si elles la quittent pour quelque temps, elles y retournent, dès qu'elles sont libres, comme des brebis à leur bercail, et, à les voir reprendre gaiement la guitare et danser sur l'estrade avec leurs compagnons, on sent que rien ne vaut pour elles les joies de la vie indépendante, l'orgueil de parader sur une estrade comme des bayadères et de chanter des chants qu'elles seules connaissent. J'avais eu, dans ma simplicité de voyageur, la prétention de rapporter en France quelques-unes de ces mélodies singulières. Je me fis présenter au chef de la troupe, et lui demandai respectueusement s'il ne pourrait pas m'en noter quelques-unes. Il me regarda du haut de sa grandeur, comme un souverain qui parle à un sujet audacieux, et me répondit par une phrase laconique qui se traduisait mot pour mot en ce vers de douze pieds :

Puis il me tourna le dos et s'en alla recevoir les félicitations de ses courtisans.

Tous les convives du bal, jeunes et vieux, au nombre de plus de deux cents, avaient assisté à cette scène musicale avec un vif intérêt et applaudi à différentes reprises avec enthousiasme. Quoique les bohémiennes se montrent souvent dans les réunions publiques de Moscou, chaque fois qu'on les voit revenir avec leur manteau de pourpre et leur turban, chaque fois qu'elles en-

tonnent leurs singuliers chants, elles excitent autour d'elles un nouveau sentiment de curiosité et une vive émotion. Il semble que les souvenirs de leur patrie lointaine se réveillent à leur vue, et que l'influence jadis exercée par l'Orient sur Moscou se perpétue par l'aspect de ces noires beautés, par les mélodies de la tribu nomade. Dès qu'elles eurent quitté d'un pas léger leur estrade, tous les spectateurs se dispersèrent dans les salles voisines, et s'assirent deux à deux, quatre à quatre, autour des jeux de cartes. Un instant après, ils étaient absorbés dans la contemplation des as et l'amour des matadors. Le salon de lecture, enrichi de tous les livres étrangers et de tous les journaux français, allemands, anglais tolérés par la censure, resta, je dois le dire, à peu près désert.

La ville de Moscou, si grande qu'elle soit, a pris déjà les allures d'une ville de province. Le pouvoir suprême n'est pas là, on a les yeux tournés du côté de Pétersbourg ; on se demande des nouvelles de l'empereur et des princes, on fait de petites histoires sur les gens de la cour et les officiers du palais, comme on en fait dans nos chefs-lieux de préfecture sur les ministres et les chambres. La curiosité d'une population avide de connaître les actions et la pensée des hommes qui la régissent s'alimente par les commentaires de gazettes, les chroniques de salons ; éloignée des hautes affaires, la cité s'abandonne au désœuvrement, et, pour échapper à l'ennui, se jette dans le tourbillon des fêtes et des bals. Après Vienne, je ne connais pas une ville où la société soit aussi préoccupée du soin de bien vivre qu'à Moscou. Chaque anniversaire est célébré par elle avec empressement, chaque solennité religieuse ou politique lui apporte quelque joie épicurienne. La religion grecque seconde merveilleusement, sous ce rapport, les instincts de plaisir de cette population. Le martyro-

loge grec a conservé des myriades de héros chrétiens, d'apôtres miraculeux, de palmes et d'auréoles. Le calendrier de l'église n'a pas encore subi les atteintes d'une main profane ; il indique plus de cent cinquante jours de fête par an, et quand la matinée de ces jours pieux a été employée en prières et en pèlerinages dans les églises, l'après-midi et la soirée peuvent être sans remords consacrés aux promenades joyeuses et au dolce far niente. Ces jours-là, les quartiers de Moscou se dépeuplent comme les villes d'Allemagne par un beau dimanche d'été ; tout le monde s'en va errer gaiement dans les environs, sous les verts rameaux du parc de Petrowski, entre les pins touffus de Sagolnik. Les femmes du monde se promènent en grande toilette dans d'élégantes voitures à quatre chevaux ; les bons bourgeois s'asseoient sur le gazon avec leurs femmes et leurs enfans. Toute la forêt est parsemée de petites tables couvertes de tasses en porcelaine ; de tous côtés s'élève la fumée odorante du samovar. On se croirait au sein d'une population émigrante, qui ferait une halte vers le milieu de la journée. Puis voilà que les musiciens entrent dans leur pavillon, voilà que dans cette forêt du Nord résonnent tour à tour les plus belles mélodies italiennes, quelque vieux chant national qui émeut tous les cœurs, et l'air de la mazurka, qui met en branle filles et garçons. La foule s'accroît, les riches équipages tournent par les allées de sable et se succèdent sans interruption ; le peuple est là qui court, qui chante, ou qui contemple en silence le luxe des modes parisiennes, renouvelées à chaque saison dans sa vieille cité, et le faste de son aristocratie. Le Prater n'est pas plus riant, et Longchamps, dans ses jours sans nuages, n'est pas plus splendide.

Je ferais grand tort pourtant à la ville de Moscou, si, en essayant ainsi de décrire ses mœurs aimables, je pouvais donner à

penser qu'elle ne songe qu'à ses promenades et à ses brillantes réunions. Il y a là au contraire un mouvement commercial et industriel qui grandit d'année en année, et un mouvement littéraire très caractéristique et très distingué.

Le Gastinoi-Dvor, immense bazar plus vaste encore et plus riche que celui de Pétersbourg, est le point central d'une population active, laborieuse, qui a le génie du négoce et l'instinct de toutes les spéculations. À voir les sombres galeries de cet édifice, ses boutiques étroites, ses magasins sans luxe et sans étalage, on croirait volontiers que ce bazar n'est ouvert qu'à quelques modestes trafiquans en détail, et il renferme des entrepôts où les marchandises les plus précieuses s'entassent par tonnes et par quintaux. Il y a là des générations entières d'acheteurs et de vendeurs, qui ont sucé, pour ainsi dire, comme les Hollandais, l'amour des chiffres avec le lait maternel. Cet homme que vous voyez avec la longue barbe de moujik, vêtu d'une méchante redingote rapée, se promenant de long en large devant sa boutique, comme s'il cherchait une occasion de vendre une paire de vieilles bottes, fait des affaires avec le monde entier, reçoit des cargaisons de denrées de la Perse et de la Chine, de l'Angleterre et de la France. Cet autre qui est penché sur son pupitre, et travaille du matin au soir comme un pauvre serviteur tremblant de mécontenter son maître, possède dix maisons en ville et place des millions à la banque. En voici un qui s'en va modestement dans un cabaret voisin fumer une pipe de terre et prendre une tasse de thé, et, pendant qu'il compte un à un, d'une main serrée, les quinze ou vingt copecks qu'il doit payer pour sa dépense, cinq cents ouvriers travaillent pour lui dans une de ses fabriques, et deux cents maçons lui construisent à grands frais un nouvel atelier.

Ce qu'on raconte de la fortune de ces marchands, de leur esprit d'industrie et de leurs habitudes d'économie, est prodigieux. Il n'y a qu'Amsterdam où l'on trouverait à la fois tant d'or et de telles habitudes. Quelques-uns de ces négocians, héritiers des billets de banque de leurs pères, ou enrichis par leurs propres travaux, commencent cependant à sortir des obscures régions du Gastinoi-Dvor. Ils se bâtissent d'élégantes maisons dans les plus beaux quartiers de Moscou, ou achètent les hôtels des grands seigneurs, quelquefois pour y goûter à leur tour les joies de l'opulence, souvent aussi pour en faire un objet de spéculation. Ce qui existe depuis long-temps en France apparaît déjà de côté et d'autre à Moscou. Le salon nobiliaire est occupé par une filature, le parc et le parterre se transforment en champs de betteraves. Les fortunes aristocratiques s'écroulent, et l'industrie s'élève sur leurs ruines. En même temps, la science et la littérature s'avancent d'un pas rapide à la suite des maîtres étrangers qui leur ont donné un premier essor, ou qui leur servent encore de modèles.

Il existe à Moscou cent vingt presses, plusieurs riches librairies étrangères, parmi lesquelles on distingue celle de M. Semen, et plusieurs sociétés scientifiques qui ont déjà amassé d'importantes collections. L'université, fondée par l'impératrice Élisabeth en 1755, réorganisée par Alexandre en 1804, compte un millier d'élèves, et plusieurs de ses professeurs sont des hommes très distingués. L'un d'eux, M. Schewireff, publie depuis deux ans environ une revue mensuelle intitulée le Moscovite, dont le succès s'accroît de jour en jour. Le but des fondateurs de ce recueil, qui a l'étendue matérielle des revues anglaises les plus compactes, est de faire connaître tantôt par des traductions, tantôt par des critiques et des analyses, les principales productions de la

littérature étrangère, et d'éveiller, de propager, par des recherches historiques ou biographiques et des chants populaires, le culte des souvenirs nationaux et le sentiment de la poésie russe. Le Moscovite rallie à cette double pensée une jeunesse studieuse, intelligente, et animée d'un vif sentiment de patriotisme. Plusieurs de ses collaborateurs ont voyagé dans les pays étrangers ; ils en ont étudié les langues, les mœurs, les œuvres littéraires et scientifiques, et, tout en conservant une profonde prédilection pour leur sainte cité de Moscou, pour ses souvenirs et ses monumens, tout en parlant avec enthousiasme des progrès de leur terre natale, des qualités de leur nation et de son avenir, ils n'en rendent pas moins justice au mérite des autres peuples, à leur gloire, à leur génie. Ils recherchent avec avidité les publications de l'Allemagne, de la France et de l'Angleterre. La censure russe, si sévère à l'égard du public, s'adoucit en faveur des hommes qui portent dans le domaine de la science un caractère officiel. Tout professeur peut avoir la plupart des livres mis à l'index ; il suffit qu'il les demande pour lui-même par écrit. Je me souviens de mainte heure charmante passée avec le directeur du Moscovite et quelques-uns de ses amis. Je n'avais rien à leur apprendre, ni sur notre littérature actuelle ni sur nos principaux écrivains : ils connaissaient nos productions les plus récentes et les jugeaient avec une rare délicatesse ; et moi, que de questions j'avais à leur faire, que de renseignemens à leur demander ! Je me rappelle surtout une heureuse soirée où nous nous trouvâmes réunis à la campagne, dans la maison d'un jeune romancier. Au milieu d'une verte pelouse, sous les rameaux des tilleuls en fleurs, les poètes russes me racontaient tour à tour leurs études, leurs travaux, leurs pensées. On eût dit une églogue antique transportée sous le ciel de Moscou. L'un d'eux, M. Kamékoff,

nous lut ces vers, qu'il voulut bien ensuite me transcrire. C'était une chose curieuse pour moi d'entendre ainsi parler de Napoléon à quelques lieues de la ville qu'on avait incendiée devant lui, et d'écouter au sein de la Russie ce dithyrambe adressé à l'Angleterre, au moment où les vaisseaux anglais allaient envahir les rives d'un nouvel empire.

NAPOLÉON.

« Ce n'est pas la force des peuples qui t'a élevé, ce n'est pas une volonté étrangère qui t'a couronné. Tu as régné, combattu, remporté des victoires, tu as foulé la terre de ton pied de fer, tu as posé sur ta tête le diadème formé de tes mains, tu as sacré ton front par ta propre puissance.

« Ce n'est point la force des peuples qui t'a terrassé, on n'a pas vu paraître un rival égal à toi ; mais celui qui a mis une borne à l'Océan, celui-là a brisé ton glaive dans le combat, fondu ta couronne dans un saint incendie, et recouvert de neige tes légions.

« Elle s'est éclipsée, l'étoile des cieux obscurcis. La grandeur humaine est tombée dans la poussière. Dites-moi, un nouveau matin ne brille-t-il pas à l'horizon ? Une nouvelle moisson ne renaîtra-t-elle pas de cette cendre ? Répondez ; le monde attend avec effroi et avidité une pensée et une parole puissante. »

À L'ANGLETERRE.

« Île pompeuse, île de merveilles, tu es l'ornement de l'univers, la plus belle émeraude dans le diadème des mers !

« Redoutable gardien de la liberté, destructeur de toute force ennemie, l'Océan répand autour de toi l'immensité de ses ondes !

« Il est sans fond, il est sans bornes, il est ennemi de la terre ; mais humble et soumis, il te regarde avec amour.

« Patrie de la sainte liberté, terre fortunée et bénie ! quelle vie dans tes innombrables populations ! quel éclat dans tes riches campagnes !

« Comme elle est éclatante sur ton front, la couronne de la science ! Comme ils sont nobles et sonores, les chants que tu as fait entendre à l'univers !

« Toute resplendissante d'or, toute rayonnante de pensée, tu es heureuse, tu es riche, tu es pleine de luxe et de force.

« Et les nations les plus lointaines, tournant vers toi leurs regards timides, se demandent quelles seront les lois nouvelles que tu prescriras à leur destin.

« Mais parce que tu es perfide, mais parce que tu es orgueilleuse, mais parce que tu mets la gloire terrestre au-dessus du jugement divin ;

« Mais parce que, d'une main sacrilége, tu as enchaîné l'église de Dieu au pied du trône terrestre et passager :

« Il viendra pour toi, ô reine des mers ! il viendra un jour, et ce jour n'est pas loin, où ton éclat, ton or, ta pourpre, disparaîtront comme un rêve.

« La foudre s'éteindra dans tes mains ; ton glaive cessera de briller, et le don des lumineuses pensées sera retiré à tes enfans.

« Et, oubliant ton royal pavillon, les vagues de l'Océan bondiront de nouveau, libres, capricieuses et sonores.

« Et Dieu choisira une nation humble, pleine de foi et de miracles, pour lui confier les destins de l'univers, la foudre de la terre, et la voix du ciel ! »

Ai-je besoin de dire que cette nation humble, pleine de foi et de miracles, dont parle le poète, est la nation russe. C'est une pensée que j'ai souvent entendu exprimer en Russie, dans les salons comme dans les sociétés universitaires. Les Russes n'hésitent pas à s'attribuer une mission de régénération sociale et l'empire du monde. À Pétersbourg, ils regardent vers l'avenir avec la confiance que leur donnent le rapide et prodigieux développement de leur jeune capitale et l'auréole du pouvoir. À Moscou, c'est le cœur même de la nation qui se nourrit d'espérances gigantesques dans le sanctuaire de sa foi et de son histoire, dans l'enceinte des murs qui ont arrêté le glaive des Tartares et les foudres de Napoléon.

X. Marmier.

III

LA RUSSIE.

III.

LE COUVENT DE TROÏTZA. — LE CLERGÉ RUSSE.

Il y a douze grands couvens à Moscou ; il y en a à Pétersbourg, à Kieff, à Smolensk, dans toutes les villes et toutes les provinces de l'ancien empire russe. De ces nombreux couvens d'hommes et de femmes, fondés par des princes, enrichis par des dons multi-

pliés, illustrés par des traditions pieuses, il n'en est pas un qui jouisse d'une aussi grande célébrité que celui de Troïtza. La légende religieuse lui donne un caractère auguste, l'histoire un nom glorieux. Le peuple le nomme avec vénération comme un des sanctuaires de sa foi, et avec amour comme un rempart de son pays.

Le couvent de Troïtza fut fondé au milieu du xiv siècle par saint Serge, l'humble anachorète dont toute la vie est une longue suite de miracles. Les miracles éclatent même avant sa naissance. Sa mère enceinte s'en va un jour à l'église. « Au moment où le prêtre allait lire l'Évangile, dit le naïf biographe du saint, le métropolitain Philarète, l'enfant qu'elle portait dans son sein jette un cri, et le répète après la communion, si fort que toute l'assemblée l'entend. L'enfant vint au monde connaissant déjà les commandemens de l'église et les règles de l'abstinence. Quand sa mère prenait une nourriture trop substantielle, l'enfant refusait son sein comme pour lui reprocher sa faute, et il le refusait également les jours de jeûne et de carême. » On le mit à l'école avec son frère, qui fit de rapides progrès. Quant à Serge, il ne put entrer dans la science du monde : son maître le punit, ses camarades se moquèrent de son ignorance ; il s'efforça de suivre les leçons qu'on lui donnait, et ne parvint pas même à apprendre à lire. Un vieillard inconnu, vêtu d'une robe de moine, qu'il rencontra par hasard dans les champs, et à qui il raconta avec douleur les vaines tentatives qu'il avait faites pour s'instruire, prononça une prière avec Serge et lui remit un morceau de pain bénit en disant : — Je te donne ceci comme un signe de la grace de Dieu et de l'entendement des saintes Écritures. Puis il le reconduisit chez ses parens et lui ordonna de lire un psaume. L'enfant n'osait, le vieillard insista ; le petit Serge se soumit enfin à

l'épreuve, prit le livre qui lui était indiqué, et le lut couramment. Le vieillard disparut en disant que cet enfant serait un jour le temple de la sainte Trinité. À partir de ce jour, Serge se livra avec ardeur à l'étude des Écritures ; il jeûna, pria, se macéra le corps, malgré les remontrances de sa mère, qui le conjurait de ménager ses forces. Son père, qui était un riche et puissant boyard de Rostow, fut ruiné par une invasion des Tartares, et se retira avec sa femme dans un couvent. Serge s'en alla, suivi de son frère, au milieu d'une forêt épaisse, éloignée de toute habitation ; puis il construisit, à quelque distance d'un ruisseau, une hutte pour lui servir de demeure, et une église qu'il consacra à la sainte Trinité. Telle fut l'origine du riche couvent de Troïtza (Trinité). Bientôt le frère de Serge le quitta ; le saint resta seul dans sa sombre retraite comme un anachorète de la Thébaïde, exposé à la faim, à la soif, aux rigueurs du froid et aux attaques des bêtes féroces. À l'âge de vingt-quatre ans, Serge se fit sacrer prêtre par un abbé qui vint le voir. Il soutint vaillamment les combats de la chair, la lutte des passions, se jetant à genoux chaque fois qu'il sentait une tentation mondaine s'éveiller dans son cœur, et se confiant à Dieu en face de tout danger. Un jour il rencontra dans le bois un ours affamé, et lui présenta un morceau de pain. L'ours se traîna à ses pieds, accepta la pauvre nourriture du solitaire, et revint de temps en temps lui faire une humble visite.

Cependant l'odeur de sainteté du cénobite se répandit dans les environs ; des hommes pieux vinrent le trouver et lui demander la permission de s'associer à sa vie austère. Il se forma autour de lui une communauté de douze religieux, qui se bâtirent des cellules à l'imitation de la sienne, et le choisirent pour leur supérieur. Cette communauté récitait dans la petite église les matines, les vêpres, les cantiques ; l'office divin terminé, Serge se livrait

avec un dévouement infatigable aux plus rudes travaux. C'était lui qui fendait le bois pour les autres frères, portait le grain au moulin, pétrissait la pâte, allait puiser de l'eau pour les cellules, et cousait les vêtemens et les chaussures nécessaires à la communauté. Investi par un vote unanime de la dignité de supérieur, il ne changea rien à ses modestes habitudes ; il travaillait plus que tous les autres religieux, ne prenait que la nourriture la plus chétive, et ne portait que le plus mauvais vêtement. Il soutenait par son exemple leur courage, qui, de temps à autre, vacillait, et relevait leur piété par ses exhortations. Une fois la communauté se trouva dans un état de disette effrayant ; elle n'avait plus ni pain, ni grain, et n'avait pris depuis deux jours aucun aliment. Serge se mit en prières, et le lendemain un inconnu lui envoya d'abondantes provisions. Une autre fois la communauté se plaignit de l'éloignement d'un ruisseau dont l'eau servait aux besoins du monastère ; Serge s'en alla dans la forêt, trouva au pied d'un arbre un peu d'eau de pluie, la bénit, et il en jaillit une source féconde, la même que l'on voit encore aujourd'hui. Quelque temps après, il ressuscita un enfant par ses prières, il guérit un boyard de ses accès de rage. Alors il devint célèbre au loin et fut invoqué de toutes parts. Les pélerinages commencèrent ; les dons affluaient dans la pauvre communauté. La forêt, jusque-là si déserte et si sauvage, fut percée de côté et d'autre, traversée par des grandes routes, et des villages s'élevèrent autour des cellules. Une nuit que Serge était en prières, il entendit une voix qui l'appelait par son nom ; il ouvrit la fenêtre, aperçut au ciel une lueur extraordinaire, et devant lui une grande quantité d'oiseaux ; la voix mystérieuse lui dit : — Serge, Dieu a exaucé les prières que tu lui adresses pour tes frères ; le nombre de tes disciples égalera celui de ces oiseaux. — Peu à peu la communauté, agrandie, enrichie,

s'organisa selon les règles des couvens, d'après les avis du patriarche de Constantinople. Déjà elle donnait l'hospitalité aux pèlerins, et distribuait aux pauvres le superflu des offrandes qu'elle recevait de toutes parts, quand tout à coup la guerre éclata ; les Tartares, conduits par un chef redoutable, envahirent la Russie. Le grand-duc Dmitri Ivanovitsch consulta Serge sur ce qu'il devait faire. L'homme de Dieu, après s'être mis en prières, lui dit de prendre avec confiance le commandement de ses troupes, et de marcher au-devant de ses ennemis. Pendant que la bataille s'engageait entre l'armée du grand-duc et les hordes tartares, Serge priait comme Moïse sur la montagne. Le duc remporta une victoire éclatante, et pour témoigner sa reconnaissance à Serge, à qui il attribuait le succès de ses armes, il dota de plusieurs domaines le couvent de Troïtza.

La vie du saint fut signalée par une foule d'autres miracles ; mais nous ne suivrons pas plus loin la légende, légende déjà bien longue, qui nous a paru cependant offrir quelque intérêt comme expression des croyances pieuses de tout un peuple, comme tableau fidèle de la fondation et des progrès d'une grande institution. Saint Serge mourut en 1391, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Après sa mort commence une autre légende, celle du couvent qu'il a fondé. Celle-ci se continue, d'année en année, avec le même mélange de réalité et de merveilleux. Les Russes croient à la toute puissante efficacité des reliques de saint Serge, ils regardent son couvent comme un asile assuré contre tous les fléaux, et le prouvent tantôt par des faits authentiques, tantôt par de naïves traditions. L'ancienne et la nouvelle chronique de Troïtza forment à présent toute une histoire populaire qui se détache parfois sur l'histoire générale de la nation comme une image dorée de Byzance sur les murs sombres d'une vieille église

et tout à coup s'y rejoint par une action éclatante ou un lien miraculeux.

En 1421, le corps de saint Serge fut enlevé à la tombe pour être déposé dans une châsse, et, si on en croit la sainte chronique, après avoir été enseveli pendant trente années dans la terre, n'avait pas subi la moindre altération. En 1609, une armée de Polonais, conduite par Sapieha et Lissowski, assiégea le couvent ; la main de Dieu, qui protégeait les moines, émoussa les dards des Polonais, fatigua leur courage. Après seize mois d'attaques continues, d'assauts réitérés, ils se retirèrent tout honteux, n'ayant pas même pu franchir les remparts qui entourent le saint monastère. Ils portèrent leurs armes d'un autre côté, et le supérieur de Troïtza fit vendre les vases d'or et d'argent amassés dans le couvent, pour payer la solde des troupes qui essayaient de résister à l'invasion. — Les Polonais s'emparèrent de Moscou ; les religieux de Troïtza, par leurs exhortations, ranimèrent le courage des Moscovites et employèrent leurs dernières ressources à rassembler un nouveau renfort de troupes, à réunir des armes et des munitions. Les Polonais, vaincus sur plusieurs points, cernés de toutes parts, poursuivis avec ardeur, gardèrent pourtant leur conquête. Moscou, au désespoir, appela à son secours les hordes tartares, qui arrivèrent dans le pays comme alliés, et le ravagèrent comme d'implacables ennemis. Le généreux cloître de Troïtza, poursuivant sa noble mission, leur envoya, pour apaiser leur avidité, les ornemens de ses autels, les vêtemens de ses prêtres : c'était tout ce qui lui restait. Les Tartares, par un sentiment de délicatesse ou de piété qu'on ne se serait pas attendu à trouver parmi eux, refusèrent les dons des moines. Quelque temps après, les Polonais évacuèrent le pays. Trois ans plus tard, ils revinrent de nouveau assiéger le cloître miraculeux qui avait déjà lassé leur patience,

essayant de s'en emparer par la ruse et la trahison, et furent comme la première fois forcés d'abandonner ces remparts infranchissables. — C'est dans les murs de Troïtza que Pierre-le-Grand se réfugia avec son frère Jean tandis que la révolte des Strélitz éclatait avec des cris de mort à la porte de son palais. C'est dans ces murs que les empereurs et les impératrices de Russie viennent tour à tour chercher les sages conseils de la sagesse ou le repos de la religion. — Sur la fin du xviii siècle, la peste ravagea la ville, les environs de Moscou, et n'atteignit pas les domaines de Troïtza. Soixante ans plus tard, le choléra, plus cruel encore que la peste, porta pendant plus de quatre mois la mort et la désolation à Vladimir, à Jéroslaw, à Moscou, et le fléau s'arrêta encore à dix lieues de là, aux portes du couvent. Voici un autre fait qui n'ajoute pas peu à la gloire de Troïtza : quand les Français se furent emparés du Kremlin, disent les paysans russes, un de leurs régimens se dirigea vers Troïtza, bien décidé à s'emparer du couvent et à le piller ; mais Dieu ne permit pas à ces soldats impies de reconnaître la route qu'ils devaient suivre, il troubla leur intelligence et fascina leurs regards. Après avoir erré tout un jour sur le chemin qui leur était indiqué, ils se retrouvèrent le soir, accablés de fatigue, sous les murs de Moscou. Une main invisible leur avait dérobé l'église de Saint-Serge et les avait égarés dans les plaines de neige. Nul autre régiment, après celui-ci, n'osa recommencer cette difficile tentative.

Tant de merveilles ne se sont pas opérées à Troïtza sans éveiller dans le cœur des souverains ces sentimens de piété fastueuse qui se manifestent par des actes de munificence. Ceux-ci ont agrandi ses domaines, ceux-là lui ont donné à pleines mains, comme des rois d'Orient, des perles et des rubis. Au xv siècle, le couvent de Saint-Serge, naguère encore si pauvre et si obscur,

était propriétaire et maître de plus de cent mille paysans. Un ukase de Catherine II l'a dépossédé de cette propriété ; mais il lui est resté des maisons, des fermes, des enclos, et en comptant le produit de ses terres et des offrandes des pèlerins on évalue le revenu annuel du cloître à environ 300,000 fr.

Rester à Moscou sans aller à Troïtza, c'est rester à Naples sans monter au Vésuve, à Londres sans descendre sous les voûtes du Tunnel, à Stockholm sans gravir les sentiers pittoresques du Mosebacken. Troïtza est le premier nom que les Russes citent aux voyageurs et l'un des premiers édifices qu'ils lui signalent après le Kremlin. « N'irez-vous pas à Troïtza ? me dit un de ces bons Moscovites qui s'était fait avec une parfaite gracieuseté mon cicérone. — Oui, sans doute, j'y pense depuis que je suis ici. » Et le lendemain il arrivait à la porte de mon hôtel avec une large voiture à six chevaux, un postillon en tête, un cocher sur le siége, deux de ses amis à côté de lui, et les coffres remplis de verres, d'assiettes, de provisions de toute sorte. « Que dirait l'humble saint Serge, lui demandai-je, s'il nous voyait aller ainsi en pèlerinage à son couvent, avec ces bouteilles de vin de Champagne et ces pâtés de Moscou ? — Saint Serge, me répondit-il avec l'accent de l'humilité chrétienne, était un homme de Dieu, et nous autres nous ne sommes que de pauvres gens du monde assujétis encore aux besoins matériels ; d'ailleurs, quand vous entrerez dans nos auberges, vous verrez que nous n'avons pas pris une précaution tout-à-fait inutile. »

Nous voilà donc roulant vers Troïtza par une large chaussée, que l'on compte au nombre des belles routes de Russie, ce qui me donna une terrible idée des autres, car à chaque instant nous étions ballottés d'ornière en ornière. Mais si les ingénieurs n'ont

pu vaincre les aspérités, ni aplanir les ondulations de cette prétendue chaussée, la piété en a fait un des chemins les plus animés qui existent. Tous les jours, la route de Troïtza est sillonnée par des flots de pèlerins, des familles entières qui s'en viennent de cent ou deux cents lieues portant le havresac sur l'épaule et s'arrêtant de distance en distance au bord d'un ruisseau pour faire leur modeste repas et prendre un peu de repos. Les femmes marchent pieds nus, un léger mantelet de laine gris sur la tête, un ruban sur les cheveux. Des vieillards à longue barbe s'appuient sur leur bâton et ressemblent de loin à des patriarches, tant ils ont l'attitude imposante et la figure vénérable. Des enfans courent à côté de leur mère, demandant peut-être, comme ceux des croisades, à chaque village qu'ils aperçoivent si ce n'est pas là Jérusalem la sainte. En même temps une longue file de voitures lourdes, grossières, s'avancent péniblement sous le poids de nombreux pèlerins, et d'élégans landaus, de riches berlines emportent au grand trot de quatre vigoureux alezans quelque noble couple dans l'enceinte sacrée du monastère. On dirait une migration de tribus. Les pauvres prient le long de la route et font des signes de croix devant chaque chapelle. Les riches se bercent mollement sur leurs coussins élastiques et parlent du dernier roman qu'ils ont lu, de l'exposition du Louvre, des eaux de Carlsbad ou du chant des bohémiennes. Les pauvres sont en vérité partout les uniques enfans de Dieu. Les riches ne s'occupent des saints et de l'église que lorsque la fantaisie leur en vient, ou lorsque certaines convenances leur en font une loi. De temps à autre, les fidèles piétons qui marchent pieds nus et tête nue sur un sol rude et sous un soleil ardent, tendent une main suppliante vers l'équipage du riche, qui leur jette en courant quelques kopeks et se replonge avec délices dans le sentiment de son bien-être.

Nous traversâmes des villages de serfs pareils à ceux que j'avais vus en venant de Pétersbourg à Moscou ; nous entrâmes dans de vastes auberges où le service de la cuisine est réduit à sa plus simple expression. Il est convenu que les voyageurs auront soin de se pourvoir eux-mêmes de tout ce qu'il leur faut. Le maître du caravansérail leur fournit seulement la table, les chaises, au besoin de l'eau chaude pour faire du thé, et quelques tasses ébréchées. Exiger davantage serait une prétention exorbitante. Les pauvres qui ne craignent pas d'entrer dans la salle puante occupée par la famille de l'aubergiste peuvent prendre leur part, les jours gras, d'une épaisse soupe aux choux, espèce d'olla podrida composée des élémens les plus substantiels, et, les jours maigres, acheter pour quelques kopeks des tartines de pain noir couvertes d'un beurre rance, ou des queues de poissons séchées. Les lois de l'abstinence s'observent ici rigoureusement, et le vendredi ou le samedi on n'obtiendrait pas à beaux roubles comptans, dans une de ces auberges, une aile de poulet, à supposer qu'il y en eût.

Nos chevaux reposés, notre dîner fini, nous remontâmes aussitôt dans notre voiture. Mes trois compagnons de voyage me charmaient par leur entretien. Je ne me lassais pas de les interroger sur l'histoire, sur les mœurs, sur la littérature de leur patrie, et ils répondaient à toutes mes questions avec une complaisance infatigable et une lucidité parfaite. Quelquefois notre causerie errait d'une contrée à l'autre, des institutions de la Russie à celles de la France, et ils parlaient de notre pays avec une grande justesse de raisonnement et une vive sympathie. Vrais Russes de cœur, dévoués avec amour à leur patrie, à sa religion, à ses lois, ils n'en dissimulaient pourtant pas les vices et les défauts ; mais ils voyaient le progrès descendre peu à peu des régions de la

haute société dans l'esprit du peuple, adoucir ses mœurs, combler les lacunes de l'ancienne législation, répandre de toutes parts les germes d'une utile instruction et d'un sage développement. Ils reconnaissaient de bonne foi la barbarie du passé, les imperfections du présent, et regardaient avec confiance l'avenir.

Àvingt werstes de Troïtza, nous mîmes pied à terre et nous entrâmes dans une grotte creusée, il y a quelques années, au sein d'une colline par un moine d'un couvent voisin. Le pauvre religieux s'était imposé ce labeur comme une punition. Il sortait le soir de son cloître, et venait toute la nuit bécher, creuser, charrier le sable et la terre. Il a lui-même ouvert cette demi-douzaine de galeries souterraines, qui s'entrelacent, se croisent comme les allées d'un labyrinthe ; il a porté sur son dos les pierres nécessaires pour les affermir, maçonné leurs parois, élevé leurs voûtes, et il accomplissait cette étonnante tâche le corps chargé d'une ceinture de fer que nous pouvions à peine soulever. Son travail achevé, le religieux est mort, tout tremblant encore de n'avoir pas vécu d'une vie assez austère et murmurant d'une voix inquiète une parole de pénitence. Sa grotte est maintenant en grande vénération. Sa lourde ceinture a été suspendue à la muraille à côté de la crosse en bois sur laquelle il s'appuyait dans ses vieux jours. Des images de saints et de la Vierge ornent le fond des galeries. Tous les pélerins qui vont à Troïtza s'arrêtent là avec un sentiment de piété ; un moine les attend à la porte, et les conduit avec un flambeau de souterrain en souterrain. On se prosterne devant chaque image, et on laisse, en s'en allant, tomber quelque pièce de monnaie dans le tronc de la charité. Le bon moine, en travaillant ainsi pour son salut, s'est rendu utile à ses frères. Il n'est personne qui, en parcourant sa sombre retraite, n'y laisse une

pieuse offrande ou un témoignage de son admiration pour une telle œuvre de foi et de patience.

Le soir, nous arrivâmes à Troïtza. La grande place qui touche aux murs du couvent était couverte de tentes, de boutiques en planches, d'échoppes portatives. On dirait la place de Leipzig à la foire de Pâques. Seulement ces tentes et ces échoppes ne sont pas remplies, comme celles de Leipzig, des plus belles productions de l'industrie allemande et française. On n'y trouve que des étoffes communes, des ustensiles de ménage, des étalages de boulanger et de boucher, et des amas de jouets en bois et en carton, pour que les enfans emportent aussi un doux souvenir de Troïtza. Les prières des chapelles venaient de finir quand nous traversions la grande place, le cloître était fermé, et les allées pratiquées entre les boutiques, les rues voisines, la plaine entière, étaient inondées de pélerins, les uns assis par terre, comme une famille nomade, sous un lambeau de toile posé sur un piquet, d'autres savourant un verre d'eau-de-vie ou une tasse de thé dans une taverne ouverte à tous les vents ; ceux-ci regardant avec une sainte avidité les images en bois et en porcelaine qui représentent les miracles de saint Serge ou de saint Nicolas, ceux-là s'arrêtant de préférence devant les tables chargées de fruits et de légumes. Une foule bigarrée errait au milieu de ces richesses terrestres et marchait de tentation en tentation. Le marchand, debout devant sa boutique, haranguait les passans, et les tirait par les pans de leur habit ou les plis de leur robe pour les forcer à voir ses denrées. Le vendeur d'eau-de-vie agitait ses verres et ses bouteilles ; le boucher balançait fièrement son grand couteau et offrait à tout venant un quartier de bœuf ou de mouton. C'était un tumulte, un tourbillon de gens de tout âge et de toute classe, religieuses en robe noire, paysannes aux longs cheveux flottant sur les épaules,

pauvres en haillons, femmes du monde coquettement parées ; un mélange de cris et de paroles au milieu duquel on entendait tout à coup retentir l'horloge du cloître, vibrant comme une voix austère pour rappeler à cette foule insouciante la fuite du temps et la pensée de Dieu.

En me mêlant avec mes compagnons de voyage à cette cohue bruyante, j'aperçus au milieu des magasins d'images et de médailles une boutique de libraire où l'on vendait une traduction de Shakspeare et quelques-uns de nos romans du xviii siècle, ce qui me sembla bien profane pour un tel lieu. Des groupes de bohémiennes plus profanes encore s'en allaient çà et là en vraies mécréantes, sans faire un signe de croix, sans murmurer une seule prière, épiant une occasion de larcin, et jetant quelquefois sur leur passage, par le murmure de leur voix ou l'éclair de leurs sombres prunelles, d'affreux sortiléges. L'une d'elles m'arrêta et voulut absolument me dire la bonne aventure. Elle était jeune et belle, et je me trouvais déjà très heureux de contempler la coupe gracieuse de sa figure légèrement bronzée, ses grands yeux noirs pétillant sous de longs cils, ses boucles de cheveux qui s'échappaient des plis d'un foulard trop étroit pour les contenir, et sa taille élégante, dont un tartan, jeté négligemment sur l'épaule, ne dérobait qu'à demi les légères proportions. Je lui abandonnai donc très facilement ma main ; elle la retourna, la regarda, consulta une vieille sorcière qui l'accompagnait et lui servait sans doute de guide dans cette belle science de la divination ; enfin elle m'annonça le plus charmant avenir. Le moyen après cela que je ne sois pas parfaitement heureux ? C'est la plus jolie fille de Bohême qui s'est portée garant de ma fortune, et il ne m'en a coûté qu'un rouble pour entendre prononcer par une voix si douce une si riante prédiction.

Le lendemain, les cloches sonnèrent dès le matin. Le carillon tinta gaiement dans toutes les coupoles. Au lever du soleil, nous vîmes se dérouler autour de nous une vaste plaine, coupée par de légères collines, parsemée de groupes d'arbres et d'habitations champêtres. Dans un affaissement de terrain est la petite ville de Troïtza, composée presque tout entière de magasins et d'hôtelleries, vivant du passage des pélerins, comme Baden ou Bagnères du séjour des baigneurs. Au centre de la cité s'élèvent les remparts du couvent, ces fiers remparts qui n'ont guère que cinq pieds d'épaisseur et qui ont soutenu pourtant deux siéges opiniâtres. Ils ont quatre à cinq toises de haut, et sont traversés au dedans de leur enceinte par deux galeries couvertes. C'était là que la troupe des religieux se rassemblait au temps des Polonais pour lancer sur ses adversaires les dards acérés et les balles ardentes ; c'est là que, dans les jours pacifiques, les moines vont se promener dans l'intervalle des offices. Au-dessus de cette barrière illustrée par deux victoires, on voit briller les dômes argentés, les coupoles élancées du couvent. Là chaque jour de l'année est un jour solennel ; la fête d'un martyr ou d'un apôtre, d'une vierge ou d'un cénobite, qui se passe ailleurs sans faste et sans bruit, se célèbre à Troïtza par maint carillon joyeux et mainte cérémonie pompeuse. Le calendrier des autres églises n'a qu'un petit nombre de jours vraiment mémorables ; celui de Troïtza est, du 1 janvier au 31 décembre, écrit en lettres d'or.

Au premier appel des cloches, nous vîmes des milliers d'hommes, de femmes et d'enfans sortir de toutes les maisons de la ville, de toutes les boutiques de la place, et se diriger vers la porte du couvent. Nous nous joignîmes à cette multitude, et pour la première fois je mesurai du regard, non sans surprise, l'immense espace renfermé entre les remparts du monastère. Il y a là

neuf églises et une chapelle, trois corps de logis, un palais occupé par l'académie de théologie, et un autre édifice habité en partie par l'archimandrite. Toutes les églises étaient ouvertes, tous les autels éclairés par des lampes d'argent et des cierges, et les reliques exposées à la vénération des fidèles. Dans la cathédrale, l'archevêque lui-même officiait, l'encens fumait, les moines chantaient ; les parois d'or et d'argent de l'iconostase, les couronnes de diamans des images de saints, étincelaient à la lueur de cent bougies. L'archevêque, la mitre en tête, s'avança entre deux prêtres revêtus comme lui de chappes éblouissantes, et traversa la nef portant à chaque main un candélabre d'or qu'il tournait de côté et d'autre pour bénir le peuple. Les moines étaient rangés sur des stalles à droite et à gauche du sanctuaire, et chantaient en chœur le Kyrie eleison. Il me sembla que pour des hommes qui ont fait vœu d'abstinence et qui chaque jour répètent les prières les plus humbles, ils avaient la figure bien riante et le regard bien animé. Tous portent une longue barbe arrangée avec soin ; leur chevelure, partagée sur le front en deux bandeaux, tombe en grosses boucles sur les épaules ; on dirait qu'elle sort des mains du coiffeur. Une longue robe noire leur descend jusque sur les talons ; quelques-uns la font faire en étoffe de laine, d'autres en velours. Avec ce vêtement féminin, ces cheveux si artistement bouclés, beaucoup de petits novices qui n'ont point encore de barbe au menton ressemblent parfaitement à de jeunes filles. Ceux qui ont la physionomie plus mâle ne sont guère plus imposans. Tous ces moines paraissaient en général fort peu édifiés eux-mêmes de la cérémonie religieuse à laquelle ils prenaient part, et ils chantaient avec distraction, comme des gens qui accomplissent une tâche journalière plutôt qu'un acte de piété. Un seul (mais celui-là n'est plus moine, c'est leur chef actuel, leur archimandrite) se

distinguait entre tous par son attitude sérieuse, par la majesté de sa démarche, le recueillement de sa physionomie. Il était jeune encore et d'une beauté tout orientale : une barbe noire comme de l'ébène, des yeux noirs, un étonnant mélange de fierté et de douceur dans tous les traits, une expression d'audace vaincue dans le regard et de résignation virile sur les lèvres : Faust converti ou Manfred repentant. On dit que son enfance s'est passée dans un palais, qu'il a trouvé près de lui, tout jeune, au milieu du monde, les rêves trompeurs qui devaient le séduire et le péril qu'il n'était pas assez fort pour affronter. On dit que son cœur a fait un doux et triste roman. À Dieu ne plaise que j'arrache d'une main profane le voile mystérieux qui recouvre à présent cette vie agitée. Le noble prêtre a cherché dans les murs du couvent un refuge à ses angoisses, et dans l'exercice des devoirs religieux une consolation à ses regrets. Puisse la paix du ciel descendre comme un baume salutaire dans tous les replis de son ame ! Rien qu'à le voir, on éprouve ce sentiment de sympathie qu'inspire une douleur dignement supportée, et quiconque a causé avec lui a été pénétré des graces de son esprit et de l'onction de sa parole.

Tandis que je le regardais avec une curiosité pleine de respect, les moines continuaient leur chant monotone, auquel se mêlaient de temps à autre les voix d'un chœur d'enfans qui produisaient un effet charmant. L'archevêque redescendit le long de la nef sur un tapis de pourpre, puis remonta à l'autel. La foule s'écarta à son approche, se resserra dès qu'il se fut éloigné, se pressa et s'étendit jusque dans le chœur, faisant des signes de croix, murmurant à voix basse d'inintelligibles prières, se jetant la face contre terre. Selon la loi de l'Évangile, tous les rangs ici sont confondus. Le grand seigneur avec ses plaques en diamans est debout au milieu des paysannes, la femme du monde se voit en-

tourée de moujiks. Il n'y a de siéges réservés que pour le prélat et les prêtres. Ce mélange produit un désordre qu'on ne remarque pas dans nos églises catholiques ; c'est à qui s'approchera le plus près de l'autel et des reliques, et le plus fort ou le plus hardi est le plus heureux. Le bras robuste de l'ouvrier écarte les petites mains délicates qui essaient de lui fermer le passage ; le pauvre en haillons franchit intrépidement tous les obstacles pour jouir des magnificences de l'église. On se heurte, on se coudoie, on se précipite vers l'autel avec une ardeur sauvage. C'est une effervescence de piété déréglée, un tumulte qui ressemble à celui d'un spectacle populaire.

La messe terminée, une partie de cette assemblée orageuse se retira, comme fatiguée de la lutte ; mais des centaines de gens étaient encore là, qui attendaient l'archevêque au sortir du sanctuaire pour lui baiser les mains et se prosterner devant lui. Pour moi, je m'éloignai en silence, comparant cet office de la religion grecque à ceux de notre religion, à ces messes d'une pauvre église de village, célébrées avec tant de simplicité et de recueillement devant une communauté qui suit en silence les mouvemens du prêtre, qui se lève à l'Évangile comme pour attester hautement les règles de sa foi, et tombe à genoux, la tête penchée vers la terre, les mains jointes sur la poitrine, au son de la clochette qu'une main d'enfant agite sur les marches de l'autel.

L'heure du dîner venait de sonner. Nous entrâmes dans le réfectoire, où tous les moines étaient assis sur deux lignes parallèles. On leur servit une soupe de gruau, du poisson, des légumes et des cruchons de quass. Il me parut que c'était un repas assez comfortable ; seulement les convives étaient d'une saleté repoussante. Dans une chambre voisine, on servait un dîner à peu près

semblable à une douzaine de religieuses qui étaient venues là en pélerinage, et, sous une longue voûte sombre et humide, plusieurs pauvres se partageaient les chaudières de soupe et les morceaux de pain noir que la charité du couvent leur distribue chaque jour.

La demeure des moines est spacieuse et élégante. Le mot de cellule est trop modeste pour en donner une juste idée. Chacun d'eux a pour lui seul une chambre à coucher, un cabinet qui lui sert d'oratoire, et un salon de réception. J'ai trouvé là des tapis étendus sur le parquet, des canapés, des gravures assez mondaines, et des livres ; mais ces livres ne donnent pas, à vrai dire, une haute idée de l'instruction des religieux. Plusieurs pauvres prêtres d'Islande ont dans leur misérable cabane des ouvrages français, allemands, danois. Dans le salon si paré et si coquet des moines de Troïtza, je n'ai vu que des ouvrages russes, des recueils de sermons, des traités de théologie, et quelques dissertations d'histoire.

Troïtza est pourtant le siége d'une de ces académies ecclésiastiques qui remplacent en Russie nos séminaires. Elle fut fondée à Moscou en 1673, sous le règne du tsar Théodore, frère aîné de Pierre-le-Grand. Ce n'était d'abord qu'une simple école destinée à raviver les études du clergé, qui, par suite des troubles politiques, étaient tombées dans un déplorable état de décadence. Dix ans après, cette école fut agrandie et honorée du titre d'académie. Ses élèves furent investis de plusieurs priviléges notables ; ils ne reconnaissaient d'autre juridiction que celle de leurs maîtres, et pendant tout le temps de leurs études ils ne pouvaient être arrêtés que sur l'accusation d'un crime capital. Les professeurs venaient pour la plupart de la Grèce ; quelques-uns d'entre

eux, choisis par le patriarche de Constantinople, étaient des hommes d'une vraie distinction, et rendirent d'importans services au pays où ils étaient appelés. Les leçons se faisaient en grec et en latin.

En 1814, toutes les écoles du clergé ayant subi une nouvelle réforme, celle de Moscou fut transportée à Troïtza. On y compte à présent quinze professeurs et cent trente élèves. Cette académie ecclésiastique possède une bibliothèque de dix-huit mille volumes environ, parmi lesquels on remarque une collection de Bibles dans toutes les langues connues, et un Pentateuque hébreu écrit sur parchemin en 1142. La durée des études à l'académie est de quatre années. Les deux premières sont consacrées à l'enseignement de la philosophie, de ses divers systèmes et de son histoire, de la littérature moderne et ancienne, nationale et étrangère, de l'histoire des autres peuples et de celle de Russie. Les élèves doivent en outre suivre le cours de statistique, de géographie ancienne et moderne, de mathématiques, de sciences naturelles, de langues grecque, française, allemande. Pendant les deux autres années, ils étudient la théologie dogmatique, le droit canon, la polémique, l'exégèse, l'archéologie biblique et ecclésiastique, et l'hébreu. Ce programme d'études est assez large, malheureusement il est restreint dans l'exécution par toutes les réserves politiques, historiques, religieuses, qui entravent l'éducation en Russie, et surtout l'éducation du clergé. L'académie est d'ailleurs placée en dehors des attributions du ministère de l'instruction publique. Elle est régie par une conférence ecclésiastique soumise à l'inspection immédiate du métropolitain de Moscou. Elle a sous sa dépendance quarante-une écoles de paroisse, quarante-une écoles de district, et neuf séminaires secondaires. Ceci m'amène à parler de l'organisation du clergé russe. Il est divisé

comme on sait en deux classes, désignées sous les noms de clergé noir et de clergé blanc.

Le clergé noir est celui qui se consacre aux pratiques de la vie religieuse dans l'enceinte des couvens. Tous les moines, à quelque ordre spécial qu'ils appartiennent, portent une robe noire appelée talar, un grand chapeau noir, rond, sans ailes, recouvert d'un voile noir pareil à celui d'une femme. La plupart entrent dès leur jeunesse dans le cloître, y reçoivent leur éducation, et montent de grade en grade. Les moines seuls peuvent arriver aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Ils justifient ce privilége par des études plus larges et plus fortes que celles du clergé blanc, par une existence plus austère, et vouée à un célibat perpétuel.

Les membres du clergé nommé par opposition clergé blanc portent une longue robe brune boutonnée du haut en bas, recouverte d'un talar de la même couleur, à larges plis et à larges manches. Ils laissent, comme les moines, tomber leur barbe sur leur poitrine, et flotter leurs cheveux sur leurs épaules. Leur tête est couverte d'un grand bonnet en velours ordinairement brun, quelquefois rouge, et orné d'une bande de fourrure. Lorsqu'ils officient, ils se revêtent, ainsi que les moines, d'un costume beaucoup plus éclatant. Les richesses de nos églises catholiques ne sont rien, comparées à celles des églises grecques. J'ai déjà parlé de ces couronnes de diamans, de ces bouquets d'émeraudes et de rubis qui ornent les images des saints, de ces lames d'or et d'argent qui recouvrent l'iconostase. Chaque cloître, chaque grande église renferme un trésor, que la foule ne voit qu'en partie aux principales fêtes, mais que l'on déroule avec empressement les autres jours aux regards des curieux. Ce sont les chasubles, les

chapes, les étoles des prêtres, les mitres des hauts dignitaires, tissues d'or et d'argent, parsemées de perles et de pierres précieuses. Une grande salle du couvent de Troïtza est du haut en bas remplie de ces vêtemens splendides, dons des princes et des empereurs, conservés depuis des siècles avec un singulier mélange d'orgueil et de piété. Le moine qui nous conduisait d'armoire en armoire nous regardait de temps à autre, comme pour jouir de notre surprise et de notre admiration. On eût dit une jeune femme étalant avec une joie naïve sa parure de fiancée et ses robes de bal. La robe à laine grossière de saint Serge, placée au milieu de ces richesses orientales comme un monument de l'antique humilité des cénobites russes, fait un étrange contraste avec les tissus d'or et de perles qui l'entourent. Plusieurs hommes du peuple qui s'étaient glissés à notre suite dans la chambre du trésor posèrent avec respect leurs lèvres sur cette robe. Aucun d'eux ne s'avisa de rendre le même hommage à la chasuble éblouissante des archevêques et des métropolitains.

Les prêtres du clergé blanc sortent en grande partie des petits séminaires, où ils ne reçoivent qu'une instruction très incomplète. Ils sont placés dans les paroisses de campagne ou dans les domaines seigneuriaux, et portent le titre de popes. Quelques-uns, ayant étudié dans les académies ecclésiastiques, obtiennent par là le droit d'entrer dans un presbytère plus important, et d'arriver au rang des protopopes, qui remplacent à peu près nos curés de canton. Dès leur entrée en fonctions, tous doivent être mariés ; s'ils deviennent veufs, ils ne peuvent se remarier de nouveau, et sont forcés d'abandonner leurs cures pour se retirer dans un couvent. Aussi n'y a-t-il pas de femme plus choyée que la femme d'un pope russe, et pas un sort n'est plus enviable que le sien dans les conditions obscures de la vie. Elle peut être tant

qu'elle voudra nerveuse et capricieuse : son mari, si rude qu'il soit, se gardera bien de contrarier ses fantaisies. Au moindre danger qui la menace, il a peur de perdre avec elle ses joies paternelles, son toit, sa liberté. La pauvre femme, de son côté, a grand intérêt à ménager les jours de son mari, car, s'il vient à mourir, elle est forcée de quitter l'humble domaine qui entoure le presbytère, et se trouve seule dans le monde, sans ressource aucune et sans autre espoir que celui de rencontrer par hasard quelque jeune prêtre qui, au sortir du séminaire, daigne l'épouser.

Pour se consoler de leur retraite et de leur célibat, les popes qui entrent au couvent après leur veuvage ont une perspective qui leur était rigoureusement fermée tant qu'ils vivaient dans les liens du mariage. Ils peuvent alors aspirer aux titres suprêmes de la hiérarchie ecclésiastique ; mais il est rare qu'ils s'abandonnent à cette pensée ambitieuse, et bien plus rare encore qu'ils la réalisent. Leur savoir est trop borné, leurs habitudes sont trop rustiques, pour qu'ils puissent décemment remplir quelques fonctions élevées. Le progrès qui se manifeste de toutes parts en Russie n'a pas encore pénétré dans les rangs du bas clergé, ou, s'il commence à y pénétrer à présent, on n'en distingue pas encore les résultats. Tels les popes étaient il y a deux siècles, tels ils sont pour la plupart aujourd'hui, incultes et sans élan, conservant des mœurs grossières ou souillés de vices impardonnables. Les Russes reprochent à notre clergé de s'immiscer dans l'examen des questions politiques, dans les actes du gouvernement, et ils ne remarquent pas que, si nos prêtres sont parfois un peu trop ambitieux, les leurs tombent de plus en plus dans une nullité désespérante ; que les nôtres sont les premiers maîtres de l'enfance, les premiers instituteurs du peuple, et que les leurs n'exercent pas la moindre influence sur les communautés

confiées à leur direction ; que notre clergé enfin est souvent à la hauteur des idées les plus avancées de l'époque, et que le leur est en arrière de toutes les classes civilisées de la Russie. Non certes, il n'y a pas de danger que les pauvres popes s'avisent jamais de commenter les articles d'un ukase impérial et d'en entraver l'exécution ; mais leur soumission absolue aux lois du pouvoir temporel n'est point le résultat d'une humilité éclairée : c'est le fait d'une ignorance passive, impuissante et résignée. Dans beaucoup de presbytères, les popes ne se distinguent de leurs paroissiens les plus grossiers que par leur robe et leur coiffure. Le paysan les respecte quand il les voit à l'église ; hors de là, il les traite avec une insultante familiarité. Il y a parmi le peuple russe des sarcasmes particuliers, des proverbes injurieux qui ne tombent que sur les popes, des superstitions qui les offensent et qui se perpétuent de siècle en siècle. Qu'un Russe prêt à entreprendre un voyage rencontre sur sa route un pope, il regarde cette apparition comme de mauvais augure et crache à terre pour détruire l'influence sinistre qui le menace. Qu'on invite à s'asseoir à table un Russe qui a déjà dîné : Croyez-vous, dit-il, que je sois un pope, pour dîner deux fois ?

L'éducation religieuse que les popes donnent aux enfans n'exige pas de leur part de grandes connaissances. Ils remplacent le raisonnement par la prière, l'instruction par les pratiques traditionnelles. À peine un enfant est-il né, qu'au risque de le faire mourir on le plonge trois fois dans l'eau du baptême au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ; à peine a-t-il l'usage de la parole, qu'on l'oblige à se confesser et qu'on l'admet à la communion. Quelquefois même, quand il tombe malade, on lui donne la communion comme un remède temporel. Les pauvres popes ne peuvent pas enseigner ce qu'ils ne savent point. Dans les sémi-

naires, ils ont appris machinalement par cœur quelques résumés d'histoire et de géographie en latin et en russe sans y recueillir aucune idée. Ils s'en tiennent à la lettre même des leçons qu'on leur donne et ne poussent pas plus loin leurs investigations ; les dogmes de l'église leur sont expliqués avec une précision minutieuse, systématique, et quand ils subissent un examen, ils n'ont qu'à répéter mot pour mot les réponses qu'ils ont dû graver dans leur mémoire ; il ne leur est pas permis de s'écarter de la ligne rigoureuse qui leur est tracée, de se laisser aller à une fantaisie de symbole ou de dissertation. Un jeune écrivain allemand qui a passé plusieurs années en Russie cite un curieux exemple d'un de ces examens. Les jeunes séminaristes sont réunis autour d'une urne qui renferme diverses questions écrites en latin ; l'un d'eux prend celle-ci : Quid est angelus ?

Le Prêtre. — Bien ; dites-moi, je vous prie, qu'est-ce qu'un ange ?

L'élève. — C'est un esprit saint qui sert Dieu dans le ciel.

Le Prêtre. — C'est juste. Combien y a-t-il d'anges au ciel ?

L'élève. — Il y en a une quantité qu'il serait difficile d'énumérer.

Le Prêtre. — Pardon ; on peut très bien l'énumérer. Qui d'entre vous peut me dire combien il y a d'anges au ciel ?

Un autre élève. — On en compte douze légions.

Le prêtre. — Et combien dans chaque légion ?

L'élève. — Au temps où la Bible fut écrite, chaque légion se composait de quatre mille cinq cents anges.

Le prêtre. — Prenez la craie et faites-nous sur le tableau cette multiplication.

L'élève multiplie quatre mille cinq cents par douze et montre un total de cinquante-quatre mille.

Le prêtre. — Bien. De quel sexe sont les anges ?

L'élève. — Il serait difficile de le dire au juste.

Le prêtre. — C'est vrai ; mais quelle est leur forme extérieure ? Ressemble-t-elle à celle du sexe masculin ou féminin, ou, pour m'expliquer plus clairement, quels vêtemens portent-ils quand ils se montrent aux hommes ?

L'élève. — Des vêtemens qui tiennent le milieu entre ceux de l'un et l'autre sexe, une sorte de robe flottante.

Le prêtre. — Très bien.

Les popes sont pauvres, et cette pauvreté est une des causes radicales du peu de respect que les paysans leur témoignent, et bien souvent des vices qu'on leur reproche. Ils cultivent eux-mêmes, pour en tirer tout le produit possible, l'enclos et les champs joint à leur presbytère. Ils vivent, comme le paysan, d'une vie de labeur, et, quand ils en trouvent l'occasion, oublient, comme le paysan, avec la cruche de quass et le flacon d'eau-de-vie, le poids de leur misère. Tout en condamnant leur ignorance, leurs habitudes grossières, on ne peut en vérité s'empêcher de regarder avec un sentiment de sympathie et de pitié ces pauvres prêtres sans force et sans pouvoir, humbles d'ailleurs, patiens, et pleins de tolérance. Le simple serf les traite souvent à peu près comme ses égaux, le gentilhomme affecte à leur égard une supériorité dédaigneuse, la loi civile ne leur reconnaît aucun privilége.

Ils peuvent être, comme tous les sujets de l'empire russe, envoyés en Sibérie, dépouillés de leur caractère sacerdotal, et condamnés à servir dans l'armée parmi les simples soldats.

Le clergé noir, qui a fait son éducation dans les couvens, est en général instruit, éclairé, et, sous tous les rapports, beaucoup plus respectable et plus respecté que celui des campagnes, quoique la chronique scandaleuse mêle parfois des cloîtres d'hommes et de femmes à de singulières histoires. C'est ce clergé qui enseigne, qui écrit, et occupe exclusivement les grandes dignités ecclésiastiques. La plus élevée était autrefois celle de patriarche. Au xvi siècle, les patriarches marchaient presque de pair avec les tsars et pouvaient entraver leur pouvoir. L'empereur de Russie n'a plus à craindre une telle rivalité ; il est lui-même le chef souverain, le patriarche de son église. Il la dirige et la gouverne comme bon lui semble. Toutes les affaires ecclésiastiques doivent être, il est vrai, traitées par une sorte de sénat spécial composé de plusieurs prélats, et qui porte le titre de saint-synode. Le président actuel du saint-synode est un colonel de cavalerie aide-de-camp de l'empereur : je laisse à penser ce qu'il reste de liberté au vénérable sénat sous ce régime militaire.

Le plus haut titre qui existe à présent en Russie est celui de métropolitain. Il y a un métropolitain à Moscou, un autre à Kieff, un troisième à Pétersbourg. Les deux premiers ont les siéges les plus anciens ; le troisième occupe, par sa résidence dans la capitale, le plus important. Viennent ensuite les archevêques et évêques de première, seconde et troisième classe. Au-dessous des évêques sont les archimandrites, ou abbés des couvens ; après eux la hiérarchie ecclésiastique compte encore les protopopes, les popes, les archidiacres, les diacres et les sacristains.

Tous les grands dignitaires qui officient dans les églises avec des vêtemens d'or et d'argent, des mitres chargées de perles et de pierreries, et auxquels on prodigue dans la conversation, dans les lettres qu'on leur adresse, les titres de saint et de très saint, ne reçoivent qu'un traitement très modique. Celui des métropolitains ne s'élève pas à plus de 4,000 francs par an, celui des archevêques ne dépasse pas 3,000. On leur assigne, il est vrai, encore une part dans les rentes de certains couvens, on leur donne une maison en ville, une maison à la campagne, et ils perçoivent, comme les simples prêtres, un droit de casuel pour les mariages, baptêmes, enterremens auxquels ils assistent ; mais tout compté, bon an mal an, le revenu du métropolitain ne peut guère être évalué qu'à 30,000 francs, et celui de l'évêque à 10,000.

Plusieurs hommes ont illustré ce clergé par leur savoir et leurs travaux. D'une de ses académies sont sortis le premier poète russe, Lomonosoff, et le premier orateur de l'église russe, Platon. Malgré le haut rang qu'il occupe et la considération qui l'entoure, ce clergé me semble, comme le clergé blanc, isolé du mouvement général de la nation, et comme lui arrêté forcément dans une situation passive et stationnaire. Tant qu'il en sera là, il pourra entretenir le goût des pratiques extérieures chez les fidèles prosélytes de la religion grecque, inculquer à leur esprit la croyance aux miracles et le respect des images saintes ; mais je ne pense pas qu'il exerce une grande influence sur le développement moral et intellectuel du peuple.

Les églises russes sont pour la plupart bâties sur un modèle uniforme. À l'extérieur, elles présentent un édifice carré sur lequel surgit une haute coupole ronde, massive, appuyée sur un rang circulaire de colonnes, surmontée d'une croix posée sur un

croissant, symbole sans doute du triomphe de la religion grecque, de l'asservissement des Mongols et des hordes tartares ; à chaque angle, une coupole plus petite s'élève, peut-être en l'honneur des quatre évangélistes, autour de la grande, qui représente l'image suprême du Christ. Quelquefois il n'y a que trois coupoles représentant la Trinité. Les unes sont peintes en bleu et parsemées d'étoiles d'or comme la voûte du ciel, d'autres argentées, et la plupart dorées. De loin, on les voit s'élancer au-dessus des villes et des villages, scintiller comme une flèche ardente au milieu d'une enceinte de remparts, briller comme une auréole à l'horizon. À l'intérieur s'offre une nef étroite, obscure, coupée par d'énormes piliers et revêtue du haut en bas d'images peintes sur un fond d'or, de figures gigantesques de saints, d'apôtres qui étendent de longs bras et tournent de grands yeux sombres vers l'assemblée. Point de sculptures, le dogme grec les rejette, mais une quantité de tableaux vieillis, noircis, où l'on ne voit que les mains et le visage ; le reste du corps est recouvert d'une plaque d'argent ou de vermeil qui imite les plis onduleux d'un vêtement ; la tête est entourée d'un cercle d'or compact ou de plusieurs rayons de diamans ; le cou et la poitrine sont très souvent parsemés de saphirs, de rubis et d'émeraudes. Devant chacune de ces images sont suspendues des lampes d'argent que l'on allume aux jours de fête, des candelabres où des fidèles font brûler des cierges pour honorer le saint qu'ils invoquent ou pour donner plus d'efficacité à leur prière. Parfois ceux qui accomplissent cette œuvre pie se trouvent à une grande distance du lieu vénéré auquel ils consacrent leur hommage. Quand je partis de Pétersbourg pour Moscou, un Russe, qui venait de gagner un procès, me pria de faire brûler pour lui un cierge devant l'image de la Vierge qui orne la cathédrale de l'Assomption. Il y a des cierges à

tout prix, pour toutes les fortunes et tous les degrés de piété et de reconnaissance. C'est l'église elle-même qui les vend, c'est le sacristain qui en recueille les restes pour les fondre de nouveau.

Mais toutes les richesses qui revêtent les murailles ne sont rien encore, comparées à celles de l'iconostase, haute et large barrière qui s'étend sur toute la longueur de la nef et s'élève parfois jusqu'à la voûte. C'est, comme son nom l'indique, une galerie d'images, ornées seulement de dorures dans les petites églises, couvertes, dans les grandes cathédrales, de tout ce que la dévotion a pu imaginer de plus splendide, et la générosité des empereurs, de plus éblouissant. Il y a trois portes à cette barrière : celles de droite et de gauche s'ouvrent facilement aux curieux ; celle du milieu, qu'on appelle la porte impériale, est presque toujours close : l'empereur et les prêtres qui officient ont seuls le droit de la franchir. Derrière cet iconostase est le sanctuaire. À l'heure de la messe, le prêtre est là devant l'autel qui dit les prières, fait les invocations, mêle dans le calice le pain et le vin. Pendant ce temps, les moines et les autres prêtres chantent dans le chœur. Leur chant n'est pas accompagné comme le nôtre de l'harmonie solennelle de l'orgue et ne se compose pas d'autant de psaumes et de versets. C'est, du commencement à la fin de l'office, la répétition presque continue de deux seuls mots, gospodi pomilui (Kyrie eleison), modulés sur tous les tons, depuis la basse la plus vibrante jusqu'au fausset le plus aigu ; puis une longue prière pour l'empereur et l'impératrice, pour leurs fils et leurs filles, leurs gendres et leurs parens.

Au moment de la consécration, la porte sacrée de l'iconostase s'ouvre ; on aperçoit le prêtre penché sur son calice, le sanctuaire resplendissant d'or et de lumière. Les fidèles se jettent la face

contre terre, se relèvent, se prosternent de nouveau et redoublent leurs signes de croix. Ils n'apportent point de livres de prière à l'église et n'unissent point leur voix au chant des prêtres ; ils répètent seulement à voix basse le Kyrie eleison et manifestent leur piété par des prosternations et des signes de croix continus. La messe finie, le prêtre s'avance au bord de la nef et bénit l'assemblée au nom de la Trinité et de la Vierge, de saint Jean, de saint Joseph et de sainte Anne, de saint Antoine et de saint Nicolas et de tous les saints ermites.

Il n'y a pas de peuple qui reçoive plus de bénédictions sacerdotales que le peuple russe. Il lui en faut pour lui et pour ses alliés, pour les maisons qu'il habite et la terre qu'il cultive, pour ses moissons et ses bestiaux, pour tout ce qu'il fait et tout ce qu'il veut entreprendre. Le 6 août de chaque année, les églises sont pleines de pommes et de poires que les prêtres bénissent. Jusque-là aucun vrai croyant n'aurait osé manger un fruit. À peine la cérémonie religieuse est-elle terminée, que tout le monde se précipite sur les corbeilles arrosées par la main du prêtre. Chacun s'en va les poches et les mains pleines, savourant, dévorant ces fruits consacrés. Ce n'est pas une sensualité grossière qui anime toute cette foule, ce n'est pas un hommage qu'elle rend à la païenne Pomone, c'est un sentiment de foi et de piété qui la domine. Le 6 janvier, on bénit les fleuves et les rivières. Le prêtre s'avance en grande pompe sur le rivage, fait faire une ouverture dans la glace, et y plonge par trois fois une croix en récitant des prières. Aussitôt les femmes accourent avec des vases, des seaux pour puiser cette onde consacrée ; les hommes se la disputent et la boivent à longs traits. On se presse, on se heurte, on s'arrache les verres et les bouteilles. C'est une lutte de plusieurs heures, une lutte entre la force et l'adresse, l'audace et l'ha-

bileté. Une fontaine de vin coulant sur l'une de nos places publiques un jour de fête nationale ne produirait pas plus de rumeur.

Cette même église, qui bénit tant de choses, a aussi ses heures de malédiction. Il y a un certain jour où, dans la cathédrale de Pétersbourg, au milieu d'une assemblée nombreuse, le chantre de l'église qui a la voix la plus éclatante prononce tour à tour les noms des hérétiques les plus célèbres, les noms des hommes qui ont jeté le trouble et le désordre dans l'empire russe : le nom de Boris Godunow, qui usurpa le trône des tsars ; de Mazeppa, le fougueux chef des Cosaques ; de Pugatscheff, qui se fit passer pour Pierre III, et à chaque nom il jette le cri d'anathème, qui résonne sous toutes les voûtes. L'église est ce jour-là resplendissante de lumières et inondée d'encens comme pour une grande fête. Le métropolitain est à l'autel, revêtu de ses habits sacerdotaux ; un chœur d'enfans répète d'un ton plaintif et mélodieux la sentence d'anathème. À peine cette série de condamnations est-elle terminée, que les prêtres recommencent à bénir le peuple et l'état, et tous les princes de la maison de Romanow, depuis le premier tsar de leur race jusqu'à l'empereur régnant, car la religion grecque est une religion de paix et de mansuétude. Les saints qu'elle vénère le plus sont surtout ceux qui ont vécu dans une humble retraite, construit des couvens, pratiqué les pieuses leçons de la charité chrétienne. Elle a dans ses cérémonies des invocations spéciales pour les saints ermites, et l'évangéliste qu'elle préfère, c'est saint Jean, le disciple bien-aimé de Dieu. Je ne connais qu'un seul grand acte de persécution qu'on puisse réellement attribuer à l'église gréco-russe, c'est celle que l'archevêque de Novogorod exerça vers la fin du xv siècle contre la secte juive. Les autres furent l'œuvre d'un gouvernement qui, sous une appa-

rence de zèle religieux, cachait une intention de conquête et une idée de souveraineté absolue. L'église même a mis l'épée dans le fourreau et s'est vouée à une existence passive : elle écrit peu et prêche peu. Du commencement à la fin de l'année, elle répète son cri de miséricorde, son Kyrie eleison, et n'enseigne à ses prosélytes que des pratiques d'humilité. Subjuguée dès les premiers siècles de son origine par le despotisme de l'Orient, et privée par son schisme du puissant appui qu'elle aurait trouvé dans la papauté, elle n'a pu, comme l'église de Rome, se mêler aux grandes agitations sociales du moyen-âge, intervenir dans la cause des peuples et des rois, distribuer des empires et briser des couronnes. Les tsars moscovites ont assoupli le clergé russe à leur volonté, et en ont fait un instrument de leur ambition ou un jouet de leur caprice. Au xvi siècle, Ivan IV, surnommé à juste titre le terrible, chassait les métropolitains de leur siége, jetait en prison ceux qui avaient le courage de condamner ses crimes, pillait les églises, enlevait les trésors des couvens. L'archevêque Levnidas, de Novogorod, ayant refusé de consacrer le quatrième mariage d'Ivan, le farouche grand-duc le fit coudre dans une peau d'ours et déchirer tout vivant par des chiens. Après avoir répudié trois femmes, assassiné son fils, il insultait encore à la religion, en envoyant, comme une suffisante expiation de ses scandales, une aumône aux quatre patriarches d'Orient.

Sur la fin de son règne, ce prince cruel gouvernait le clergé de ses états avec un pouvoir absolu. Il avait enlevé aux évêques leurs priviléges de juridiction, il assemblait lui-même les conciles et décidait en dernier ressort de toutes les affaires spirituelles. Les prélats devaient obéir à ses ordres comme s'ils venaient de Dieu même, et, par un ukase du 12 avril 1552, il institua un tribunal de laïques pour veiller à la moralité des prêtres. L'ordonnance qu'il

rédigea pour ce tribunal est un des documens historiques les plus curieux qui existent. Elle se compose de cent articles, et offre une triste peinture de l'ignorance, de la superstition et de la grossièreté de mœurs de la Russie au xvi siècle. Qu'il nous soit permis d'en citer quelques passages. Nous choisissons de préférence ceux qui se rapportent au clergé, afin de ne pas nous écarter de notre sujet. L'article 4 est ainsi conçu : « Ce n'est point le salut de son ame qu'on va chercher dans les couvens, mais bien le repos et les jouissances corporelles. Les archimandrites traitent dans leurs cellules des convives étrangers ; les moines ont des domestiques ; ils ne rougissent pas de faire venir des femmes ; ils vivent dans la joie et les plaisirs, et dissipent les biens des couvens. Désormais il n'y aura qu'une table dans chaque couvent, les moines devront congédier leurs jeunes domestiques, et s'abstenir de rechercher aucune femme ; ils ne devront avoir ni vin ni hydromel, et ne pourront aller courir les villes et les bourgades pour passer le temps. »

Àl'article 12, il est dit : « Le clergé devra veiller particulièrement à ce que certains abus honteux et dignes du paganisme disparaissent entièrement. Ainsi, lorsqu'un combat judiciaire doit avoir lieu, on voit des sorciers prétendre lire dans les étoiles à qui sera la victoire. Ces hommes de peu de foi ont entre les mains d'absurdes livres aristotéliques et astrologiques, des zodiaques, des almanachs et autres ouvrages qui ne sont remplis que d'une science païenne. Le jour de la Pentecôte, ils versent des pleurs, poussent des cris, se répandent dans les cours des églises, hurlant et sanglotant, frappant des mains et chantant des chansons diaboliques. Le matin du jeudi saint, ils brûlent de la paille et appellent les noms des morts ; les prêtres mettent du sel sur l'autel, et cherchent à guérir les malades avec ce sel. De faux prophètes

courent de village en village, nus, sans chaussure aux pieds, les cheveux épars ; ils tremblent de tout leur corps, se roulent par terre, et racontent des apparitions de saint Anastase et autres. Des troupes de possédés, qui s'élèvent quelquefois jusqu'à cent hommes, tombent tout à coup dans un village, vivent aux frais des habitans, s'enivrent, et finissent par dépouiller les voyageurs. Les enfans des boyards fréquentent en foule les cabarets, où ils perdent tous leurs biens aux jeux de hasard. Les hommes et les femmes vont ensemble aux bains, et l'on a vu des moines ne pas rougir d'y aller avec des nonnes. On achète, dans les marchés, des lièvres, des canards et des coqs de bruyère étouffés ; on mange du sang et des boudins, contrairement aux lois écuméniques ; on suit les usages des Latins, on se rase la barbe, on coupe ses moustaches, on porte des vêtemens étrangers, on jure par le saint nom de Dieu ; enfin, et c'est là ce qu'il y a de plus déplorable, ce qui attire sur un peuple la colère de Dieu, la guerre, la famine, la peste, on se livre à la sodomie. »

Plus loin, la grand-duc ajoute : « De toutes ces coutumes hérétiques, il n'en est pas de plus condamnable que celle de se raser la barbe. L'effusion de tout le sang d'un martyr ne saurait racheter cette faute. Raser sa barbe pour plaire aux hommes, c'est violer toutes les lois, et se déclarer l'ennemi de Dieu, qui nous a créés à son image. » Cent ans plus tard, Pierre-le-Grand voulait obliger les Russes à se raser la barbe. De toutes les réformes qu'il osa tenter, celle-ci était sans aucun doute l'une des plus hardies.

En 1581, Boris Godunow, qui avait besoin de l'appui du clergé pour se faire pardonner le meurtre de son souverain légitime et affermir son usurpation, institua de son autorité privée le patriarcat de Moscou, et consacra lui-même dans l'église du Krem-

lin le prélat investi de cette dignité. « Très saint père, lui dit-il en lui mettant la mitre sur la tête et la crosse dans la main, très digne patriarche, père de tous les pères, premier des évêques de toute la Russie, patriarche de Russie, Wladimir, Moscou, etc., je te donne le pas sur tous les évêques, je te confère le droit de porter le manteau de patriarche, la calotte d'évêque et la grande mitre, et ordonne qu'en tout mon pays tu sois reconnu et honoré comme patriarche et frère de tous les patriarches. » Cette institution, qui n'avait d'autre arbitre que celui du pouvoir temporel, ne devait pas fort embarrasser, comme on le voit, les successeurs de Boris Godunow. Aussi, lorsque Pierre I en vint à songer qu'il ne lui serait pas inutile de joindre à son autorité de tsar l'autorité suprême de patriarche, il n'eut besoin que d'un léger subterfuge pour s'emparer de ce nouveau pouvoir. En 1720, il rassembla à Moscou les métropolitains, archevêques et évêques de son empire, et leur demanda s'ils voulaient s'unir à l'église romaine. Sur leur réponse négative, il s'écria : « Je ne reconnais d'autre légitime patriarche que le patriarche de l'Occident, le pape de Rome, et puisque vous ne voulez pas lui obéir, vous n'obéirez qu'à moi seul. » Puis il lut les nouveaux statuts du saint-synode. Tous les assistans les signèrent et jurèrent de les observer.

Depuis ce temps, les souverains russes sont restés maîtres absolus de l'église. Le saint-synode n'est qu'une assemblée délibérante à laquelle on abandonne tout au plus certains droits administratifs. C'est l'empereur lui-même qui tranche les questions importantes et juge les cas litigieux ; c'est lui-même qui assigne à ses fidèles sujets un rang dans ce monde et une place éternelle dans l'autre. Par une singulière condescendance, l'église russe ne reconnaît d'autres saints que ceux qui ont été canonisés avant le schisme d'Orient, mais l'empereur peut lui-même, par le simple

fait d'une ordonnance que saint Pierre est tenu de respecter, créer des légions d'élus auxquels il donne seulement le titre de bienheureux. Chacun de ces bienheureux a quelque vertu spéciale ; celui-ci protège les pélerins, celui-là vient en aide aux plaideurs, cet autre est très utile dans un accès de fièvre. Les moines recueillent avec soin les ornemens de ces bienheureux de création impériale et les offrent aux regards de ceux qui le demandent moyennant un léger salaire. Il n'y a pas long-temps qu'en ouvrant le caveau d'une cathédrale, celle de Novogorod, si je ne me trompe, on y trouva le corps d'un métropolitain parfaitement conservé. Là-dessus grand miracle, rapport du saint-synode, décision de l'empereur qui appelle à l'état de bienheureux le prélat honoré si visiblement de la faveur du ciel ; on transporte pompeusement les membres du nouvel élu dans une châsse splendide ; mais à peine avaient-ils été exposés à l'air, qu'ils tombent en poussière. Cette première déception en amène une autre ; on s'enquiert des vertus du défunt, et l'on apprend par la rumeur publique que c'était un homme fort vicieux qui n'avait eu d'autre ambition que celle de vivre joyeusement sur cette terre sans s'inquiéter de ce qui lui arriverait dans le ciel. Nouveau rapport à l'empereur, qui, cette fois, se fâche sérieusement et publie un autre ukase par lequel il destitue l'impudent métropolitain de ses fonctions de bienheureux et condamne son vil cadavre à être transporté en Sibérie. Voilà comment les souverains de Russie gouvernent les affaires religieuses. Dieu lui-même n'a plus guère à s'en occuper ; ils mettent le ciel dans leurs églises et l'enfer dans leur Sibérie.

Cependant, en l'année 1595, l'union projetée depuis longtemps entre l'église romaine et l'église ruthénienne fut accomplie. Les ruthéniens conservaient leur rituel en langue slavonne

et leurs offices grecs ; leurs prêtres conservaient le privilège de se marier, mais ils se soumettaient à l'autorité pontificale et la reconnaissaient journellement en associant le nom du pape à leurs prières ; de là les persécutions exercées par les souverains russes. Catherine II, cette Sémiramis si honteusement adulée par les philosophes du xviii siècle, Catherine II ne pouvait se résigner à l'idée de voir des prêtres de son empire admettre une autre suprématie que la sienne et prier pour un autre pouvoir. Elle engagea la lutte avec l'église ruthénienne, cette humble et pacifique église, et la poursuivit opiniâtrément, tantôt par la ruse, tantôt par la violence. Il y a dans le crime une sorte d'ivresse fatale, ou, pour mieux dire, un commencement de justice providentielle qui pousse le coupable d'égarement en égarement jusqu'à ce qu'il ait comblé dans son aveugle délire la mesure de ses forfaits. Le partage de la Pologne fut un de ces crimes honteux qui jettent une tache ineffaçable au front de ceux qui l'ont commis ; il entraîna à sa suite mille autres crimes dont le gouvernement russe ne se lavera jamais. Par sa première et sa seconde spoliation, Catherine s'emparait de la plus grande partie des paroisses ruthéniennes ; elle avait solennellement promis de respecter les priviléges et le culte religieux de ses nouveaux sujets ; à peine les eut-elle asservis à son joug, qu'elle oublia tous ses sermens. Les prêtres de l'église ruthénienne furent circonvenus de toutes parts. Pour les ébranler dans leur foi et les rendre parjures à leurs engagemens, on employait tour à tour les offres et les menaces. S'ils résistaient aux harangues pompeuses des émissaires de Catherine, on les chassait de leurs presbytères, on les jetait dans les cachots. Les gouverneurs des provinces avaient ordre de les traiter militairement, et ils exécutaient cet ordre à la lettre. Les couvens du clergé-uni étaient frappés d'interdiction ou dépouillés de leurs biens,

les prélats arrachés violemment de leur siége, les humbles pasteurs de campagne remplacés dans leur chapelle par des prêtres schismatiques, et envoyés comme des malfaiteurs en Sibérie. En vain le monde catholique se montra-t-il tout ému de ces persécutions, en vain le pape et l'impératrice Marie-Thérèse essayèrent-ils, par leurs lettres et leurs exhortations, d'en adoucir la rigueur : Catherine était sourde à toutes les remontrances. Elle voulait être le patriarche absolu de son empire ; quel patriarche ! Les arrêts d'une juridiction servile, le knout, les bannissemens, les pillages et les cruautés de toute sorte, servirent ses ambitieux desseins. En 1774, le Journal historique et littéraire de Luxembourg disait : « La religion catholique a beaucoup souffert dans la partie de la Pologne qui vient d'être soumise à l'impératrice de Russie. On a enlevé plus de douze cents églises aux Grecs-unis pour les donner aux schismatiques. » En 1795, l'archevêque schismatique de Mohilew annonce « que dans l'espace d'une année, grace aux sages dispositions de l'impératrice de toutes les Russies, plus d'un million de ruthéniens-unis des deux sexes et de toutes les classes ont été ramenés à la foi russe. » Enfin, on a fait le calcul que dans le cours de vingt-trois années (1773-1796) l'église unie de Russie avait perdu cent quarante-cinq couvents, neuf mille trois cent seize paroisses et huit millions de fidèles.

Sous le règne de Paul I et d'Alexandre, cette malheureuse église, ainsi froissée, appauvrie, écrasée, retrouva quelque repos et respira plus librement. Alexandre avait l'ame noble et généreuse. Nous en avons eu la preuve en France, à l'époque de la restauration, lorsqu'il tempérait par son pouvoir et calmait par sa douceur les exigences de l'Angleterre et la brutalité sauvage de Blücher. Les idées de mysticisme qu'on lui a si amèrement reprochées s'alliaient dans son cœur à de hautes idées de philantropie

et de liberté sociale, et ce n'est pas lui qui aurait voulu troubler la conscience de ses sujets par l'unique désir d'ajouter un prestige de plus à son pouvoir.

Les persécutions contre le clergé ruthénien ont recommencé sous le règne de Nicolas, non point, comme on l'a prétendu, après la révolution de Pologne, mais dès l'année 1830, et cette révolution n'a fait que donner au tsar un nouveau prétexte pour continuer ses rigueurs. Tout ce qui avait déjà été essayé avec tant de succès par Catherine : astuce et menaces, système de séduction et d'intimidation, harangues des missionnaires, ordonnances des gouverneurs, arrêts d'exil et d'emprisonnement, tout a été renouvelé maintes fois dans les derniers temps. Dans cette œuvre de violence et d'oppression, Nicolas n'a pas, nous devons le dire, le mérite de l'invention ; il n'a fait que suivre la route frayée par sa noble aïeule, mais il l'a suivie avec une merveilleuse opiniâtreté, et il l'a embellie de plusieurs ukases assez ingénieux. En 1833, il a remis en vigueur une ordonnance de Catherine promulguée en 1795. Cette ordonnance prescrit « de punir comme rebelle tout catholique, prêtre ou laïque, de condition obscure ou élevée, toutes les fois qu'on le verra s'opposer, soit en paroles, soit en action, au progrès du culte dominant, ou empêcher, de quelque manière que ce soit, la réunion à l'église russe de familles ou de villages séparés. »

Appuyés sur le texte de cet édit, les gouverneurs ont envoyé dans les villes, dans les campagnes, des missionnaires schismatiques. Quiconque essaie de résister aux exhortations de ces satellites du pouvoir est aussitôt dénoncé et traité comme un sujet rebelle. En 1835, on a vu un riche gentilhomme du district de Vitepsk, M. Makowiecki, dépouillé de ses biens et exilé en Sibérie,

parce qu'il persistait dans sa foi religieuse. Souvent ces missions produisent des scènes sanglantes. Les prêtres du schisme arrivent dans un village, escortés d'une troupe de soldats : les paysans se révoltent, la lutte s'engage, et les pauvres ruthéniens, qui n'ont pu être gagnés par la persuasion, sont subjugués par la terreur et vaincus par la force. Il y a quelques années, une commission ecclésiastique, escortée de deux bataillons, s'empara d'une église, assembla les habitans, et leur déclara qu'ils devaient, par l'ordre suprême de l'empereur, se rallier à la religion dominante. Ils s'y refusèrent ; les soldats fondirent sur eux le sabre à la main ; les uns moururent sous les coups, d'autres se précipitèrent vers un étang recouvert d'une glace légère : les soldats les poursuivirent, brisèrent la glace, et les malheureuses victimes de la foi furent englouties dans les eaux.

Quelquefois les autorités russes, pour éviter de tels conflits, ont recours à la fourberie. On séduit par des offres d'argent, par quelques misérables denrées, souvent par un peu d'eau-de-vie, un certain nombre de paysans ; on leur fait signer une pétition pour demander la réunion de leur communauté à l'église impériale, puis un beau jour arrive le délégué du gouverneur qui réunit les habitans de la paroisse et leur dit que l'empereur, dans sa sollicitude paternelle, n'a pu résister à leurs touchantes prières, et qu'il les admet tous dans le sein de l'église grecque. Le fameux acte d'union de Polock, chanté en termes si pompeux par les journaux russes, est dû à une de ces honteuses manœuvres. Trois évêques du rite ruthénien, éblouis par les présens, par les promesses de toute sorte du gouvernement, déclarèrent en 1838 qu'ils se ralliaient, eux et les fidèles de leurs diocèses, à l'église russe ; mais leur métropolitain ne voulut jamais adhérer à ce

pacte menteur, et la moitié des membres du clergé ruthénien le rejeta avec la même opiniâtreté.

Le gouvernement poursuit son œuvre d'oppression par tous les moyens qui sont en son pouvoir ; rien ne lui coûte pour en venir à son but, ni les mesures les plus rigoureuses, ni la violation de tous les principes de justice. La guerre qu'il a livrée à l'église ruthénienne, il la dirige à présent contre l'église catholique de Pologne avec la même audace et la même violence. En 1839, il a publié une ordonnance en vertu de laquelle tout catholique condamné pour quelque crime au knout, au travail des mines, à l'exil, est libéré de tout châtiment s'il se fait schismatique. En 1842, il s'est approprié, par un simple ukase, tous les biens de l'église catholique situés dans l'empire. Par un autre édit, il ordonne que tout enfant né d'un mariage mixte, c'est-à-dire grec et catholique, sera de droit élevé dans la religion grecque. Le conseil chargé spécialement de la direction des affaires catholiques embarrassait encore le gouvernement : il lui a enlevé son autorité et l'a incorporé au synode russe. L'académie ecclésiastique de Wilna pouvait de temps à autre donner un utile conseil ou prêter un appui aux catholiques opprimés : il l'a transférée à Pétersbourg.

Tous ces actes d'illégalité, tous ces abus de pouvoir, s'accomplissent silencieusement sous le manteau de la censure et du despotisme. Nul journal n'ose signaler un seul de ces faits scandaleux. La police russe suit de près les opprimés ; leurs lettres sont ouvertes, leurs relations épiées, et leurs plaintes n'arrivent pas au-delà des frontières. Le pape lui-même a long-temps ignoré les souffrances, les angoisses du clergé catholique de Russie et de Pologne. Le gouvernement russe, habile à profiter de toutes les circonstances, déclarait que, puisque le souverain pontife n'inter-

venait point dans cette lutte de l'église impériale contre l'église ruthénienne, c'est qu'il lui importait peu que le clergé catholique se ralliât au rite grec. Le souverain pontife a su enfin les persécutions exercées contre les catholiques, il a publié les documens qui constatent l'œuvre de spoliation et de cruauté du gouvernement russe, et il a adressé à l'empereur Nicolas de grandes et touchantes paroles.

Cette noble voix du père de l'église sera-t-elle entendue ? Cette plainte profonde, partie de la capitale du monde chrétien, pénétrera-t-elle dans le cœur de celui vers qui elle est dirigée ? Hélas ! nous n'osons le croire. L'empereur de Russie veut avoir l'omnipotence absolue, il a déjà celle des nobles, de l'armée, du peuple, il lui faut encore celle de l'église : la crainte qu'inspirent ses agens dans les provinces, les rigueurs qu'il emploie, la coupable indifférence des autres nations, tout le sert dans ses projets. Il veut user du despotisme dans toute l'étendue du mot, il en usera, et nous qui avons déjà assisté quatre fois aux tortures, au morcellement de la Pologne, si Dieu ne vient en aide à ce malheureux pays, nous pourrons bientôt voir la destruction d'un de ses derniers élémens d'indépendance et de vitalité, la chute radicale de ses églises catholiques. Des rives de la Vistule jusqu'aux plages d'Arkangel, des provinces de la mer Baltique jusqu'aux plaines de l'Asie, tout le clergé sera soumis à la volonté absolue du tsar. Le clergé russe est déjà depuis long-temps subjugué, terrassé, incapable par son ignorance, ses vices grossiers et sa misère, de tenter un généreux effort, d'exercer quelque ascendant moral et intellectuel sur les communautés qu'il administre. Le clergé ruthénien a été, comme nous venons de le voir, vaincu par la ruse et la violence. Le clergé catholique de Pologne, qui se distingue par sa noblesse de caractère et son instruction, qui s'appuie sur un

peuple nombreux dont il a, dans toutes les époques, soutenu le courage, partagé les malheurs, résiste seul encore avec énergie à l'oppression ; mais s'il n'est soutenu plus efficacement par le pape, qui est son chef principal, par les catholiques d'Allemagne, de France, d'Italie, il succombera aussi dans la lutte inégale où il est engagé. Alors l'empereur de Russie sera le pontife universel de ses immenses domaines ; le couvent de Troïtza sera le temple de la religion impériale, et les colonels de cavalerie seront ses prophètes.

X. Marmier.

IV

LA RUSSIE.

IV.

Varsovie et la Pologne.

Le même directeur des postes qui a établi sur la route de Pétersbourg à Moscou un excellent service de voitures, en a formé tout récemment un semblable sur celle de Varsovie. Une large et belle route réunit à présent la capitale de la Pologne à la capitale de l'empire russe. Grace à la célérité des postillons de ce pays, on irait facilement en trois jours d'une de ces villes à l'autre ; mais les visas de passeport, les haltes obligées aux forteresses et à la douane, allongent considérablement ce trajet. On ne le fait qu'en cinq jours et cinq nuits.

Àpeine a-t-on quitté Pétersbourg, qu'on se retrouve dans les mêmes plaines inanimées, dans les mêmes solitudes sombres et tristes que j'avais déjà observées sur les autres côtés de la grande cité impériale. Des champs de sable et des marécages, des forêts de sapins qui étendent leurs maigres rameaux sur un sol humide et fangeux, quelques rares villages, mornes et sans vie, quelques bourgades qui portent le titre de villes, et où l'on ne voit pas une lanterne, pas une trace de pavé, pas une maison en pierre, rien enfin de ce qui annonce ailleurs l'entrée d'une ville ; un horizon plat et monotone, voilé par des brouillards, et un silence de mort, voilà ce qui fatiguait nos regards, ce qui attristait notre pensée au début de notre voyage. Pour établir un service régulier sur ce chemin à demi désert, le gouvernement a fait construire, à des distances de six à sept lieues, des stations de poste. Quelquefois il a été forcé de se charger lui-même de ces constructions, quelquefois il a prêté de l'argent à des particuliers qui se sont établis dans ces édifices isolés, et qui remboursent peu à peu les avances qu'ils ont reçues. Ces maisons, bâties en pierres ou en briques, sur un plan uniforme, forment, par l'élégance et la largeur de leur structure, un singulier contraste avec les champs arides où elles s'élèvent et les obscures cabanes qui les entourent.

Sur la route, on ne rencontre que de loin en loin un groupe d'ouvriers cheminant à pied, une charrette de paysan. Le seul mouvement qui apparaisse aux yeux du voyageur est celui du télégraphe. À chaque instant, on voit surgir sur la plaine déserte de hautes tours en bois, pareilles à celles qui, en Hollande, portent les ailes d'un moulin à vent. Sans cesse les longs bras du messager gouvernemental s'étendent, se replient, se croisent. La nuit même, ces entretiens hiéroglyphiques se continuent par des signaux de flamme qui tournent et scintillent comme ceux d'un

phare. En une heure et demie de temps, l'empereur sait jour par jour tout ce qui se passe ; tout ce qui se dit à Varsovie, et transmet l'arrêt de sa volonté à l'infortunée nation qu'il a vaincue. Dans les contrées soumises au régime absolu, les œuvres de l'art et de l'industrie ne servent que les intérêts du despotisme. C'est la pensée du peuple qui les a créés, et c'est le maître qui les emploie pour le dompter et le châtier. Que parlons-nous encore de ces génies merveilleux, de ces génies ailés des anciens contes de l'Orient ! Le télégraphe est un génie bien plus rapide et bien plus sûr que tous ceux qui ont jamais obéi à l'amour d'Obéron ou aux caprices de Fortunatus. Nul hippogriffe ne va si vite, nul muet du sérail n'est si discret. Le maître fait un signe, l'instrument se meut, et la pensée qui lui est confiée vole dans l'espace. Que de fois, en regardant les hautes tours des télégraphes de Pologne, ne me suis-je pas dit : Quels ordres ces instrumens d'une volonté suprême doivent-ils transmettre si loin ? Portent-ils sur leurs ailes la paix ou la guerre, comme le sénateur romain dans les plis de son manteau ? Vont-ils récompenser un acte d'obéissance ou punir une parole imprudente ? Et tandis que je me laissais aller à mes vaines conjectures, l'ordre était déjà exécuté, l'orgueil rayonnait sur le front d'un fonctionnaire dévoué, ou le deuil entrait dans une famille.

Àpartir de la station de Catejnoe, le paysage est plus riant et plus varié. Des collines couvertes de sapins et de bouleaux traversent la plaine ; des champs ensemencés, des vallons fleuris, sillonnés par des ruisseaux limpides, se déroulent au loin de chaque côté de la route. Bientôt nous rentrons encore dans une enceinte de forêts imposantes et profondes, pleines d'ombre et de silence comme les forêts de la Suède ; puis, nous voilà de nouveau jetés sur un terrain sablonneux, mouvant, où nos chevaux

traînent avec peine notre légère voiture. Au milieu de ces sables, parsemés de quelques bruyères, de quelques arbres rabougris, s'élèvent deux rangées de maisons en bois, de hangars, de magasins, que l'on prendrait pour des caravansérails bâtis dans le désert. C'est la ville d'Ostrow, pauvre ville nue et morne, établie dans ce district comme un réservoir pour recueillir les denrées de cette terre si peu féconde, les produits de l'industrie étrangère, et les répandre de côté et d'autre.

Nous arrivons dans les provinces qui ont appartenu jadis à la Pologne, et il semble qu'on entre tout à coup dans une autre zone. À la place des maigres bruyères, des plaines arides et fangeuses, voici un sol ferme et riche : des enclos remplis d'arbres fruitiers, des champs où le blé doré ondoie aux rayons du soleil. Ah ! l'avide Catherine n'a que trop bien connu, sans les avoir jamais visitées, le prix de ces provinces. Elle les a vues de loin, riantes et fécondes, auprès des stériles domaines où s'arrêtait son pouvoir héréditaire ; elle les a vues dans ses rêves de splendeur et ses désirs ambitieux, elle les a fatiguées et assujetties par la ruse et la violence, par les machinations de l'intrigue et de la galanterie. Dans le même boudoir où elle se retirait avec ses favoris, elle tissait le réseau d'astuces diplomatiques qui devait envelopper une contrée long-temps plus puissante que la sienne, et de la même main qui s'appuyait timidement sur le bras d'Orlof, elle signait l'arrêt de mort de tout un peuple. Trois fois elle a lacéré ce pays, et, chaque fois qu'elle en détachait une part, elle se relevait avec plus d'orgueil sur son trône de souveraine et livrait comme un hochet à la fantaisie de ses amans les dépouilles d'une race illustre. Il me souvient d'un chant funèbre, conservé dans les traditions de l'Islande, du chant de Regnar Lodbrok, enfermé, sur le sol anglais, dans une tour pleine de vipères. Comme le héros

scandinave, la pauvre Pologne a été trompée par son courage, enfermée, dans un cercle inextricable, où elle ne trouvait plus d'issue, épuisée par les vipères du mensonge et de la trahison, et livrée comme une proie sans force aux vautours qui la convoitaient. Son dernier cri était encore un cri de noble orgueil, et les soldats de Kosciusko ont chanté, les armes à la main, son chant funèbre. L'Angleterre égoïste ne s'est point émue de cette spoliation d'un royaume, de ce rapt d'une contrée, qui ne compromettaient ni les intérêts de sa navigation ni les misérables calculs de son agiotage politique. La France, livrée aux orages de sa première révolution, mise au ban des états absolutistes, et forcée de faire face à la coalition qui la menaçait de toutes parts, ne pouvait intervenir dans la cause d'un peuple honteusement opprimé. Et la Russie, qui avait été jadis maîtrisée jusque dans les remparts de Moscou par le glaive polonais, la Prusse, qui n'était encore, un siècle auparavant, qu'un fief de Pologne, l'Autriche, qu'un héros de Pologne avait sauvée de l'invasion des Turcs, se sont paisiblement partagé les plus belles provinces de ce royaume, qu'un sentiment de justice, de loyauté ou de reconnaissance devait à jamais leur faire respecter.

Quelque temps avant de mourir, Catherine disait à un de ses confidens avec une merveilleuse satisfaction d'elle-même ; « Je suis venue pauvre dans ce pays, mais je lui laisse deux trésors, la Crimée et la Pologne. » Parmi les taches qui souillent l'histoire moderne, il en est deux surtout qu'on s'indigne de voir : l'oppression de l'Irlande par l'Angleterre et le partage de la Pologne. L'homme ne peut que flétrir ces monstrueux abus de la force ; Dieu, il faut l'espérer, les vengera.

Àmesure qu'on s'avance vers le centre de la Pologne, la route devient plus animée, le pays plus riche et plus peuplé. Bientôt les chênes majestueux succèdent aux bouleaux chétifs ; les épis d'orge et de blé, l'herbe des prairies, couvrent la surface du sol ; des collines ondulantes, des bois mélangés de diverses nuances de verdure, donnent à tout instant au paysage un caractère nouveau, un aspect pittoresque. Par malheur, en même temps que cette Pologne s'offrait à nous si féconde et si belle, il fallait en voir les plaies ; il fallait passer par ces malheureuses cabanes où les paysans gémissent dans la douleur héréditaire de l'indigence, et, ce qui est pis encore, il fallait traverser les villages de Juifs. J'avais déjà souvent entendu parler de l'aspect hideux de ces villages, mais l'idée que je m'en faisais était encore loin de la réalité, et je ne sais à quoi les comparer pour en donner une juste idée. C'est plus misérable que les cabanes en lave des pêcheurs islandais, plus sale, en vérité, que les tentes des Lapons. Je vois encore ces frêles maisons en planches, éclairées par quelques vitres, partagées en soupentes, coupées par des cloisons où des familles entières s'entassent à l'étroit dans un air méphitique, ces ruisseaux fangeux où des enfans à moitié nus barbottent comme des animaux immondes, ces rues où l'on ne rencontre que des hommes et des femmes en haillons, regardant d'un air hébété le voyageur qui passe, ou se pressant à ses côtés pour exercer sur lui les ruses d'un mesquin trafic.

L'établissement des juifs en Pologne remonte jusqu'au règne de Boleslas-le-Grand (992-1027). Leurs premiers priviléges leur furent accordés en 1096 par Wladimir I. Bientôt on les vit se répandre à la surface du pays, accroître d'année en année leur fortune et leurs relations, et, au XIV siècle, Casimir-le-Grand contribua puissamment à augmenter leur prospérité. Séduit comme

Assuérus par les charmes d'une autre Esther, il accorda à cette race errante un droit de protection qu'elle ne trouvait pas alors dans les autres contrées de l'Europe. Peut être espérait-il aussi éveiller et propager par l'esprit mercantile des juifs l'industrie dans son royaume ; mais, « au lieu de la propager, dit M. de Salvandy, il la perdit sans retour. Les nobles eurent plus que jamais horreur et mépris pour les professions utiles. Ces professions suffirent pour ravir au rang sa vertu. La richesse, fruit du travail, déshérita les familles nobles elles-mêmes des prérogatives qu'elle aurait dû conférer, et multiplia seule par des lois protectrices cette population étrangère au culte, aux institutions, aux destinées de la patrie, et restée jusqu'à nos jours attachée au sol des provinces polonaises comme une lèpre dévorante. »

Les juifs forment plus d'un cinquième de la population de Pologne. Ils occupent à eux seuls des villes et des villages tout entiers. Isolés au milieu d'un peuple tout catholique, méprisés et honnis, ils n'en restent pas moins attachés à ce sol qui est devenu pour eux comme une autre patrie, à ces campagnes qu'ils pressurent par leurs ruses et leur instinct de lucre. Dans les villes, ils attendent le voyageur à la porte des hôtels, et le poursuivent de leurs offres de service. Dans les villages, ils exercent divers métiers. Ailleurs ils afferment des cabarets, et malheur à la communauté où ils viennent s'établir avec le monopole d'un débit d'eau-de-vie ! Ils démoralisent, ils ruinent les paysans en excitant leur penchant à l'ivrognerie, en leur donnant à crédit les boissons pernicieuses qu'ils se font ensuite chèrement payer. Quelques seigneurs indolens ont eu parfois la fatale pensée de leur abandonner, moyennant une redevance annuelle, la gérance de leurs terres, et ces terres ont été bientôt desséchées, appauvries, et ceux qui les cultivaient écrasés de dettes et ruinés. Il y a des vil-

lages où, par suite de ce trafic incessant, de ces crédits funestes, meubles et maisons, tout est engagé aux juifs. Que dis-je ? On cite même des paroisses où ils ont mis une hypothèque sur les fonts de baptême, où un enfant ne peut recevoir le premier sacrement du christianisme que par leur permission.

Le travail de la terre leur semble indigne d'eux. La profession d'artisan ne les flatte que médiocrement. Le commerce est leur œuvre de prédilection, leur élément, leur orgueil. C'est en se livrant au commerce qu'ils déploient toutes les ressources de leur esprit ingénieux et rusé et toute leur activité. Ceux qui ne sont pas assez riches pour tenter quelque spéculation importante, se dévouent volontiers à un trafic de hasard plutôt que d'entreprendre une tâche régulière qui leur donnerait une existence assurée. Sur les frontières, ils font intrépidement la contrebande. Dans l'intérieur, ils vendent ou achètent tout ce qui se présente, aujourd'hui des meubles, demain une pièce de bétail, un autre jour de vieux habits, n'importe, pourvu qu'ils troquent leur argent ou leurs denrées avec l'espoir de gagner seulement quelques kopeks, c'est leur destin, c'est leur vie. J'en ai rencontré plusieurs dans les rues de Varsovie qui rôdaient du matin au soir portant sous le bras une vieille paire de bottes ou une robe de chambre qu'ils offraient à tout venant. S'ils parvenaient à s'en défaire, on les voyait reparaître le lendemain avec une timbale en argent ou une méchante cassette en bois ciselée, et si un passant réclamait leur office, ils étaient prêts aussitôt à lui servir de commissionnaires et de valets de place.

Ces juifs n'ont point pris, comme ceux de France et d'Allemagne, le costume de la population au milieu de laquelle ils vivent. Les hommes portent la longue barbe, le cafetan noir noué

sur les flancs par une ceinture de la même couleur, des culottes et des bottes. Leur tête est rasée tout entière, ils ne laissent croître que deux mèches de cheveux vers les tempes, qui leur retombent sur les joues et se rejoignent à leur barbe. Sur leur crâne nu, ils ont une calotte noire, et sur cette calotte un chapeau à larges bords ou un bonnet en drap entouré d'un énorme bandeau de peau de loup ou de renard. Les femmes portent sur la tête un mouchoir plissé en forme de turban. Celles qui sont mariées cachent leurs cheveux sous leur coiffure, les autres les laissent pendre en longues tresses sur le dos. Tout ce costume pourrait être fort pittoresque, mais il ne se compose que de lambeaux d'étoffe éraillés, déchiquetés, souillés par une crasse dégoûtante. La beauté des femmes, la beauté héréditaire et ineffaçable du type oriental disparaît sous leur saleté et les insignes de leur misère. S'il y a parmi elles des Rachel et des Rébecca, le pieux Tobie et le galant Ivanhoé auraient de la peine à les reconnaître sous les haillons hideux qui les enveloppent. Les juifs qui habitent dans les villes, et ceux surtout qui se dévouent au service des étrangers, sont seuls soigneux de leurs vêtemens, et les jeunes marchandes juives de Varsovie ou de Cracovie affectent dans la coupe de leurs robes, dans les tresses ondulantes de leurs longs cheveux, une coquetterie digne d'une modiste de Paris.

Il y a pourtant parmi les juifs des campagnes, si honteusement vêtus, des gens riches, des usuriers qui pourraient étaler de belles piles de ducats, des agioteurs qui perçoivent chaque année le produit le plus net de tout un village. Mais il semble que cette race si souvent persécutée, bannie, spoliée, conserve au XIX siècle le souvenir des rigueurs du moyen-âge, et qu'un sentiment continu de défiance lui inculque des habitudes profondes d'avarice. Les moyens fallacieux par lesquels elle s'enrichit ne l'encouragent pas

non plus à faire parade du fruit de ses rapines, et elle cache sa fortune avec autant de soin que nos négocians en mettent ordinairement à montrer la leur.

Depuis la révolution de 1831, les juifs sont devenus plus odieux que jamais à la population polonaise. Tandis que du palais des grands seigneurs jusque dans les chaumières du paysan un même cri retentissait dans tous les cœurs, et qu'un même rayon de liberté fascinait tous les regards, les juifs restèrent à l'écart immobiles et impassibles au milieu de ce mouvement généreux qui entraînait une valeureuse nation à reconquérir sa place parmi les nations de l'Europe. Quelques-uns d'entre eux, non contens de garder cette froide neutralité, entreprirent un métier infâme. Les soldats polonais en ont pendu plusieurs qui venaient de vendre les secrets de l'armée insurgée au quartier de Diebitsch ou de Paskewitch. C'est un juif aussi qui révéla à l'autorité russe la retraite de Konarski, ce jeune et audacieux chef de la conspiration de Wilna. Pour prix de ses honteux renseignemens, il a reçu une récompense d'argent, une médaille d'or, qu'il a la lâcheté de porter, et un titre de noblesse !

Ceux qui, dans le cours de la révolution polonaise, se sont montrés attachés à la cause de la Russie, n'ont pas été oubliés dans les rémunérations que les agens de l'empereur distribuaient à ses fidèles sujets. Quelques-uns ont reçu de l'argent, d'autres ont été décorés de l'ordre de Saint-Stanislas. En vérité, on ne peut pousser plus loin le déluge des décorations qui inonde la Russie. La population juive, glorifiée ainsi dans quelques-uns de ses membres, a obtenu en même temps d'autres priviléges. Il leur a été permis d'acheter des terres et de s'implanter dans certains districts qui, jusqu'alors ; lui étaient interdits. Quelques bons ser-

vices d'espionnage, quelques trahisons de plus ; et elle pourra marcher de pair avec la population polonaise. En attendant, elle est encore, malgré ses nouveaux priviléges, soumise à d'austères règlemens, et gênée, dans les actes de sa vie journalière, par d'injurieuses restrictions. Dans les villes, les juifs ne peuvent fréquenter ni les cafés, ni les promenades et jardins publics, et s'ils prennent place dans une diligence, il est permis à tout voyageur de les répudier et de les faire descendre de voiture. Pour restreindre leurs habitudes de contrebande, on les oblige à se fixer à six lieues au moins de la frontière. À Cracovie, ils sont relégués de l'autre côté de la Vistule, et les jours de fête ils ne peuvent ouvrir avant midi leurs magasins, ni quitter leur quartier sans une permission spéciale. Un dimanche matin, j'avais pris, pour me servir de guide dans cette ville, un juif qui faisait dans mon hôtel le métier de valet de place. Au milieu de la rue, il fut arrêté par un soldat qui le somma d'exhiber sa permission. Le juif avait négligé d'y faire apposer un nouveau visa, et je ne le revis que le lendemain. Ceux d'entre eux qui ont une profession d'artisan, ou qui possèdent quelque fortune, obtiendraient facilement l'autorisation de s'établir dans l'intérieur des villes, où ils ne peuvent entrer qu'à certains jours et à certaines heures, et ils échapperaient à la plupart des formalités rigoureuses auxquelles ils sont astreints, s'ils voulaient se raser la barbe, quitter leur cafetan, se dépouiller enfin, autant que possible, de leur apparence de juifs ; mais il en est bien peu qui consentent à se transformer ainsi, et cette fidélité à leur coutumes traditionnelles, ce respect pour les signes extérieurs de leur nationalité, l'état de contrainte et de suspicion dans lequel ils vivent, éveilleraient en leur faveur un vif sentiment d'intérêt et de compassion, s'ils n'étouffaient eux-mêmes ce sentiment par les lâches perfidies dont ils se sont ren-

dus coupables en de graves circonstances, par leurs habitudes journalières de vol et de fourberie, par le contentement qu'ils éprouvent eux-mêmes dans leur humiliante situation chaque fois qu'ils trouvent un moyen d'amasser quelques florins.

Trois jours après notre départ de Pétersbourg, nous arrivions à Kowno. On y comptait autrefois plusieurs riches couvens ; maintenant ils sont en partie ruinés, en partie abandonnés. On sait que le clergé polonais prit une grande part à la révolution de 1831. L'humble pasteur du hameau et le prêtre de la cathédrale tendirent les mains au peuple enthousiaste qui s'armait au nom de la religion et de la liberté. L'émotion ardente qui agitait alors tous les esprits pénétra aussi dans l'enceinte des cloîtres. Les pauvres religieux, qui, dans le silence de leur retraite, avaient eu mainte fois l'occasion de méditer sur la grandeur passée et la décadence de la Pologne, tressaillirent à l'idée de voir leur chère patrie reprendre son rang dans le monde, et leur culte affranchi de la domination d'un culte schismatique. Ils secondèrent de leurs vœux, ils aidèrent de leur appui ceux qui leur promettaient cet affranchissement de la terre et de l'église, et la Russie leur a fait expier ces manifestations d'opinions, ces témoignages de sympathie. Quelques couvens ont été abolis, d'autres dépouillés de la plus grande partie de leurs biens. À Kowno, j'ai visité celui des dominicains. Il renfermait autrefois une quarantaine de religieux ; il n'en a plus que sept, qui vivent pauvrement et péniblement. L'un d'eux m'a montré sa modeste cellule. Hélas ! Quelle différence avec ces cabinets élégans, ces salons ornés de tableaux, revêtus de tapis, que les moines de Troïtza appellent aussi leurs cellules ! Le culte catholique a été relégué dans une église délabrée bâtie, en 1440, par Witold, grand-duc de Lithuanie, et le culte grec s'est emparé d'un élégant édifice construit par

les jésuites. Les Russes ont été si pressés d'y poser leur iconostase, qu'ils n'ont pas même pris le temps d'enlever les statues des saints, les groupes d'anges des colonnes et des chapiteaux, selon les règlemens du rite grec, qui ne tolère aucune sculpture dans ses temples.

Kowno est une position stratégique considérable. Le gouvernement russe l'a compris, et l'année dernière il a fait de cette ville le chef-lieu d'un gouvernement ; son but est d'amoindrir par cette nouvelle institution l'importance de Koenigsberg, de Memel, et de donner plus de moyens de développement au commerce de la Pologne avec Lipawa et Riga.

Le Niémen sépare ici l'empire de Russie des huit palatinats transformés, depuis 1837, en gouvernement que l'on désigne encore, par une expression parfaitement illusoire, sous le titre de royaume de Pologne. C'est par là que, le 23 mai de l'année 1812, Napoléon s'avança sur le sol moscovite. À six heures du soir, trois ponts furent jetés sur le fleuve ; à minuit, deux divisions du premier corps le traversèrent et rejoignirent les voltigeurs de la division Morand, que l'on avait fait passer sur des barques pour protéger l'établissement des ponts. Les troupes défilèrent pendant le reste de la nuit et la matinée du lendemain. On avait dressé les tentes impériales sur une des hauteurs qui dominent la route de Moscou, et Napoléon était là qui regardait se dérouler dans la plaine ses innombrables légions. L'enthousiasme était alors dans tous les cœurs, la joie brillait dans tous les regards ; chaque régiment marchait fièrement sous les yeux de celui dont le nom seul annonçait la victoire, les drapeaux de vingt peuples réunis s'inclinaient devant l'aigle de France, et l'air retentissait au loin du bruit des tambours, du son des clairons, des cris de : vive l'empe-

reur ! répétés par cinq cent mille hommes. Six mois après, dans cette même ville, au bord de ce même fleuve, on voyait revenir les débris de cette grande armée, si belle naguère, si pleine d'espoir et d'ardeur, hélas ! et en si peu de temps épuisée par tant d'épouvantables souffrances, paralysée par le froid et le besoin, harcelée sans cesse par un ennemi impitoyable, soutenue encore cependant par un invincible courage, et dans son deuil profond, dans son affreuse misère, plus admirable peut-être à voir que jamais. Avec quelle émotion j'ai parcouru les deux rives de ce fleuve témoin d'une telle splendeur et d'une telle désolation ! Non, jamais rien de pareil n'apparut dans le monde, et jamais un Français ne passera par ces plaines du Niémen sans les contempler avec une amère douleur et un noble orgueil.

Un des officiers les plus distingués de cette immortelle armée, M. le duc de Fezensac, qui a fait la campagne de Russie d'abord comme aide-de-camp du prince de Neufchâtel, puis comme colonel du 4 de ligne, a bien voulu nous communiquer le journal manuscrit de son expédition et nous permettre d'en citer quelques pages. Je choisis celles où il raconte le passage de notre armée en retraite à Kowno.

« Les magasins, qui avaient été respectés à Wilna, furent enfoncés à Kowno, et ce nouveau genre de désordre entraîna de nouveaux malheurs. Beaucoup d'hommes, ayant bu sans modération du rhum qu'ils trouvèrent dans les magasins, furent engourdis par le froid et moururent. Cette liqueur était pour eux d'autant plus dangereuse qu'ils en ignoraient les effets, et que, n'étant accoutumés qu'a la mauvaise eau-de-vie du pays, ils croyaient boire impunément du rhum en aussi grande quantité. Les tonneaux étaient brisés, le rhum coulait dans les magasins et

presque au milieu des rues, d'autres soldats enlevaient les biscuits ou se partageaient les sacs de farines ; les portes des magasins d'habillement étaient ouvertes, les habits jetés pêle-mêle, chaque soldat en passant prenait ceux qu'il trouvait sous la main et s'en revêtissait au milieu de la rue, mais la plupart, traversant Kowno sans s'arrêter, ne songeaient qu'à fuir cet horrible séjour. Accoutumés à suivre machinalement ceux qui marchaient devant eux, ils se pressaient au risque de s'étouffer sur le pont, sans songer qu'ils pouvaient facilement passer le Niémen sur la glace.

« Le maréchal Ney cherchait encore à défendre Kowno pour donner à ces malheureux le temps d'échapper à la poursuite de l'ennemi et pour protéger la retraite du roi de Naples, qui avait pris la veille la route de Kœnigsberg par Gumbinen. Un ouvrage en terre qu'on avait construit à la hâte en avant de la porte de Wilna lui parut une défense suffisante pour arrêter l'ennemi toute la journée. Dans la matinée, l'arrière-garde rentra dans la ville ; deux pièces de canon, soutenues par quelques pelotons d'infanterie bavarois, furent placées sur le rempart et ce petit nombre de troupes se disposait à soutenir l'attaque qui déjà se préparait. Le maréchal, ayant pris ces dispositions, avait été se reposer dans un logement ; à peine était-il parti que l'affaire s'engagea. Les premiers coups de canon des Russes démontèrent une de nos pièces ; l'infanterie prit la fuite, les canonniers allaient la suivre. Bientôt les cosaques pouvaient pénétrer sans obstacle dans la ville, quand le maréchal parut sur le rempart. Son absence avait failli nous perdre, sa présence suffit pour tout réparer ; il prit lui-même un fusil et fit feu sur l'ennemi. Les troupes revinrent à leur poste, le combat se rétablit et se soutint jusqu'à l'entrée de la nuit, qui commença la retraite. Ainsi ce dernier succès fut dû à la bravoure personnelle du maréchal, qui dé-

fendit lui-même en soldat la position qu'il avait mis tant de peine à conserver.

« Vers le soir, l'ordre du départ arriva. Le troisième corps devait ouvrir la marche, suivi des Bavarois et des restes de la division Loison. Nous traversâmes Kowno au milieu des morts et des mourans. On distinguait, à la lueur des feux des bivouacs encore allumés dans les rues, quelques soldats qui nous regardaient passer avec indifférence, et quand on leur disait qu'ils allaient tomber au pouvoir de l'ennemi, qui nous suivait de près, ils baissaient la tête et se serraient auprès du feu sans répondre. Les habitans, rangés sur notre passage, nous regardaient d'un air insolent ; l'un d'eux s'était armé d'un fusil ; je le lui arrachai. D'autres soldats qui s'étaient traînés jusqu'au Niémen étaient tombés morts sur le pont, au moment où ils touchaient au terme de leur misère. Nous passâmes le pont à notre tour, et tournant nos regards vers l'affreux pays que nous quittions, nous nous félicitâmes du bonheur d'en être sortis, et surtout de l'honneur d'en être sortis les derniers.

« De l'autre côté du Niémen, la route de Gumbinen, que nous devions suivre, traverse une haute montagne. À peine étions-nous au pied de cette montagne, que les soldats isolés qui nous précédaient revinrent précipitamment sur leurs pas, et nous annoncèrent qu'ils avaient rencontré les cosaques. À l'instant même, un boulet de canon tomba dans nos rangs, et nous acquîmes la certitude que les cosaques ayant passé le Niémen sur la glace, s'étaient emparés du sommet de la hauteur avec leur artillerie, et nous fermaient le chemin. Cette dernière attaque, la plus imprévue de toutes, fut aussi celle qui frappa le plus vivement l'esprit du soldat. Pendant la retraite, l'opinion que les

Russes ne passeraient point le Niémen s'était fortement établie dans l'armée. Tous de l'autre côté du pont se croyaient en parfaite sécurité, comme si le Niémen eût été pour eux ce fleuve des anciens qui séparait l'enfer de la terre. On peut juger de quelle terreur ils durent être saisis en se voyant poursuivis sur l'autre bord, et surtout en trouvant la route interceptée par l'artillerie ennemie. Les généraux Marchand et Ledru, qui conduisaient, parvinrent à former une espèce de bataillon en réunissant au troisième corps tous les isolés qui se trouvaient là. On voulut en vain essayer de forcer le passage ; les fusils des soldats ne partaient pas, et eux-mêmes n'osaient avancer. Il fallut renoncer à toute tentative et rester sous le feu de l'artillerie sans oser faire un pas en arrière, car c'eût été nous exposer à une charge, et notre perte alors était certaine.

« Le maréchal Ney parut alors, et ne témoigna pas la moindre inquiétude d'une situation si désespérée. Sa détermination prompte nous sauve encore et pour la dernière fois. Il se décida à descendre le Niémen et à prendre la route de Tilsitt, espérant regagner Kœnigsberg par des chemins de traverse. Il ne se dissimulait pas l'inconvénient de quitter la route de Gumbinen, et de laisser ainsi le reste de l'armée sans arrière-garde, inconvénient d'autant plus grave qu'il était impossible d'en prévenir le roi de Naples, mais il ne lui restait aucune autre ressource, et la nécessité en faisait un devoir. L'obscurité de la nuit favorisa ce mouvement. À deux lieues de Kowno, nous quittâmes les bords du Niémen pour prendre un chemin à gauche au travers du bois qui devait nous mener dans la direction de Kœnigsberg. Ce mouvement nous fit perdre beaucoup de soldats, qui, n'en étant pas prévenus et marchant isolément, suivirent le Niémen jusqu'à Tilsitt. Pendant la nuit et toute la journée suivante, nous ne prîmes que

quelques instans de repos. Un cheval blanc que nous montions à poil l'un après l'autre nous fut d'un grand secours. Le 14 au soir, un assez bon village nous servit d'abri. Là je perdis deux de mes officiers. L'un mourut dans la chambre que j'occupais, l'autre disparut le lendemain. Ce furent nos derniers malheurs, car, à dater de cette journée, notre situation changea de face. La rapidité de notre marche nous avait donné une grande avance sur les cosaques qui, d'ailleurs, s'occupaient à poursuivre les autres corps sur la grande route. Depuis la montagne de Kowno, nous cessâmes de les rencontrer. Les pays que nous traversions n'avaient point été ravagés, et nous y trouvions des vivres et des traîneaux pour transporter nos malades. Le maréchal Ney se rendit alors directement à Kœnigsberg, où nous le rejoignîmes le 20, conduits par le général Marchand, après avoir logé successivement à Noustadt, Pillkahlen, Rohr, Salian et Trapian. »

Les rives du Niémen, théâtre de tant de scènes grandioses et terribles, sont à présent occupées par deux bureaux de douane établis tout exprès pour favoriser les intérêts industriels de la Russie et paralyser ceux de la pauvre nation conquise. Les denrées que la Pologne pourrait exporter sont arrêtées de l'autre côté du fleuve, si la Russie n'en a pas un besoin rigoureux. Les denrées russes, au contraire, doivent être débonnairement acceptées en Pologne. Il y a telle marchandise même prohibée dans ce pays sur les frontières de l'Autriche et de la Prusse et qui n'est plus frappée que d'un droit léger lorsqu'elle arrive par la Russie, comme si, en passant par les domaines de l'empereur, elle se purifiait de son caractère de prohibition. Ce généreux tarif date de 1832, et il n'est pas difficile d'en apprécier les résultats. En 1832, la Pologne expédiait annuellement des draps pour une valeur de 30 millions de florins. Dans l'espace de dix années, le chiffre de

cette exportation est tombé à 3 millions. Les autres branches de l'industrie sont à peu près au même point de décadence. Il faut que de toute façon, dans sa vie commerciale et sa vie intellectuelle, dans ses désirs d'études et ses spéculations matérielles, la Pologne se résigne à courber la tête sous l'autorité supérieure de la Russie, à subsister par son bon vouloir.

La douane polonaise de Kowno nous arrêta et me prit une boîte de cigares qu'un aimable compatriote m'avait donnée à mon départ de Pétersbourg. Pauvre douane ! Je ne lui en garde pas rancune. Le tabac est, je crois, la seule denrée qu'il lui soit permis de saisir, la seule qui lui laisse quelque occasion de faire un acte d'autorité. Pour le reste, elle n'a qu'à écrire des acquits et percevoir de légers droits.

Nous continuâmes notre route à travers des plaines chargées de fruits et des villages misérables, à travers les champs d'Ostrolenka, inondés en 1831 du sang des Russes et des Polonais, et couverts à présent d'une riche moisson. La nature suit pas à pas les traces de l'homme, et répare d'une main bienfaisante les dégâts qu'il a commis dans sa haine et son orgueil. Elle met une couronne de verdure au front des monumens en ruine, elle répand une semence féconde sur les terres dévastées, elle fait d'une tombe un tertre de gazon, un champ de fleurs d'un champ de bataille. On cherche les sillons sanglans creusés par le canon, le sol où des armées entières ont été ensevelies, et l'on n'aperçoit plus que des gerbes de blé dorées par un beau soleil. L'orage de l'homme, l'orage d'un jour de colère, d'une heure de vengeance, a cessé, et la nature a repris son immortelle beauté. Ainsi l'œuvre de la destruction est l'élément d'une œuvre de vie. Nains superbes et impuissans, nous n'avons pas même la force d'anéantir

ce qui fatigue notre envie, ce qui irrite nos caprices. Nous parlons aveuglément de notre haine et de nos ravages ; la nature, fille de Dieu, se rit de notre vaniteuse faiblesse et chante son chant éternel d'amour et de résurrection.

Le lendemain, nous arrivions en face de Varsovie. Avec quelle émotion j'ai vu cette ville, illustrée par tant de grands noms, par tant de faits éclatans, si fière et si puissante autrefois, si dégradée à présent, cette ville où deux femmes de France ont porté la couronne, où Napoléon trouva dans sa gloire une ardente sympathie et dans ses revers une généreuse alliance, cette ville troublée par tant de tumultes, ensanglantée par tant de discordes et ennoblie par tant de graces charmantes et de vertus chevaleresques. La première chose qu'on aperçoit, en approchant de la capitale de la Pologne, est la nouvelle citadelle construite à ses portes. Elle n'était pas encore achevée, lorsqu'en 1836 l'empereur Nicolas reçut une députation de Varsovie, et, sans lui permettre de proférer une parole, d'exprimer un vœu, lui dit avec un accent de colère : « Si vous vous obstinez à conserver vos rêves de nationalité distincte, de Pologne indépendante et de toutes ces chimères, vous ne ferez qu'attirer sur vous de grands malheurs. J'ai fait élever ici la citadelle, et je vous déclare qu'à la moindre émeute je ferai foudroyer la ville, je détruirai Varsovie, et certes ce n'est pas moi qui la rebâtirai. »

Cette citadelle a vraiment un aspect effrayant. De loin, on la voit surgir au milieu de la plaine avec ses hautes murailles en briques, ses bastions, ses terrassemens. Ses remparts s'étendent sur les deux rives de la Vistule. Ses canons tiennent sous leur gueule béante toute la ville ; l'on assure qu'elle est assez vaste pour renfermer au besoin quarante mille hommes. Un ingénieur

anglais qui l'a visitée m'a pourtant dit quelle avait été construite si précipitamment et sur un plan si défectueux, que ses murailles ne résisteraient pas à une attaque vigoureuse, et que ses batteries n'atteindraient jamais aucun but.

Non loin de là sont les débris de la forteresse élevée par les Polonais pendant leur dernière révolution. Vieillards, jeunes gens, enfans, tout le monde travailla avec ardeur à cette œuvre patriotique. Les femmes elles-mêmes charriaient le sable et transportaient les moellons. En quelques mois, elle fut finie et présentait un moyen de défense redoutable. Les Polonais, tout en déplorant les suites de leur malheureuse révolution, racontent pourtant leurs jours de lutte avec orgueil, et ils ont raison. Abandonnés à leurs propres forces, sans secours étranger, seuls en face d'un empire immense, entravés dans leur résistance par l'Autriche et la Prusse, qui ont menti à leur promesse de neutralité, ils ont tenu en échec, pendant près d'une année, toutes les forces de la Russie, ils ont battu toute l'armée de Diebitsch, et arrêté pendant trois jours, aux portes de Varsovie, celle de Paskewitch, le vainqueur d'Erivan. Qu'il me soit permis de rappeler en peu de mots les principaux faits de cette dramatique histoire.

La Pologne commença sa révolution avec 35,000 hommes, et résista, dans les plaines de Grochow, à 180,000 Russes soutenus par 360 canons. L'ennemi lui abandonna le champ de bataille. Au mois de mars, l'armée polonaise se signala par de nouveaux exploits à Wawr, à Dembe, battit encore les légions de Diebitsch, et ne sut pas user de sa victoire. Deux mois après, les Polonais tinrent sous le feu de leurs armes la jeune et la vieille garde impériale, composée de 22,000 hommes. Un effort de plus, et ce redoutable corps était anéanti.

Au mois de juillet, l'armée russe, décimée par les combats, par le choléra, par les désertions, ne se composait plus que de 120,000 hommes, et celle des Polonais, qui de jour en jour grandissait et se fortifiait, en comptait 85,000. Paskewitch avait rangé 80,000 soldats devant Varsovie. Les Polonais en avaient 40,000, c'est-à-dire deux fois plus qu'il n'en fallait pour défendre la ville. 23,000 Russes périrent dans ces derniers jours de combat. Enfin, dans l'espace d'une année, la Pologne, en commençant une guerre contre des forces cinq fois plus nombreuses que les siennes, remporta la victoire dans onze batailles rangées, soixante-huit combats, quarante-quatre engagemens, et à la fin de la lutte son armée était presque aussi considérable que l'armée russe. Qu'a-t-il donc manqué à ce malheureux pays pour rompre les derniers liens de sa servitude, pour reprendre la place qu'il a jadis occupée parmi les autres nations de l'Europe ? Il lui a manqué l'union politique qui dirige les efforts d'un peuple et affermit ses succès, il lui a manqué un homme puissant et résolu, un homme hardi et éclairé, qui eût étouffé sous sa forte main tous les germes de discorde, les divisions de partis, qui eût pu poursuivre intrépidement au conseil et sur le champ de bataille l'œuvre commencée, ne pas s'arrêter à un demi-succès, ne pas perdre les fruits d'une victoire. Voilà ce que les Polonais reconnaissent aujourd'hui, et voilà ce qu'ils ne sauraient trop déplorer.

Praga, qui était autrefois une ville considérable, n'est plus à présent qu'un assemblage de maisons irrégulières et de chétive apparence, habitées en grande partie par les juifs. En face de ce faubourg, ravagé plusieurs fois par les Russes, est Varsovie, élevée sur une hauteur, étagée sur la rive gauche de la Vistule. Son aspect me rappelle celui de Bâle. C'est la même ligne d'édifices ondulant le long des eaux, le même mélange de maisons,

d'arbres, de flèches de clochers. On arrive à la capitale de la Pologne par un pont en bois dont les poutres disjointes, les rondins mobiles, tremblent et gémissent sous le pied des chevaux comme des tuyaux d'orgue. La Vistule est large, mais souvent desséchée et coupée par de larges bancs de sable qui arrêtent toute navigation, et on ne la traverse pas sans faire d'abord une longue station à un bureau de police où trois Russes en uniforme, élevés à je ne sais quelle école, travaillent une heure à épier et à inscrire le passeport du voyageur ; un peu plus loin, on trouve encore un autre bureau, puis un troisième dans l'intérieur de la cité. De Stockholm jusqu'ici, en passant par huit villes, mon passeport a été inscrit sur trente registres, revêtu de vingt-quatre signatures de chancellerie, de seize cachets rouges, et il m'en a coûté 160 francs pour obtenir cette sauve-garde de mon innocence ; encore n'ai-je payé que la taxe légale. Plusieurs de mes compatriotes n'en ont pas été quittes à si bon marché. J'en ai rencontré un à Pétersbourg qui courait depuis deux jours à la recherche d'un commissaire de quartier, et qui, l'ayant enfin trouvé, ne parvint à obtenir son visa qu'en lui mettant un billet de vingt roubles dans la main.

Varsovie n'est pas une ville régulièrement belle. Ses rues ne sont point alignées comme celles de Berlin ou de Pétersbourg ; ses places publiques ne présentent pas cette symétrie imposante dont s'enorgueillissent d'autres capitales. Ses magasins ne sont ni larges, ni splendides, et ses maisons forment entre elles à chaque pas quelque nouveau contraste. Le palais du grand seigneur étale sa colonnade dorique, ses volutes et ses chapiteaux, à côté de l'étroite habitation d'un humble bourgeois ; l'élégante boutique ornée des riantes fantaisies de nos modes et de notre industrie s'ouvre en face d'une méchante échoppe. L'hôtel d'Angleterre dé-

roule à ses convives une carte de restaurateur qui figurerait honorablement dans les salons de Véry, et à quelques pas de là l'habitant d'un cabaret souterrain distribue, sous sa voûte humide et enfumée, l'eau-de-vie de pommes de terre à un cercle de paysans.

Cet aspect de la ville représente l'état de la société polonaise : luxe des grands, pauvreté du peuple, beaucoup de palais et beaucoup d'habitations chétives, peu de situations intermédiaires. Mais un mélange d'édifices somptueux et de boutiques, de grands hôtels et de tavernes, récrée le regard, intéresse la pensée. À chaque pas, c'est une nouvelle scène de mœurs à observer, une nouvelle image à peindre. Chaque palais a son illustration et ses souvenirs ; les plus beaux noms de la Pologne, les plus belles pages de son histoire y sont attachés. Celui-ci a été occupé par les rois de Saxe, cet autre par les comtes de Bruhl, dont le nom se retrouve encore sur la magnifique terrasse qui domine à Dresde le cours de l'Elbe. En voici un qui a appartenu à la famille de Sapieha rival de Jean Sobieski ; plus loin je trouve ceux des Radziwill, des Lubomirski, des Malachowski, des Czartoriski, hommes de guerre et d'état, amis des arts et des lettres, puissans par leur fortune, célèbres par leur valeur dans les combats et leur parole dans le conseil, malheureux par leurs jalousies orageuses et leurs dissensions. À l'extrémité de la ville, il y en a un non moins illustre, non moins splendide que les autres, œuvre d'orgueil et de galanterie : Auguste II le fit construire pour satisfaire au caprice d'une de ses maîtresses. Des milliers d'ouvriers y travaillaient du matin au soir, des milliers d'ouvriers y revenaient la nuit poursuivre leur tâche aux flambeaux. Un jour, la belle comtesse Orzelska, en passant dans cette partie écartée et abandonnée de la ville, avait dit : « Voilà une riante situation. » Quinze jours après, elle y trouvait un parc, un jardin, un château ; le ga-

lant roi la conduisait dans des salons richement meublés, et lui disait : « Tout ceci est à vous. » Ce château appartient à présent à M. le comte Zamoyski, qui y a amassé une quantité d'objets d'art du moyen-âge et une bibliothèque des plus précieuses. Au centre de la ville, au bord de la Vistule, est le château des rois, le Zamek, construit en partie par Sigismond III, agrandi par Auguste II, terminé par Stanislas-Auguste Poniatowski. C'est un édifice d'un caractère sombre, imposant par son enceinte et sa situation. Il m'a rappelé l'ancien château des grands-ducs de Mecklembourg que j'avais vu quelques mois auparavant à Schwerin C'était là que les nonces et le sénat s'assemblaient à l'ouverture des diètes. C'était là que les souverains de la Pologne recevaient les ambassadeurs des puissances étrangères dans une grande salle décorée de tableaux qui représentaient les principales époques de l'histoire polonaise. Le maréchal Paskewitch habite à présent ce palais des rois, et les appartemens réservés jadis aux serviteurs de la couronne, aux officiers des gardes, sont occupés par les employés de ses bureaux

Près de là est la cathédrale de Saint-Jean, monument gothique d'un goût exquis. La chaire surtout est un travail de sculpture d'une rare délicatesse. Douze statuettes charmantes, représentant les douze apôtres, ornent la balustrade. Douze dais légers s'élèvent sur leur tête. La rampe et le pavillon gothique qui la surmonte sont dessinés avec la légèreté d'une arabesque, ciselés comme un bijou, brodés comme une dentelle. Sur les murailles des nefs latérales, il y a une quantité d'inscriptions sépulcrales et plusieurs monumens funèbres, dernier témoignage de l'orgueil aristocratique qui se venge par son faste des rigueurs de la mort. Le plus récent est celui du comte Malachowski. C'est une œuvre de Thorwaldsen, bien connue des artistes. Le plus touchant à voir

est le tombeau de deux princes de Mazovie, l'un évêque, l'autre guerrier, couchés tous deux sur leur froid cercueil avec leur mitre et leur casque, leur chasuble et leur armure ; l'évêque embrasse son frère dans la mort comme il l'avait embrassé dans la vie. Tous deux semblent s'être endormis du dernier sommeil à la même heure, et s'en aller avec la même affection et le même espoir dans un autre monde. À côté d'eux sont gravés plusieurs passages de l'Écriture sainte, expression de leur amour et de leur foi. Une douce pensée a présidé à l'érection de ce tombeau, et l'art du XVI siècle l'a orné de ses gracieuses ciselures, le marbre employé à sa structure lui donne un aspect étrange et des teintes variées qui produisent un effet charmant.

Dans une petite chapelle de l'église des Capucins, j'ai vu encore deux monumens mémorables : à gauche, un sarcophage en marbre noir surmonté d'un sceptre et d'une couronne, et revêtu de cette inscription : Servandis præcordiis invictissimi principis Johannis III, Poloniorum regis, ob fusas sæpius Turcorum copias et liberatam Viennam ab obsidione, totius Rossiæ imperator Nicolaus rex Poloniæ monumentum hoc fecit. Anno 1829 ; à droite, une urne sépulcrale consacrée à la mémoire du roi Stanislas-Auguste, avec cette poétique inscription : Morte quis fortior ? Gloria et amor. Deux rois de Pologne, le valeureux Sobieski et le galant Stanislas-Auguste, placés ainsi l'un en face de l'autre ; deux phases d'une époque de gloire et d'indépendance, et le nom de l'empereur Nicolas au milieu ! Est-ce le hasard qui fait de tels rapprochemens ?

Les autres églises de Varsovie n'offrent rien de très remarquable. Elles ont été ravagées plusieurs fois, reconstruites de différentes façons, et remplies d'œuvres de luxe plus que d'œuvres

d'art. Une foule pieuse s'y presse chaque dimanche et chaque jour de fête. Le peuple de la ville et le peuple des campagnes, qui apporte chaque matin ses denrées sur la place où s'élève la colonne de Sigismond III, s'en va, dès que la cloche sonne, vers les temples qu'il vénère. Les hommes, portant encore leur besace sur l'épaule, s'agenouillent au bas de la nef ; les femmes se frappent la poitrine et se prosternent la face contre terre. Presque tous baisent religieusement en arrivant les pieds, les mains du Christ ou des saints dont les statues en plâtre décorent l'entrée de l'église.

C'est dans l'ancienne partie de la ville que s'élèvent la plupart de ces églises et la plupart des couvens. Quoique cette moitié de Varsovie date de loin, on n'y trouve point ces formes d'architecture pittoresque, ces constructions artistiques du moyen-âge qui font l'ornement des vieilles villes de France et d'Allemagne. Incendiée à diverses reprises, ravagée par les discordes civiles et les hordes étrangères, elle a perdu son caractère primitif, et on ne reconnaît guère son ancienneté qu'à ses rues tortueuses et obscures, aux fenêtres étroites, aux corridors sombres de ses maisons. Tout ce quartier est presque entièrement occupé par la classe bourgeoise et industrielle, les ouvriers et les petits marchands. Les riches familles de la noblesse, les fonctionnaires et le haut commerce sont répandus dans le faubourg de Cracovie, dans la rue Électorale et la rue du Miel, dans la grande et élégante rue qu'on appelle le Nouveau-Monde. Là est la place de l'hôtel-de-ville, occupé maintenant par une légion d'employés de police, le jardin de Saxe, auquel il ne manque que des bassins d'eau pour rivaliser avec les Tuileries, la place où l'on a érigé la statue de Kopernik, et une autre grande place carrée où s'élève le monument le plus lourd et le plus impopulaire qu'il soit possible

d'imaginer. C'est une colonne carrée en bronze ou en tôle vernie posée sur un piédestal à huit angles et entouré de huit animaux grotesques. En y regardant de plus près, on s'aperçoit que ces animaux sont des lions, symbole de la force et du courage, et l'explication du symbole est sur une des faces de la colonne, où l'on voit écrits en lettres d'or les noms de huit Polonais massacrés par le peuple pendant les premiers jours de la révolution. L'un d'eux fut tué par hasard, un second par erreur, deux ou trois autres étaient d'infâmes gueux, mais n'importe ; ils n'en doivent pas moins être tous honorés comme des victimes de leur loyal dévouement à la Russie ; les huit lions représentent leur héroïsme, et la hideuse colonne doit transmettre leurs noms à la postérité. On ne pouvait rien imaginer de plus insultant pour Varsovie que cette glorification officielle de plusieurs noms odieux, et cette perpétuité monumentale d'un instant d'erreur ou de légitime vengeance. Aussi la colonne fut-elle pendant plusieurs mois couverte d'épigrammes acerbes et de placards injurieux. Les sentinelles avaient fort à faire d'empêcher les Polonais de venir là, dans l'obscurité de la nuit, afficher l'expression de leur ressentiment. Il a fallu un renfort de factionnaires pour mettre fin à ces manifestations d'opinion que des regards curieux lisaient chaque matin, que des mains indiscrètes colportaient ensuite dans toute la ville. Les fonctionnaires russes ont senti eux-mêmes qu'ils avaient commis une faute en érigeant ce grossier trophée, et lorsque l'empereur Nicolas vint à Varsovie, il refusa de le voir ; mais comme l'autorité absolue ne peut avouer qu'elle a eu tort, le monument est resté debout, à l'entrée du jardin de Saxe, avec ses flétrissures.

Occupée et pillée trois fois par les Russes, investie par Catherine d'un faux-semblant de pouvoir, asservie complètement par

Alexandre, sous la trompeuse sauvegarde d'une constitution, Varsovie a perdu à sa dernière révolution ce qui lui restait encore de son ancienne autorité. C'en est fait du mouvement que les voyageurs aimaient à remarquer autrefois dans cette ville. C'en est fait de ces souverains héroïques qui arrêtaient à la pointe de leurs lances le ravage des hordes tatares et sauvaient le christianisme sous les murs de Vienne, de ces diètes splendides et tumultueuses qui mettaient une couronne sur la tête d'un pauvre moine, de ces grands seigneurs qui traînaient à leur suite une armée de gentilshommes dont chacun pouvait devenir roi. C'en est fait de tout cet éclat et de toutes ces rumeurs d'une grande assemblée à laquelle les nations étrangères députaient des ambassadeurs, et que les souverains du nord et du sud essayaient de séduire par leurs promesses, ou d'effrayer par leurs menaces. Dans le cours des différentes révolutions qui ont agité, bouleversé le sol de la Pologne, la noblesse polonaise a seulement sauvé du naufrage de sa patrie l'illustration de son nom, que l'histoire consacre, que nul arrêt de despote ne peut lui ravir. Pas un de ces fiers gentilshommes n'exerce le pouvoir de ses ancêtres, et pas un d'eux, si l'on en excepte le riche comte Branicki, ne possède à présent une fortune intacte, une de ces fortunes colossales divisées autrefois comme des duchés entre les principales familles du pays. Les uns ont aliéné eux-mêmes leurs vastes domaines pour satisfaire à leur luxe effréné et à leurs habitudes fastueuses ; les autres ont employé généreusement une partie de leurs biens à la défense de leur nationalité. La plupart ont été spoliés de leur héritage par les conquérans de la Pologne. La dernière révolution a surtout porté un coup terrible à cette noblesse, jadis si fière et si puissante, si coupable parfois dans ses folles dissensions, et si souvent admirable à voir dans les grandes crises de son pays. Les

familles nobles sont aujourd'hui ruinées, accablées, et quelques-unes divisées comme les rameaux d'un arbre coupé par la hache du bûcheron. Celles-ci vivent obscurément sur le sol où leurs aïeux déployaient une magnificence royale, celles-là pleurent dans l'exil l'oppression de leur patrie bien-aimée, et les charmes évanouis de leur douce Argos. Il y en a qui n'ont fait leur paix avec leur maître qu'en courbant docilement la tête devant lui et en renonçant à toute ambition. C'est une triste chose que de pénétrer dans l'intérieur de ces familles, de penser à ce qu'elles ont été, et de voir ce qu'elles sont devenues. Quelquefois on y trouve plus qu'un seul enfant, dernier rejeton d'un race appauvrie et anéantie ; quelquefois le père et la mère sont assis solitairement au foyer, où leurs regards se reposaient naguère avec tant de joie sur des têtes chéries. Un de leurs fils est réfugié en France, un autre en Autriche ; un troisième, peut-être, entraîné comme eux par son patriotisme dans le tumulte de la révolution, achète son pardon en servant comme simple soldat dans l'armée du Caucase. L'inquisition du pouvoir poursuit ces malheureuses familles jusque dans l'intérieur de leur habitation ; un vil agent de police exerce un contrôle journalier sur ces maisons qui ont donné des généraux à l'armée de Pologne, des conseillers à ses diètes, des prélats à ses églises. Il n'est pas permis à la pauvre mère affligée de correspondre avec ses enfans, de leur envoyer une part du revenu dont elle jouit encore, d'adoucir par ses secours et ses consolations les rigueurs de leur exil. La poste ouvre toutes les lettres, et celles des réfugiés n'arrivent point à leur adresse. Il faut que les Polonais qui ont été compromis dans la dernière révolution, soit par eux-mêmes, soit par leurs parens ou alliés, s'observent soigneusement dans leurs paroles, dans leurs démarches, et vivent de la vie la plus silencieuse ou la plus ouverte

à tous les regards, pour ne pas éveiller les soupçons d'une police défiante, et attirer sur eux de nouvelles persécutions. Quel contraste entre la situation à laquelle ils étaient appelés par leur naissance et celle qui leur est imposée aujourd'hui ! J'ai dîné une fois avec quatre gentilshommes dont les ancêtres gouvernaient la Pologne et la Lithuanie, et qui venaient modestement s'asseoir à une table de restaurateur. Il me semblait que je dînais, comme Candide, avec quatre rois détrônés. Pendant mon séjour à Varsovie, j'ai recueilli de source certaine de douloureux détails sur les rigueurs que fait subir le gouvernement russe à plusieurs nobles familles. La crainte d'aggraver leur situation par un récit indiscret m'empêche de rapporter ce qui m'a été dit avec confiance. Je n'ose citer aucun nom, et je m'en tiens aux généralités.

L'industrie et le commerce, qui n'ont jamais été très florissans en Pologne, n'ont certes rien gagné au changement de gouvernement. C'étaient les grands seigneurs qui, par leurs fêtes éblouissantes, leur hospitalité libérale et leurs fantaisies de luxe, donnaient jadis l'essor au commerce de Varsovie ; il y avait là une cour et des ministres, un cortége de hauts dignitaires et des ambassadeurs étrangers, des réunions régulières et extraordinaires de toute la grande et la petite noblesse. Quand les riches familles se retiraient l'été dans leurs terres, elles faisaient encore venir de Varsovie tout ce dont elles avaient besoin pour satisfaire à leurs habitudes opulentes et à leurs caprices. Je laisse à penser dans quelle décadence a dû tomber le commerce de cette ville lorsque les grandes fortunes qui l'alimentaient se sont écroulées dans l'orage des révolutions, lorsque cette affluence de riches propriétaires, de princes, de courtisans, a disparu de ses murs comme une source tarie, lorsqu'enfin elle a passé de son état de ville royale et souveraine à celui de chef-lieu d'un gouvernement

russe. La Pologne n'a du reste ni élan industriel ni fabriques. Enclavée entre l'Allemagne et la Russie, elle devient de plus en plus tributaire de ces deux pays, et n'entreprend aucune grande spéculation ; elle n'exporte que ses produits territoriaux, ses bois, ses grains, et perd une partie des bénéfices qu'elle pourrait faire en vendant ces denrées à Dantzig, au lieu de les expédier directement aux pays étrangers qui en ont besoin.

La science et la littérature ont été bien plus encore que le commerce écrasées par la dernière révolution. Le gouvernement russe a supprimé l'université, l'école noble des piaristes, la société des amis des sciences. Tous les Polonais qui aspirent à obtenir un des grades universitaires, sans lesquels ils ne peuvent arriver à aucune fonction judiciaire ou administrative, doivent désormais étudier à Pétersboug ou à Moscou. Les livres, les manuscrits de la société des amis des sciences ont été enlevés et transportés dans la capitale de l'empire russe, et un bureau de loterie occupe les salons où se réunissait cette assemblée illustrée pendant trente ans par d'importantes recherches sur l'histoire de Pologne et de précieuses dissertations. À la place de l'université et de l'école des piaristes entachées d'opinions révolutionnaires, s'élève le gymnase, auquel l'esprit éclairé de M. le général Okouneff, qui remplit à Varsovie les fonctions de ministre de l'instruction publique, a donné, il est vrai, toute l'extension possible. Il y a là un cabinet d'histoire naturelle, une collection de plâtres antiques, une bibliothèque de seize mille volumes, à laquelle le gouvernement envoie chaque année des livres russes. Mais quelle que soit l'étendue de cette institution, elle ne peut remplacer celles qui faisaient la joie et l'orgueil de la Pologne. L'enseignement y est d'ailleurs entravé par toutes les réserves d'une censure méticuleuse. La censure de Pétersbourg est un modèle d'indul-

gence, comparée à celle-ci ; elle met son veto sur toute idée qui frise le libéralisme, elle mutile tous les livres et rature ou déchire tous les journaux. C'est une curieuse chose à voir ici qu'une collection de la Revue des Deux Mondes, biffée, couverte d'une épaisse couche d'encre, ou scindée à chaque page. J'ai eu la douleur de retrouver deux pauvres articles que je publiai l'année dernière dans cette Revue, et qui, après avoir passé par les ciseaux de la censure varsovienne, ressemblaient à deux malheureux enfans aveugles, estropiés, disloqués. La Chronique de la quinzaine est surtout l'objet d'un rigoureux examen et la victime d'une foule de cruautés. Mais comment le prudent écrivain qui la rédige échapperait-il aux rigueurs du tribunal politique et littéraire de Varsovie, quand la Staatszeitung de Berlin, le journal le plus savamment officiel, le plus précautionneux qui existe, ne peut y échapper lui-même ? J'ai vu presque chaque jour les timides récits de cette feuille coupés tout à coup au beau milieu d'une phrase par les ciseaux de la Parque inflexible qui mesure le cours de l'esprit et de la pensée, ou revêtus d'un impénétrable rideau noir. On dirait une nouvelle du télégraphe interrompue par le brouillard.

Tout ce qui se lie à une pensée d'indépendance, tout ce qui pourrait éveiller un souvenir de nationalité est sévèrement proscrit. J'ai en vain cherché dans les librairies de Varsovie quelques livres sur la Pologne : descriptions du pays, récits de voyage, livres d'histoire, allemands, anglais, français, la police avait tout fait disparaître. Il m'a fallu un ordre d'un général pour me procurer un petit ouvrage imprimé en 1820 à Varsovie sous le titre de Guide du Voyageur en Pologne, et qui est bien le guide le plus pacifique, le plus innocent qu'il soit possible d'imaginer. Le professeur Bentkowski n'a pu réimprimer pour la troisième fois son

Histoire de la littérature polonaise avec les considérations générales qui y sont mêlées ; on en a fait à Wilna une sorte de catalogue bibliographique sec et aride, dépouillé de tous ses raisonnemens. Un écrivain présente dernièrement à la censure un ouvrage où il était question dans les termes les moins suspects de la révolution française de 1793. Ce mot de révolution effarouche le censeur, il le raie et le remplace par les termes de changement politique. Il n'est rien de si ingénieux qu'un censeur absolutiste. Grace à celui de Varsovie, voilà notre époque de terreur parfaitement humanisée ; ce que nous avions pris jusqu'à présent, dans notre candeur, pour un bouleversement général n'était qu'un changement politique. Un autre écrivain, M. Bandtkie-Stenzynski, qui avait consacré de longues années à l'étude des médailles de la Pologne, et qui en faisait une œuvre de dévouement plus qu'une œuvre de spéculation, publia un jour à ses frais le résultat de ses recherches sous le titre de Numismatique de la Pologne. Le censeur biffe ce nom et déclare que l'ouvrage ne paraîtra que sous le titre de Numismatique du pays. En vérité, si de tels faits ne m'avaient pas été racontés par les hommes les plus sérieux et les plus loyaux, je les eusse repoussés comme des fables triviales ; mais ils ne sont que trop vrais. La censure lit deux fois chaque brochure, chaque journal, chaque livre, en manuscrit et en épreuves. L'auteur ne peut tromper sa vigilance inquiète, et l'imprimeur est tenu, sous les peines les plus graves, de faire les corrections qu'elle indique. Quelquefois un écrivain opiniâtre, condamné en première instance, s'adresse à d'autres juges et obtient de la censure plus hardie de Pétersbourg l'imprimatur qui lui a été refusé par celle de Varsovie. Alors le livre paraît ; mais les censeurs de Varsovie, défendant pied à pied leurs priviléges, ne permettent pas qu'il soit annoncé ni qu'on en rende compte. Il

faut qu'il meure oublié et sorte peu à peu de la boutique du libraire, par la vertu de quelques sympathies silencieuses, sans éclat et sans bruit.

Les Polonais du duché de Posen n'ont point de telles rigueurs à subir. La mesure qui les régit est plus large et plus libérale ; le gouvernement prussien, loin de chercher à effacer leur caractère de nationalité, favorise au contraire l'étude de leur langue et le développement de leur littérature. Il y a là un foyer d'écrivains instruits, laborieux, qui recueillent d'une main pieuse les trésors de gloire de leur vieille patrie, ravivent ses traditions héroïques, et défendent sa cause avec énergie. On dit que cette liberté accordée aux Polonais du duché de Posen a souvent éveillé la susceptibilité de la chancellerie russe et donné lieu de part et d'autre à mainte correspondance plus ou moins acerbe.

La Prusse, en agissant ainsi, se conforme à ses principes habituels de politique, à ses instincts mesurés de libéralisme. Elle fait pour les provinces polonaises ce qu'elle a fait pour la Lusace, la Silésie et les provinces rhénanes, une propagande à sa façon, un habile mélange d'autorité et de tolérance. La Russie, en étendant son sceptre d'airain sur la Pologne, poursuit les conséquences rigoureuses de son système absolutiste. Elle ne tient point compte de ce que ce pays a été jadis, elle le regarde comme une partie intégrante de ses états et le traite comme une province révoltée. La faute en est aux puissances qui ont souffert tant de fois le partage de cette malheureuse contrée, et aux puissances qui n'ont point voulu, ou qui n'ont pu intervenir dans sa dernière révolution.

Toutes les mesures ont été prises pour prévenir une nouvelle révolte : une autre forteresse imposante à cinq lieues de Varsovie, une autre dans la ville même, les emplois occupés par des fonc-

tionnaires russes, les casernes par des soldats russes, les soldats polonais envoyés au loin, dispersés dans les divers régimens de l'empire, un télégraphe sur la route de Pétersbourg, et une armée d'espions, d'agens de police répandus sur tous les points. La Pologne entière est enlacée dans un réseau inextricable. La lime la plus patiente s'userait sur ces mailles si fortement tissues, la main la plus forte ne les briserait pas. L'énergie contenue de tout un peuple, favorisée par des circonstances heureuses, peut seule, en un moment de transport et d'enthousiasme, s'affranchir de ce joug pesant.

Dans l'état de dégradation où la Pologne a été jetée, c'est encore un bonheur pour elle d'avoir des fonctionnaires tels que ceux qui la régissent aujourd'hui. Le maréchal Paskewitch, qui exerce dans le pays l'autorité de vice-roi, a, dit-on, le langage rude, mais le cœur loyal et compatissant. Il sait ce que vaut la nation polonaise, car il l'a vue sur le champ de bataille, et s'il condamne la révolte comme représentant de l'empereur, il sait, comme soldat, rendre justice au courage. Les fonctionnaires placés près de lui s'efforcent, tout en exécutant leur mission, d'en adoucir autant qu'ils peuvent les rigueurs. J'en ai connu plusieurs qui m'ont intéressé par leur instruction et séduit par leur affabilité.

Malgré les arrêts de la censure et les inquisitions de la police, la littérature polonaise a pris dans les dernières années un nouvel essor. Ce qui était jadis pour cette pauvre contrée une étude heureuse et paisible est devenu un adoucissement à ses regrets, un remède à ses douleurs. La source sacrée de Castalie a souvent, pour ceux qui la lui demandent, la vertu du Léthé ; elle donne l'oubli et le repos. De jeunes savans déroulent d'une main labo-

rieuse les livres et les manuscrits que la Russie ne leur a pas encore enlevés, et se plongent dans la contemplation du passé pour ne plus songer au présent. Des poètes s'en vont sur les rives silencieuse de la Vistule murmurer à l'écart les strophes harmonieuses qu'une muse solitaire leur inspire. Un sentiment national agite leurs cœurs ; un souvenir pénible attriste leurs pensées. Le deuil de leur patrie se reflète dans leurs vers, le nom de la malheureuse Pologne s'échappe souvent de leurs lèvres. La plupart de ces vers, écrits à la dérobée, ne peuvent être imprimés ; mais ils circulent de main en main, et partout éveillent une religieuse sympathie. Il y a maintenant en Pologne un cycle de chants cachés et mystérieux pour toutes les phases de la dernière révolution, des chants pour ceux qui sont morts et pour ceux qui vivent dans l'exil, des chants pour les jours de victoire et les jours de défaite, épopée de gloire et de malheur sur laquelle brille encore un rayon d'espoir. Le Polonais est condamné aux rudes travaux de la Sibérie, et ses frères lui adressent de loin une affectueuse consolation. Le Polonais est assis tristement au foyer désert de ses pères, et ceux qui mangent le pain amer de l'étranger échangent avec lui l'expression de leurs vœux. Les muses sont les messagères compatissantes de l'amour et de la douleur ; elles volent à travers l'espace, elles échappent avec leurs ailes légères aux ciseaux de la censure, cette harpie des temps modernes, à l'espionnage de la police, et répandent parmi ceux qui souffrent la parole qui raffermit le cœur, le baume céleste qui adoucit ses blessures.

Voici deux pièces de vers que j'ai entendu réciter un jour dans une société fermée aux regards suspects, et qui révèlent cet esprit poétique de la Pologne. L'une a été composée par un homme qui a exercé d'honorables fonctions dans son pays ; la seconde, par

un jeune écrivain qui a servi comme simple soldat dans la dernière révolution.

À UNE FEMME POLONAISE.

« Ton ame céleste se reflète dans ton regard ; dans ton regard mélancolique, les larmes que tu verses sur ta patrie brillent comme les diamans du trésor d'amour que tu renfermes dans ton sein.

« Bénie sois-tu parmi tes compagnes, car dans ton cœur le souvenir de ton pays est entouré de l'auréole de la foi ; tu es un de nos anges gardiens.

« Ma bien-aimée, lorsque tu penseras aux destinées de la Pologne, arrose de tes pleurs les cendres de tes pères et la foi te dévoilera les secrets de l'avenir, et tu recueilleras ta moisson dans le ciel.

« Car Dieu change en perles les larmes versées pour une cause si sainte ; il fait reverdir les rameaux de l'espérance, et t'en couronne le front. »

À UN FRANÇAIS.

« Toi qui, venu des bords rians de la Seine aux froides rives de la Vistule, songes parmi nous à ta belle patrie ; toi que les regards d'un père, d'une mère, d'une sœur, suivent sur une terre étrangère, ton ame n'est-elle pas restée tout entière aux lieux où la rappellent tant de doux souvenirs ?

« Ami, et moi aussi j'ai souvent soupiré en songeant de loin à ma patrie. Lorsque, banni des lieux où je suis né, j'errais dans un autre royaume, mes larmes étaient mon unique consolation.

« Bientôt tu reverras le toit paternel, la joie rentrera dans ton cœur. Mes larmes, à moi, dureront toujours ; elles dureront autant que le serment que j'ai proféré sur la tombe de ma mère.

« Te souviens-tu de cette nuit sombre où des voyageurs fatigués s'en allèrent frapper à ta porte ? Ils n'avaient ni pain, ni sel, ni lieu où reposer leur tête : c'étaient des Polonais. Ils sont restés dans l'exil ; j'en suis revenu. Ils regrettent leur patrie ; moi, je pleure sur ses ruines.

« Oh ! ne t'étonne pas si nous te serrons la main avec émotion ; tu as habité avec nos frères, avec ceux qui ne vivent plus que d'espérance. Ne t'étonne pas si on te parle en pleurant d'un frère, d'un amant, d'un fils, si un enfant te demande en bégayant des nouvelles de son frère.

« Ne t'étonne pas du froid qui te pénètre dans cette Pologne, dont une main funeste voile le doux soleil ; comment garderait-il sa chaleur, le cadavre dont on a arraché le cœur ? »

Je ne puis donner une idée plus juste de l'état actuel de la littérature polonaise qu'en citant une lettre qu'un écrivain très instruit a bien voulu m'adresser à ce sujet :

« Malgré la triste situation de notre pays, il y a maintenant parmi nous un mouvement littéraire très animé ; on dirait que les Polonais n'ont plus d'autre consolation dans le malheur que d'étudier les lettres, de se dévouer au développement de leur langue, bannie de plus en plus des écoles publiques, du service administratif, et remplacée de tous côtés par la langue russe.

« Au dehors, ce mouvement se manifeste plutôt par des travaux historiques que par la poésie, car, avec son esprit national,

patriotique, ému par tant d'évènemens douloureux, la poésie ne fait qu'effrayer la censure, et ne peut produire au grand jour ses généreuses inspirations. Ceux qui s'y dévouent avec la pensée la plus noble et le talent le plus vrai sont forcés de dérober aux regards de l'inquisition qui les poursuit le secret de leurs rêves et l'harmonie de leurs vers. Il faut que les poètes apportent une grande réserve dans le choix de leurs sujets et une grande modération dans les idées qu'ils expriment pour qu'il leur soit permis de publier leurs productions. Parmi ceux dont on recherche les vers, nous citerons M. Paszkowski, qui a traduit le Faust de Goethe et fait imprimer un volume où l'on remarque plusieurs pièces pleines de sève et de vigueur ; Norwid, tout jeune encore, auteur d'un recueil de ballades populaires et de poésies fugitives, distingué par sa verve impétueuse et sa fraîche imagination ; il voyage maintenant en Allemagne et en Italie et nous avons remarqué que ses voyages avaient déjà donné un nouvel essor à son talent poétique. Czaikowski, occupé la plus grande partie du jour par ses fonctions administratives, consacre heureusement tous ses instans de loisir à des compositions pleines d'élan, et de bon goût. Nous devons nommer encore les deux comtes Albert et Léon Potocki ; le premier, lieutenant-colonel au service de Russie, est doué d'une imagination brillante ; le second est tout à la fois spirituel et léger, mélancolique et grave.

« À la place de la société des amis des sciences, supprimée par le gouvernement russe, il s'est formé en 1841 une réunion d'écrivains qui publient, sous le titre de Bibliothèque de Varsovie, un recueil littéraire périodique, le premier recueil de cette nature qui ait obtenu dans notre pays un réel succès. Nous avons essayé de rallier à cette publication tous les jeunes talens de notre pays ; notre but est de rassembler dans un même cadre tout ce qui peut

donner à la Pologne une juste idée du progrès des arts et des sciences dans les autres contrées de l'Europe, et tout ce qui pourrait en même temps faire connaître et apprécier la Pologne.

« M. Balinski, historien distingué, est à la tête de la rédaction de ce recueil avec M. Szabranski, qui a dirigé pendant quelque temps le journal intitulé Panorama de Varsovie. Leurs principaux collaborateurs sont MM. Alexandre Kurtz et Sielenski : le premier a publié d'excellens articles sur l'économie industrielle ; le second, des articles de critique. M. Maiewski traite les questions de droit. M. Auguste Cieszkowzki, auteur de plusieurs ouvrages sérieux bien connus en Allemagne et en France, est un des rédacteurs les plus zélés et les plus importans de la Bibliothèque de Varsovie ; il lui a donné diverses dissertations sur la philosophie grecque, sur l'état financier de l'Angleterre, sur les salles d'asile des campagnes. Non content de coopérer ainsi par ses travaux au succès de cette publication, il lui consacre une partie de sa fortune ; il a donné à la rédaction de la Bibliothèque de Varsovie les moyens d'adjoindre à ce recueil périodique une série de traductions en polonais des principaux ouvrages étrangers ; déjà nous avons imprimé dans cette nouvelle collection plusieurs œuvres de Schelling, l'Histoire de la civilisation en Europe de M. Guizot, traduite par M. le professeur Bentkowski, et le Cours d'économie industrielle de M. Blanqui.

« Parmi les collaborateurs les plus utiles de la Bibliothèque, nous devons citer encore M. Casimir Woycicki. Infatigable investigateur de l'antiquité polonaise, il a publié un grand nombre d'ouvrages qui tous ont pour but de faire connaître à ses compatriotes le caractère, les mœurs de leurs aïeux. Dans un de ces ouvrages, il retrace avec art le tableau de la vie domestique des an-

ciens Polonais ; dans un autre, il remonte jusqu'à l'origine et aux premières compositions de notre théâtre national ; enfin, il a recueilli nos anciens proverbes, et nous a donné sous le titre de Klechdes un excellent recueil de nos contes populaires.

« Ce que nous avons de plus remarquable dans nos publications actuelles, ce sont nos travaux historiques. M. A. W. Macieiowski s'est acquis une juste réputation par son Histoire de la législation des Slaves. M. Balinski, écrivain habile, érudit, laborieux, à qui l'on devait déjà une très bonne histoire de Wilna, un grand nombre d'articles littéraires, scientifiques, insérés dans divers journaux, vient de publier, sous le titre de Mémoires sur la reine Barbe Radziwill, épouse du roi Sigismond-Auguste, un ouvrage d'un grand intérêt ; il a étudié son sujet avec un soin minutieux et retracé avec une admirable fidélité tout cet épisode dramatique du dernier des Jagellons. On attend de lui encore un ouvrage en quatre volumes, qui renferment, entre autres études historiques, des biographies d'André Wolan, champion ardent des calvinistes polonais au XVI siècle, et de Jean Potocki, célèbre par ses recherches érudites sur l'origine des Slaves. C'est M. Balinski qui a donné aussi une édition des œuvres des deux frères Sniadecki, l'un astronome, l'autre philosophe, et rédigé la biographie de ces deux illustres savans polonais. Ajoutons encore à cette nomenclature, que je n'ose accompagner de plus de détails, un travail remarquable de M. A. Tyszynski sur la législation slave.

« Plusieurs femmes se distinguent aussi à Varsovie par leur instruction, leur amour des lettres et leurs écrits. M Krakow publie chaque année un album littéraire et poétique, composé tout entier par des femmes ; elle-même y a inséré des nouvelles spirituelles et gracieuses, que l'on recherche avec empressement.

M Lewocka a écrit aussi quelques contes charmans, et un livre de lecture pour les gens du peuple. Au-dessus de tous ces auteurs aimables, nous plaçons, avec un juste sentiment d'orgueil national et de sympathie, le nom de M Ziemencka, jeune femme charmante, qui s'arrache aux succès qu'elle obtiendrait dans les salons, par sa beauté et son esprit, pour se livrer en silence à des études sérieuses ; dévouée pendant très long-temps à la philosophie de Hegel, elle a renoncé enfin à ces dogmes trop froids et trop arides pour sa jeune et vive imagination, et s'est consacrée à l'étude d'une philosophie religieuse. Elle publie elle-même, chaque mois, un recueil intitulé le Pélerin, dans lequel elle développe avec un rare talent de logique et une profonde sensibilité les enseignemens du christianisme.

« Nous ne terminerons pas cette courte notice sans rappeler qu'au fond du palatinat de Lublin vit encore le dernier barde polonais, d'une époque glorieuse qui n'est plus, le Nestor des poètes actuels, M. le castellan Kozmian, auteur d'une production très aimée dans notre pays, intitulée les Géorgiques polonaises. Il achève dans sa vieillesse et se prépare à publier un grand poème national auquel il a travaillé pendant de longues années, et qui doit avoir pour titre Étienne Czarnincki. »

J'ai cité sans y ajouter une seule observation critique les éloges que l'auteur de cette lettre accorde aux travaux de ses compatriotes. Peut-être quelques-un de ces éloges sont-ils exagérés, mais ils ont été dictés par un pieux sentiment de nationalité ; et quel homme de cœur ne serait touché de voir ces nobles enfans de la Pologne chercher sous le joug qui les opprime, sous le regard inquiet et vigilant de la censure, l'œuvre sérieuse qui attire leur intelligence, la poésie qui les console ? Varsovie a été dé-

pouillée de tout ce qui faisait jadis sa joie et sa splendeur ; ses dynasties de rois sont éteintes ; ses familles de gentilshommes sont dispersées à la surface du globe ; ses richesses parent d'autres villes. C'est une veuve sans défense, c'est une mère éplorée qui, dans le deuil de sa solitude, penche son front appesanti sur les chroniques du passé, et se berce avec un chant plaintif. Le vrai mouvement littéraire de la Pologne est dans l'émigration polonaise. Celui-là, nous le connaissons par les beaux vers de Mickiewicz, par d'importans travaux d'histoire et d'érudition.

Vous avez lu le sonnet de Filicaja, épitaphe de l'antique Italie, vous avez lu les strophes de Byron sur l'asservissement de la Grèce, et votre ame s'est associée à la pensée des deux poètes, et vous avez compris le deuil des peuples dépouillés de leur royale couronne, paralysés dans leurs efforts, courbés comme des esclaves sous un joug étranger. Ah ! il n'est pas de plus grande douleur à contempler en ce monde que celle d'une nation qui a été forte et puissante et qui a vu sa force domptée, sa puissance anéantie, qui, dans le cours de plusieurs siècles consacrés par l'histoire, a brandi son glaive victorieux sur les champs de bataille et qui tout à coup a senti entrer dans son cœur, avec un frisson mortel, le glaive d'un ennemi qu'elle avait mainte fois subjugué et vaincu. Que sont les élégies de nos heures de doute et l'aveu plaintif d'une de nos déceptions comparés aux cris lamentables d'un royaume qui s'affaisse, d'un peuple qui succombe, d'un pays tout entier qui, hier encore, jetait son épée de fer dans la balance, qu'une signature de diplomate raie aujourd'hui du rang des nations, et qui recueille ses derniers accens pour chanter son hymne funèbre, la tête penchée sur un tombeau ?

Cette douleur, je l'ai observée dans sa plus profonde expression : j'ai traversé la Pologne et je suis entré à Cracovie.

Cracovie est l'une des cités les plus majestueuses et les plus désolantes qui existent. C'est le berceau d'une monarchie et la tombe d'un peuple, la ville qui couronnait les rois et qui les a ensevelis, la capitale d'un vaste empire et l'impuissant chef-lieu d'un étroit district, la première page d'une héroïque épopée et la dernière ligne d'une désastreuse histoire, Vienne et Venise, Reims et Saint-Denis, tous les contrastes les plus frappans réunis, dans la même enceinte : la splendeur et le néant, l'idéal le plus noble et la réalité la plus pesante. La nature même ajoute à l'effet de ces contrastes par sa fraîcheur et son éclat. En venant de Varsovie, on n'aperçoit qu'une large vallée verte et féconde comme notre Touraine, parsemée d'arbres fruitiers comme notre Normandie. La Vistule la sillonne, la Vistule serpente à travers les moissons dorées, s'éloigne, revient, se précipite par bonds impétueux, puis s'endort mollement sous un berceau de feuillage ; fleuve incertain et capricieux, tantôt ardent et emporté comme l'eau du torrent, tantôt si faible qu'à peine l'entend-on murmurer ; véritable image du peuple enthousiaste et mobile dont il baigne le sol. À l'horizon s'étendent les lignes azurées des grandes chaînes de montagnes qui se déroulent de la Mer Noire aux bords du Danube, ces pics de granit qui jadis ont vu la Pologne triomphante, et qui semblent aujourd'hui la contempler avec douleur dans le silence de sa ruine.

Au milieu de cette vaste vallée, au bord de cette onde qui reflète dans son bassin l'éclat d'un ciel riant et pur, s'élèvent les flèches gothiques des églises de Cracovie, les murs noircis de ses remparts, les tours crevassées de son château, œuvres décrépites

de l'homme auprès de l'éternelle jeunesse, de l'éternelle beauté des œuvres de la nature. Dans l'enceinte de cette ville, dans les campagnes qui l'environnent, il n'y a pas un monument qui ne soit illustré par quelque noble souvenir, pas un ruisseau, pas une colline qui ne rappelle une tradition historique ou une légende fabuleuse. Sur la cime escarpée du Wawel, Cracus, fondateur de la monarchie polonaise, construisit la forteresse et donna son nom à la ville qui s'étendait autour de lui. Près du village de Mogila repose la première reine de Pologne, la fille de Cracus, l'héroïque Wanda, belle comme les anges, disent les chroniques, courageuse et fière comme une valkyrie. Elle monta noblement sur le trône de son père et gouverna ses sujets avec une mâle fermeté. Rithiger, prince des Allemands, séduit par tout ce qu'il entendait raconter des charmes de la jeune reine, et surtout par le désir de devenir maître de son royaume, lui envoya une députation pour la demander en mariage. Wanda repoussa dédaigneusement cette demande. « Jamais, s'écria-t-elle, je ne me marierai ; j'ai hérité seule de l'empire de mon père, et je le conserverai seule ; j'aime mieux être souveraine que la femme d'un souverain. » Rithiger irrité lui déclare la guerre. La jeune fille appelle ses soldats, et s'avance intrépidement sur le champ de bataille. Mais les troupes ennemies, séduites à sa vue, fascinées par son regard, vaincues par le prestige de son courage et de sa beauté, refusent de combattre et déposent les armes devant elle. Rithiger, après avoir en vain essayé de les rallier, se tue de désespoir, et l'armée polonaise rentre en triomphe dans les murs de Cracovie. Wanda fait préparer un grand holocauste pour remercier les dieux, et dans la crainte qu'un jour cette victoire mémorable ne soit entachée par quelque défaite ignominieuse, qu'elle-même ne succombe aux tentatives d'un autre prince plus puissant ou plus

heureux, elle se dévoue, victime volontaire, au destin inflexible dont elle redoute l'inconstance. Le sacrifice fini, selon les rites anciens, elle distribue des présens à ses fidèles serviteurs, et se précipite dans les flots de la Vistule.

Près de la rivière du Prondnik est l'arène où Leszek II gagna par son habileté la couronne. La race de Cracus était éteinte. La Pologne, inquiète et agitée dès les premiers temps de son organisation comme elle l'a toujours été depuis, avait remplacé l'autorité monarchique par un gouvernement républicain. Elle s'était partagée en douze districts régis par douze chefs qui portaient le titre de voiévodes. La division ne tarda pas à éclater entre ces hommes investis du même pouvoir, jaloux l'un de l'autre, tourmentés du besoin de s'agrandir aux dépens de leurs voisins. La guerre civile éclata dans les états confédérés ; la guerre étrangère les menaçait. Un citoyen rusé, un simple forgeron nommé Pxzemyslaw, sauva son pays de l'invasion en présentant aux yeux des ennemis une quantité de mannequins couverts de casques et de cuirasses qu'ils prirent pour une armée vivante, pour une armée nombreuse dont ils eurent peur, et, pour récompense de son heureuse astuce, le forgeron fut élu roi de Pologne. Il mourut sans héritier, et, afin d'échapper à l'ambition des riches, aux brigues des grands, le peuple résolut de donner la couronne à celui qui le premier arriverait au but dans une course solennelle. L'arène est tracée. Des juges choisis parmi les anciens du pays en fixent eux-mêmes les limites et déterminent les conditions de la lutte. Un Polonais, pour assurer son triomphe sur ses rivaux, s'en va le soir semer des pointes de fer sur toute l'étendue de terrain qui doit être parcourue, laissant seulement un étroit espace de côté pour y galoper le lendemain sans entraves. Il venait d'achever son œuvre, et s'en retournait chez lui fort content d'une telle inven-

tion, lorsque deux jeunes gens, en traversant l'arène, reconnurent ces perfides préparatifs, remplirent de pointes de fer le sentier que leur déloyal concurrent avait réservé pour lui, et se séparèrent en se jurant l'un à l'autre de garder le secret sur leur découverte. Le lendemain la foule accourt en tumulte autour de la lice. Les juges montent sur leur siége. Le trône royal s'élève avec ses tentures de pourpre près du but. La barrière s'ouvre au bruit des trompettes, des cymbales. Les concurrens se précipitent dans l'arène, et à peine ont-ils fait quelques pas que les chevaux, blessés par les pointes de fer qui leur entrent dans le pied, se cabrent, s'emportent, reviennent en arrière, renversent leurs cavaliers. Au milieu de ce désordre, de cette confusion, des accens de colère de celui qui ne peut maîtriser son cheval, des cris de douleur de celui qui roule sur le sable, des cris de surprise de la foule, deux rivaux poursuivent intrépidement leur route ; l'un, emporté sur un coursier ardent, s'en va droit au but comme une flèche ; l'autre court à pied, à droite, à gauche, pour éviter les pointes de fer et arrive auprès du trône long-temps après son rival. C'étaient les deux jeunes gens qui la veille avaient reconnu ensemble les piéges de l'arène. Les juges se réunissent autour du cavalier, et remarquent que les jambes de son cheval sont revêtues d'une épaisse courroie. Le peuple croit que c'est lui qui a parsemé la lice de clous meurtriers, et le massacre dans sa fureur. Celui qui était arrivé le second au but, en courant prudemment à pied, est proclamé roi. Les chroniqueurs le citent comme l'un des monarques les plus nobles, les plus vertueux, de la Pologne. Le hasard produit parfois de singuliers miracles. La postérité de Leszek II régna glorieusement pendant plus de cent ans, et s'éteignit à la mort d'un prince dénaturé, indigne de porter le nom de ses généreux ancêtres.

Cracovie, fondée par Cracus à la fin du VII siècle fut la résidence des rois jusqu'au commencement du XVII siècle, époque à laquelle Sigismond III alla s'établir à Varsovie, et jusqu'en 1764 elle a conservé le privilége de couronner les souverains de la Pologne.

Tout dans cette ville porte un caractère imposant d'ancienneté ; tout rappelle un nom, une date, un fait mémorable. Un rempart entoure encore cette cité des princes comme au temps où elle était le bouclier de la Pologne. Les rues sont pour la plupart tortueuses et sombres comme celles des villes du moyen-âge, les maisons portent des pignons festonnés comme celles d'Augsbourg ou de Nuremberg. Ici on aperçoit des portes ornées de colonnettes, et couronnées d'un cep de vigne, comme dans les joyeuses bourgades des bords du Rhin, là des statues de saints, les mains jointes sous leur dais ciselé, comme celles qui décorent le portail de nos vieilles cathédrales ; plus loin, voilà le palais de l'évêché dont les rois briguaient jadis la faveur, et la maison de l'université, la plus ancienne université des contrées slaves après celle de Prague. De tous côtés, je vois aussi des flèches aiguës, des croix dorées. Il n'y a pas moins de trente-huit églises à Cracovie, presque toutes remarquables, les unes par leur architecture, d'autres par leurs pieuses traditions. Celle de Notre-Dame date du commencement du XIII siècle ; elle renferme trente autels de marbre et une quantité de tombeaux historiques ; celle de Saint-Pierre et Saint-Paul a été reconstruite par Sigismond III sur le modèle de Saint-Pierre de Rome ; celle des Dominicains, fondée en 1230, possède une double rangée de stalles en chêne sculptées avec un art admirable.

Les longues vicissitudes politiques, qui ont désolé et accablé le peuple de Cracovie n'ont pas encore éteint en lui le sentiment religieux. Un dimanche, j'ai vu les artisans de la ville, les paysans de la campagne avec leurs larges redingotes bleues ornées de bordures rouges, les femmes avec des draps de toile blanche qu'elles jettent sur leurs épaules comme des écharpes, courir d'église en église, se prosterner dans le parvis et baiser le pavé de la nef. Un jour, je traversais la place du marché au moment où un prêtre allait porter les derniers sacremens à un mourant ; il était sous un dais porté par des marguilliers, quatre soldats l'escortaient le fusil au bras, un enfant de chœur marchait devant lui, agitant une clochette. Au son de cette clochette, tous les passans s'arrêtaient, se découvraient la tête, et la plupart se jetaient à genoux. Je suivis le pieux cortége jusqu'à la demeure vers laquelle il se dirigeait. Les quatre soldats se mirent en faction à la porte, et plus de cent personnes étaient là, les mains jointes sur la poitrine, les genoux en terre, priant à voix basse et attendant le retour du prêtre. Quand on se rappelle tout ce que ce pauvre peuple a souffert, il est doux de penser qu'au milieu de ses souffrances il a conservé la piété qui console le cœur, la foi qui le raffermit.

Au centre de la ville, sur un large roc qui domine au loin la plaine, s'élève l'ancien château des rois, rebâti par Casimir-le-Grand, enrichi par ses successeurs, dévasté par les Autrichiens. Lelaboureur, qui accompagna Marie de Gonzague en Pologne, et qui nous a laissé une intéressante relation de son voyage, parle de cet édifice avec admiration : « Le château est, dit-il, une pièce d'architecture aussi accomplie que l'on puisse voir, et très digne de la majesté d'un monarque puissant. Il a beaucoup de rapport au dessin du château Saint-Ange à Rome et me semble plus esgayé, mais il a moins d'étendue. C'est un grand corps-de-logis de

pierre de taille, avec deux ailes autour d'une cour carrée, décorée de trois galeries où se dégagent tous les appartemens. Ces galeries sont, comme les chambres, parquetées de carreaux de marbre blanc et noir en rapport ; elles sont décorées de peintures et de bustes de césars, et rien ne se peut égaler à la beauté des lambris des chambres du second étage, qui est le logement des rois et des reines. C'est véritablement la plus belle chose que j'aie vue pour la délicatesse de la sculpture et pour les ornemens d'or moulés et de couleurs très fines. Dans la chambre principale sont les trophées du roi Sigismond, avec mille patergnes et mille enjolivemens au ciseau qui sont admirables, d'où pendent en l'air plusieurs aigles d'argent qui sont les armes de la Pologne, que la moindre haleine de vent fait voltiger doucement, leur donnant une espèce de vie et de mouvement si naturel, que l'imagination en est aussitôt persuadée que les yeux. »

En gravissant les escaliers, en parcourant les galeries de ce château, on n'y retrouve plus aucun des ornemens décrits par notre naïf compatriote ; mais ses murailles épaisses, ses vieilles tours, lui donnent encore un aspect imposant, et les héroïques souvenirs qui peuplent son enceinte lui impriment un caractère auguste. Ce château a vu passer sous ses voûtes six dynasties puissantes. Il a vu un de nos princes s'asseoir sur le trône des Jagellons, et deux femmes de France, Marie de Gonzague et Marie d'Arquien, porter le sceptre et la couronne de Pologne. Les descendans du grand Gustave Wasa y ont reçu les insignes de la royauté, puis les descendans des électeurs de Saxe, puis le noble Stanislas Lesczynski, dont une de nos provinces bénit encore la mémoire, et enfin le léger amant de Catherine. Ce château a vu les princes et les ministres étrangers courber la tête sous ses lambris dorés, il a vu défiler dans sa grande cour les starostes et les

palatins avec leurs vêtemens étincelans de pierreries et leur cortége fastueux. Les nefs de son église ont été tapissées de fleurs, inondées de parfums ; ses autels ont été décorés d'étendards victorieux, ses arceaux ont retenti des hymnes du sacre, des cris d'amour et de dévouement d'un peuple enthousiaste. À présent, c'en est fait de ces jours de splendeur, de ces fêtes nationales qui attiraient les regards de l'Europe entière. Le château a été dépouillé de ses richesses, l'église des couronnes des rois ; elle n'a gardé que leurs cercueils. Là reposent sous le doigt de la mort tous ces cœurs agités dont le trône excitait les battemens impétueux ; là se déroule sur la pierre sépulcrale toute une histoire de cinq siècles, souvent funeste et souvent sublime. Là sont les monumens de Boleslas, de Casimir-le-Grand, d'Étienne Batory, du valeureux Jean III, et la chapelle des Sigismond revêtue encore d'un dernier éclat par la piété de leurs successeurs et le ciseau d'un habile artiste. Dans les caveaux sont les restes des héros auxquels la Pologne a voué un éternel sentiment d'amour et de vénération. Conduit par un sacristain sous ces voûtes, à la lueur d'une lampe vacillante, je lis sur un sarcophage noir le nom de Sobieski, sur un autre celui de Kosciuzko, sur un troisième celui de Poniatowski, glorieux assemblage de trois noms impérissables séparés par le temps, réunis par la tombe, derniers trésors d'un peuple auquel on a tout enlevé. Ah ! que la Pologne les garde avec un religieux respect, ces trésors de son honneur et de sa liberté, comme une ame surprise par le malheur garde dans ses jours d'angoisses la riante pensée qui anima sa jeunesse, le sentiment qui l'ennoblit, l'illusion qui lui donne encore une lueur d'espoir.

Dirai-je maintenant ce qu'est devenue cette ville enrichie jadis par tant de rois, illustrée par tant de pages historiques ? En 1795, quand les trois puissances qui entourent la Pologne comme des

oiseaux de proie lacérèrent pour la troisième fois cette contrée, victime d'un dernier élan de patriotisme, vaincue sur le champ de bataille où tomba Kosciuzko, l'Autriche s'empara des palatinats de Cracovie, de Sandomir, de Lublin, et autres districts adjacens. En 1809, la vieille cité des souverains fut incorporée avec la Gallicie occidentale au duché de Varsovie. En 1815, elle fut, au congrès de Vienne, l'objet de plusieurs notes de chancellerie. L'Autriche la réclamait comme position stratégique, et la Russie, comprenant toute l'importance de cette situation, ne voulait pas l'abandonner. Le congrès de Vienne, qui, tout en dansant, comme l'a dit le prince de Ligne, morcelait pourtant assez vivement les états condamnés par lui, traînait cette affaire en longueur, quand tout à coup la nouvelle du débarquement de Napoléon, tombant comme un coup de foudre au milieu du conclave diplomatique, fit sentir aux puissances rivales le besoin de s'entendre et de se rapprocher. De part et d'autre, on se fit des concessions, et cet accord de deux empires despotiques enfanta, devinez quoi ? une république. Cracovie fut déclarée chef-lieu d'un district renfermant environ cent trente mille habitans, et investie du titre de ville libre. En lui donnant ce nom, qui impliquait nécessairement un caractère d'indépendance, l'Autriche et la Russie ne crurent pas devoir cependant abandonner à ses propres forces et à sa sagesse l'état qu'elles venaient de procréer. Elles le traitèrent comme un enfant qu'on tient à la lisière, et réglèrent comme de graves précepteurs les conditions de son existence matérielle et politique. Le prince Adam Czartoriski rédigea lui-même dans le cabinet d'Alexandre la constitution de la république cracovienne, et cette constitution était, il faut le dire, très libérale. C'était le temps où les souverains, agités par les guerres orageuses de l'empire et tremblant encore sur leur trône, essayaient de regagner l'affec-

tion de leurs sujets, qui seule pouvait les raffermir. Le congrès avait les mains pleines de projets généreux et de chartes superbes. À en croire ses missionnaires, le monde entier allait entrer dans une merveilleuse voie de quiétude et de prospérité. Les vieux abus, battus en brèche, allaient cesser, et le pauvre peuple, long-temps opprimé, devait jouir des plus douces prérogatives. L'empereur Alexandre se faisait remarquer parmi ces diseurs de belles paroles. Il briguait les honneurs de la popularité, et manifestait le désir de conquérir l'amour et la confiance de la nation polonaise ; mais il n'était pas au fond plus sincère que les autres : il possédait seulement à un plus haut degré l'art de la dissimulation. Aujourd'hui on sait quels plans il avait conçus, et les Polonais ne les séparent pas de ceux de Catherine, de Paul et de Nicolas.

Ce fut donc lui qui fit rédiger, par un homme pour lequel il professait une estime particulière, la constitution de Cracovie, qui la fit accepter par le congrès de Vienne, et sanctionner par le traité additionnel du 3 mai 1815. Aux termes de cette constitution, la souveraineté de la nouvelle république était répartie entre trois pouvoirs : pouvoirs législatif, exécutif et judiciaire. Le premier, formé par la chambre des représentans, avait dans ses attributions le contrôle de l'exécution des lois, l'examen des comptes de l'administration, la nomination des sénateurs et des magistrats, la faculté de les mettre en accusation et de les traduire à sa barre, et le droit exclusif de statuer sur le budget. Le sénat, ou pouvoir exécutif, dirigeait l'administration, la police, la force armée, et possédait seul l'initiative des projets de lois. Le pouvoir judiciaire était composé de magistrats inamovibles, jugeant les affaires civiles et criminelles en dernier ressort, et ne pouvant être nommés que par la chambre des représentans et

destitués par la diète. La liberté de la presse, la publicité des débats judiciaires et politiques, l'introduction du jury en matière criminelle, stipulée expressément dans la charte de Cracovie, complétaient le système de garanties accordées au peuple.

L'article VIII du traité additionnel de Vienne, en défendant à la ville de Cracovie d'établir sur son territoire aucun impôt de douane ou d'octroi, en faisait par là même un port franc, lequel port, dit M. Krolikowski, « par son étendue de soixante-seize lieues carrées, par sa position géographique plus rapprochée du nord et de l'est de l'Europe que les places de foires les plus renommées de l'Allemagne, par les priviléges de son organisation politique aurait pu, un jour, rivaliser avec Leipzig et Francfort. » L'article X du même traité accordait aux habitans de Cracovie tous les avantages octroyés, sous le rapport du commerce, de la navigation, aux sujets de l'ancien duché de Varsovie, partagé entre l'Autriche, la Prusse et la Russie. Le commerce de transit devait jouir d'une pleine et entière liberté, et les habitans de Cracovie, ne pouvant établir aucune taxe sur les produits des puissances limitrophes importés sur son territoire, devaient, par une loi de réciprocité, conserver la même franchise pour leurs propres produits. L'article XV garantissait l'existence de l'université, le maintien de ses priviléges et de ses dotations, et la liberté aux étudians des pays limitrophes dans cette université.

Toutes ces conditions fondamentales étant ainsi réglées, les cours d'Autriche, de Prusse et de Russie furent investies du titre de hautes cours protectrices de la nouvelle république, et formèrent une commission chargée d'organiser l'état politique de Cracovie et de mettre à exécution la charte qui lui était octroyée.

Ici commence entre le pays de Cracovie et les trois puissances, qui n'ont demandé que le droit de protéger ce petit état, une longue et douloureuse lutte. La jeune république essaie de conserver les libertés qui lui ont été données à la face de l'Europe, et la commission chargée de son organisation définitive les viole. Noble et généreuse résistance d'un côté, hypocrisie et mensonge de l'autre ; là, le sentiment de la justice, du droit des gens, de l'honneur national ; ici, la fourberie honteuse, l'envahissement progressif ; puis l'oppression la plus rude, sous un masque scandaleux de légalité, voilà ce qui s'est passé sous les regards des nations signataires du congrès de Vienne, voilà ce que la France et l'Angleterre ont vu et n'ont pas empêché.

Essayons de raconter maintenant les faits. Dans une violation pareille des traités les plus solennels, les faits parlent plus haut que le raisonnement. Nous n'avons qu'à dire de la manière la plus calme ce qui s'est passé, et en appeler à la pensée de nos lecteurs. Leur droiture jugera.

La commission organisatrice passa trois années à remplir la tâche qui lui avait été conférée, et, à la suite de ce long et habile labeur, la chambre des représentans se trouvait dépossédée du droit d'examiner la conduite du sénat sans l'assentiment du sénat lui-même, du droit de discuter le budget, et entravée dans le droit de mettre en accusation les fonctionnaires publics.

L'article relatif au commerce avait été en partie oublié, en partie faussé. Cracovie ne jouissait plus du droit de franchise accordé à ses produits indigènes, et un droit de sortie rigoureux était établi sur les denrées que cette ville tirait de l'Autriche.

L'université, dotée par la munificence des rois de Pologne d'un grand nombre de propriétés montant à une valeur de 5 millions de francs, était dépouillée de la plus grande partie de ses biens ; le gouvernement russe et le gouvernement autrichien enlevaient à leurs sujets le droit d'étudier dans cette université.

Le premier pas une fois fait dans cette voie de perfidie, les trois cours décorées du nom de cours protectrices n'avaient qu'à marcher en avant ; le traité du congrès de Vienne avait été dénaturé, tronqué, lacéré, le rempart de l'inviolabilité ruiné en tout sens ; le peuple, qui d'abord l'avait regardé comme une barrière inattaquable, perdait confiance. La lice était ouverte à la cabale et à l'ambition.

En 1828, l'assemblée législative ayant repoussé pour la présidence du sénat le candidat adopté par les trois cours souveraines, leurs résidens cassent aussitôt l'élection, suspendent les délibérations de la diète, et déclarent qu'ils remettent tous les pouvoirs entre les mains du sénat jusqu'à ce qu'ils aient fait aux institutions publiques les changemens dont l'expérience leur a démontré la nécessité. Deux années se passent dans cet état provisoire ; la révolution de Pologne éclate ; la vieille capitale du royaume ne pouvait rester indifférente à l'élan enthousiaste de ses frères, à leurs cris de liberté. Sans s'associer à leurs efforts, sans se mêler à leur lutte, elle laissa voir pourtant assez ouvertement de quel côté se tournaient ses sympathies pour donner aux trois puissances qui la gouvernent un prétexte de rigueurs et de récriminations. En 1833, sa constitution est de nouveau altérée, mutilée ; il n'en reste plus que le squelette. En 1836, les trois résidens déclarent que la ville est devenue le refuge d'une foule de démocrates affiliés à des sociétés secrètes dont il faut la purger ; et la

voilà tout à coup envahie par des troupes autrichiennes qui entrent dans les maisons des bourgeois les plus inoffensifs comme en pays de conquête. Une milice permanente, composée d'Autrichiens est organisée dans l'enceinte de Cracovie ; un commissaire autrichien est nommé directeur de la police. Alors arrivent les mensonges des délateurs et les inquisitions des sbires. La ville entière est soumise à un système d'espionnage incessant, effréné. Chaque jour, on viole la demeure des citoyens, on les jette en prison, on les condamne à l'exil. Les juges des tribunaux ont été dépossédés de leurs siéges, remplacés par des juges plus complaisans, et la torture est employée comme moyen de persuasion dans l'interrogatoire.

Àprésent, ne cherchez plus les traces de cette constitution promulguée par trois souverains, sanctionnée par un congrès européen ; elle est écrasée, ensevelie, et, s'il en reste encore quelques paragraphes, ce ne sont que de vaines formules dont les résidens de Russie, d'Autriche et de Prusse se servent comme d'un voile pour donner encore une apparence de légalité à leurs actes arbitraires. La république de Cracovie est tout entière soumise au bon plaisir de ces trois ministres. Pouvoir législatif, pouvoir judiciaire, force armée, finances et police, tout est sous leur dépendance absolue, et malheur à l'honnête citoyen qui oserait élever la voix contre cette violation honteuse d'un pacte solennel ! Les inflexibles résidens ont mille moyens de le réduire au silence et de le faire repentir de sa témérité. S'il est fonctionnaire public, il sera immédiatement destitué, s'il est négociant, il se trouvera tout à coup arrêté dans ses spéculations par mille entraves et mille formalités indispensables ; s'il est propriétaire, on augmentera ses charges et on lui refusera un passeport pour aller visiter ses domaines à quelques lieues de la ville. N'a-t-on pas vu la de-

meure d'un honnête particulier, qui avait osé protester contre l'arrestation illégale d'un étudiant, envahie un beau matin par une compagnie de hussards, pillée, dévastée, et occupée militairement pendant près de quatre mois ? N'a-t-on pas vu un général autrichien faire enfoncer les portes de la prison, où la police venait de renfermer un homme coupable d'avoir insulté un factionnaire, s'emparer de ce malheureux, et le punir lui-même ?

Le royal château des Piasts et des Jagellons n'est plus à présent qu'une caserne autrichienne. L'université, l'une des plus anciennes et naguère encore l'une des plus riches universités de l'Europe, compte à peine soixante-dix étudians. La ville de Cracovie, dont la population élevait autrefois à cent mille ames, n'en renferme pas maintenant plus de trente mille. Cernée de tous côtés par les puissances qui devaient la protéger, paralysée dans son commerce et son industrie, trompée dans ses plus chères espérances, humiliée dans ses plus vénérables souvenirs, la pauvre république crut un jour entrevoir encore dans sa misère un moyen de salut. Elle adressa une supplique aux parlemens de France et d'Angleterre. Elle exposait ses griefs avec un calme austère, et les justifiait par des pièces authentiques. À la suite de ce plaidoyer touchant, elle demandait que, si les deux puissances ne pouvaient la secourir plus efficacement, elles lui envoyassent du moins chacune un consul qui, par sa présence, contrebalancerait peut-être le pouvoir toujours croissant des résidens russe, autrichien et prussien. La France et l'Angleterre furent un instant émues de ces accens de douleur, de cet appel d'une cité opprimée. On en parla dans nos deux chambres et dans celles de Londres. On alla même jusqu'à proposer divers moyens de résoudre cette malheureuse question, puis elle fut peu à peu négli-

gée, oubliée, et Cracovie retomba plus péniblement que jamais sous le joug qui l'oppresse.

Du haut de la terrasse de Wawel, on aperçoit encore sur trois points différens de l'horizon trois tumulus gigantesques, trois tertres funèbres, pareils à ceux qui, près d'Upsal, portent le nom des trois dieux scandinaves. Le premier de ses tertres renferme, dit-on, sous ses couches de sable et son manteau de verdure les restes de Cracus, le fondateur de Cracovie ; le second, ceux de Wanda, l'héroïque reine ; le troisième, élevé pieusement par les mains de tout un peuple, est consacré à la mémoire de Kosciuzko. Entre ces sépulcres du législateur, de la jeune femme et du guerrier, entre ces tombeaux séparés l'un de l'autre par un espace de onze siècles, s'élève la ville que par une amère ironie on appelle encore la ville libre de Cracovie, la ville qui est aujourd'hui le plus triste monument, le cercueil des rois, le tombeau de la Pologne.

En racontant la douloureuse impression que m'a fait éprouver l'aspect des deux anciennes capitales de la Pologne, je ne me dissimule point les fautes que ce pays a commises, les divisions constantes qui l'ont affaibli, les luttes intestines qui l'ont livré sans défiance à la rapacité de ses ambitieux ennemis ; mais à présent, ses erreurs même, ses jours de désordre et d'anarchie, ne doivent inspirer qu'un sentiment de pitié, car il les a cruellement expiés. Il a été roi, et il est esclave ; il a dominé de vastes contrées, et de toutes ses conquêtes il ne lui reste plus un lambeau de terre. Il a été sous les murs de Vienne plus grand que l'Autriche, dans mainte bataille plus fort que la Russie, pendant des siècles entiers plus puissant que la Prusse, et il a été lacéré par la Prusse et l'Autriche, écrasé par la Russie !

Au fond des souffrances humaines, le ciel, dans sa commisération, a laissé l'espérance. C'est là le dernier sentiment de consolation qui reste aux Polonais, à ceux qui gémissent sur les ruines de leur patrie, et à ceux qui la regrettent sur les rives étrangères.

X. Marmier.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Russie_en_1842. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.